BATAILLES & BLINDÉS

BATAILLES & BLINDÉS

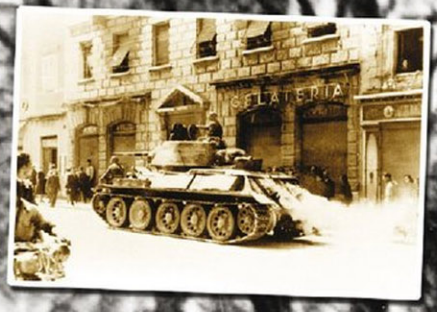
PROFILS +40 COULEURS

ISSN 1765-0828

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

N°9

DRAGONNADES À ROYAN
Mars-Avril 1945



T-34 SUR LA RIVIERA
La 5. (verstärkte) Polizei-Panzer-Kompanie dans l'Operationszone Adriatisches Küstenland

LA MENACE FANTÔME
La 11. Panzer dans les couloirs du Rhône et de la Saône

JOSEF STALIN 2
Le char de la Victoire soviétique !

TEMPÊTE DU DÉSERT
le dernier combat de la division Tawakalna

Batailles & Blindés n°9
Bimestriel / Juin-Juillet 2005
Belgique, Italie,
Portugal Cont., Luxembourg : 7,90 €
Autriche : 8,20 € – Canada : 14$C

M 01699 - 9 - F: 6,90 € - RD

PANZER VORAN !

Tous les trois mois, retrouvez dans Panzer Voran ! des études détaillées sur les unités allemandes de la Seconde Guerre mondiale !

Reportages photographiques, documents d'archive, plans, etc.

Renseignements auprès de :
Alain Verwicht
132, route de Bonnut
64300 Saint-Boes
Tél/fax : 05 59 67 95 70

ÉDITO

Chers lecteurs,

Compte tenu du succès enregistré par l'article sur le plan d'invasion de 1964 du Pacte de Varsovie, publié dans le numéro 8 et signé par Vincent Bernard, j'ai pris la décision d'élargir la ligne éditoriale de Batailles & Blindés en incluant systématiquement un article sur un sujet « contemporain » dans tous les numéros du magazine. Ces textes traiteront soit d'une bataille ou d'une opération, soit d'un engin postérieur à la Seconde Guerre mondiale, celle-ci restant cependant notre champ d'étude privilégié. Dans le présent numéro, nous partons pour les étendues désertiques d'Irak lors de la première guerre du Golfe ; avec le numéro 10, nous aborderons un sujet totalement méconnu, celui de la *Nationale Volksarmee*, l'Armée Est-allemande.

Toujours au chapitre des évolutions du magazine, je dois avouer que les huit pages ajoutées avec le numéro 7 ne suffisent encore pas, loin de là, à « absorber » les articles dans leur globalité. Ce manque de place m'oblige à faire des choix éditoriaux soit au détriment des articles, soit à celui des illustrations (plans, profils, etc). Des solutions sont actuellement à l'étude pour pallier ce problème. Cette question de place est d'autant plus importante que je souhaite depuis la création du magazine ouvrir la rubrique courrier des lecteurs afin de publier certaines de vos lettres particulièrement intéressantes et d'autre part corriger les petites erreurs qui, de temps à autre, se glissent dans le magazine ; par exemple, certains parmi vous n'ont pas manqué, et avec raison, de signaler « l'intrusion » de ce *Sd.Kfz. 251* armé d'un *7,5cm Pak 40* dans l'article de Mortain… Je précise à ce sujet, que Laurent Lecocq, auteur de ce dessin, n'est en rien responsable de cette erreur et que tous les profils sont réalisés à partir de clichés d'époque ou bien de témoignages écrits.

En attendant de vous retrouver dans deux mois, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter, comme toujours, une excellente lecture à toutes et à tous !

Yannis Kadari.
Rédacteur en chef.

Batailles & Blindés numéro 9
Juin–Juillet 2005
ISSN : 1765–0828

Magazine bimestriel édité par : Caraktère, SARL au capital de 1 000 euros, RCS de Marseille 422 047 118.

Caraktère SARL
306, avenue du Prado
13008 Marseille – France

Rédaction : 04 91 76 50 55
Service des abonnements : 04 91 22 61 59
Télécopie : 04 91 22 55 03
info@caraktere.com

Commission paritaire (CPPAP) : 0410 K 86317
Dépôt légal : à parution

Directeur de la publication et rédacteur-en-chef :
Yannis Kadari
Secrétaire à la rédaction :
Céline Valence
Conseillers à la rédaction :
Hubert Cance - Antoine Misner

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
B–1070 Bruxelles – Belgique

Imprimé en France par / Printed in France by :
Léonce Deprez à Ruitz (62)

© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

CARAKTÈRE
PRESSE & ÉDITIONS

- SOMMAIRE -

4 Le cimetière des éléphants (Orel-Koursk – 1943)

Les textes présentant un champ de bataille une fois les combats achevés sont rares. Celui-ci, signé d'un écrivain russe, officier au sein de l'Armée Rouge à l'été 1943, nous emmène dans le secteur d'Orel-Koursk. Il nous présente les restes d'une unité de chars de la *5. Panzerdivision*.

8 Tempête du Désert – le dernier combat de la «Tawakalna »

Engagée dans un combat déséquilibré du fait de la supériorité numérique et technologique américaine, la division « Tawakalna » va néanmoins se battre avec acharnement pour tenter de ralentir la progression des troupes US lors de la première guerre du Golfe !

26 Une caricature de division blindée !

Les chars et les unités blindées britanniques de la Seconde Guerre mondiale n'ont jamais été réputés pour leur excellence ; en tout cas, pas en 1939-40... Cet article d'un nouvel auteur de Batailles & Blindés, nous présente l'organisation de la *1st Armoured Division* en 1940.

32 « Josef Stalin 2 » – Le char de la victoire (1e partie)

Avec la première partie de cet article très complet, Przemyslaw Skulski, qui a déjà signé un dossier sur le T-34/85 dans le numéro 3 de Batailles & Blindés, revient sur la naissance du successeur des chars KV-1 et consorts, les effrayants « Stalin » ou JS1 et 2.

46 La menace fantôme – La *11. Panzerdivision* à l'été 1944

Montélimar, Romans, Meximieux, Bourg-en-Bresse, Montrevel, Baume-les-Dames... Autant de coups d'arrêt donnés par la *11. Panzerdivision* à la progression des troupes alliées débarquées en Provence à l'été 1944 !

62 « Dragonnades » à Royan – Mars & avril 1945

Avec les combats pour Royan en 1945, Somua et B1-bis (modifiés par les Allemands) vont reprendre du service au sein du 13e Dragons, l'une des unités les plus anciennes de l'Armée française ! Alain Chazette, co-auteur d'un ouvrage sur la question, revient sur l'épopée des « Dragons ».

68 T-34 allemands en Italie ! La *5. (verstärkte) Polizei-Panzer-Kompanie*

Stefano di Gusto est l'auteur d'un superbe ouvrage sur les unités blindées et mécanisées allemandes engagées dans l'*OZAK*, une zone couvrant une partie de l'Italie du nord et de la Yougoslavie. Il nous a fait l'insigne honneur d'écrire un article spécialement pour Batailles & Blindés.

Lisez ce texte, lisez encore et encore, imprégnez-vous en, jusqu'au moment où vous serez prêt ; prêt à quoi me demanderez-vous ? Prêt à fermer les yeux afin d'imaginer la scène décrite par l'écrivain Eugène Vorobiev dans cet extrait de ses mémoires de guerre. Vorobiev fut officier de l'Armée Rouge lors de la Grande Guerre patriotique. Avec ces quelques lignes, il nous offre un voyage dans le temps. Il nous transporte au cœur d'un champ de bataille de 1943, et pas n'importe lequel, celui de l'opération « Zitadelle », dans le saillant de Koursk-Orel. En tant que passionné, je n'ai pas pu m'empêcher de l'offrir à votre lecture, d'autant que si les textes sur les batailles et les récits sur les combats ne manquent pas, plus rares, infiniment plus rares, sont ceux qui décrivent avec tant de minutie un champ de bataille, après que le calme et la paix y soient revenus.

LE CIMETIÈRE DES ÉLÉPHANTS

Par Eugène Vorobiev

Depuis l'été 1941, la terre d'Orel n'a plus été cultivée. Depuis l'été 1941, elle a été sarclée par les soldats du génie, labourée par les projectiles, les mines et les bombes, ensemencée de balles et d'éclats d'obus. Mais elle n'a plus jamais eu de contacts avec la charrue. C'est la terre d'Orel qui se consume sous le poids de la lourde semence. Elle a entendu le bruit des tanks, des unités motorisées, mais elle a cessé depuis longtemps d'entendre le halètement du pacifique tracteur.

Les habitants du village de Nikitinsk ont oublié depuis longtemps le bon parfum du pain de seigle ou de blé. Ils préparent des galettes de trèfle haché menu, mangent un mauvais pain ; ils recueillent les épis d'orge, de seigle, de blé. Ce matin, sur les champs qui s'étendent devant Nikitinsk, se déchaînait une terrible bataille. Avançant lourdement, des dizaines de blindés ennemis foulaient le terrain et tiraient pour freiner l'avance soviétique.

Mais les nôtres ont attaqué avec des bombes et des bouteilles incendiaires. Et la colline qui s'élève près du village, au sud de la Jizdra, est devenue le cimetière des blindés ennemis : là, la 5e division blindée a été anéantie ! Il n'est pas difficile de deviner quelle force a pu faire s'échouer le char lourd numéro 619 au bord d'un trou profond : c'est l'œuvre d'une bombe qui a laissé une large empreinte ; le char 624 a eu sa tourelle arrachée ; elle fut projetée à terre avec une telle violence que son canon s'y est fiché tout entier : celui-là, touché par une grenade, a éclaté comme une boîte en carton ! Le blindé 616 est butin de guerre. Sur l'acier, deux petits trous : les traces laissées par les projectiles anti-chars. Le tank ennemi a pivoté longtemps sur lui-même, en équilibre sur une seule chenille, creusant dans la terre un profond sillon. Il est infiniment probable que le char 616 fut tout d'abord touché puis incendié ensuite. L'écoutille est ouverte. Le corps d'un homme y est accroché. Il fut atteint par une balle au moment où il cherchait à s'échapper de son engin en flammes. À terre, le corps d'un autre soldat est étendu. Comme tous les morts de ce cimetière, il porte une vareuse noire bordée d'un liseré rose. C'est l'uniforme des tankistes. Sa vareuse est à demi brûlée. Un carnet, retrouvé sur lui, porte, avec une précision toute germanique, tous les renseignements possibles. Kurt Mayer, commandant du char 616 de la 5e division blindée. Taille : un mètre soixante-et-onze

Ce Tiger *Ausf. E*, de milieu de production (roues à bandage mais tourelleau nouveau modèle), a-t-il été endommagé par des artilleurs antichars soviétiques ou bien est-il tout simplement tombé en panne ? Dans tous les cas, il s'agit d'un trophée de poids, au sens propre comme au sens figuré, pour les combattants de l'Armée Rouge ! Le lecteur notera la présence d'un obus posé sur le glacis de la caisse du *Panzer*.
Coll. Y. Kadari

; yeux : gris ; cheveux : châtains foncés. Il a reçu sa solde pour le mois de juin 1943. Il a été deux fois hospitalisé. Sang : groupe « A ». Il porte la troisième mesure pour le masque anti-gaz. Il a envoyé six paquets de Russie. Casque : mesure quatre. Il est marié. Il est né en 1914 à Munich.

Le blindé voisin, numéro 626, est couché sur le flanc. Il porte les traces d'une rencontre particulièrement violente. Qui a bien pu renverser ce monstre d'acier ? On ne voit aucun trou autour de lui : il ne s'agit donc pas d'une bombe. Les meurtrissures qu'il porte au flanc feraient penser à une rencontre avec un autre blindé. Le char 722 a brûlé entièrement. Sa carcasse est recouverte de suie. Pourtant, on ne voit sur elle aucune trace de projectile. Mais le mystère est vite éclairci : près du blindé, sous une motte de terre calcinée, scintillent les fragments d'un bris de bouteille…

Tout près de là, une tombe fraîchement creusée. Nous nous en approchons, découverts. Sur une tablette accrochée à un bâton sur le tertre, on a écrit au crayon noir : « Le lieutenant de la Garde Rasskasov est tombé en héros au cours d'une lutte inégale contre les blindés allemands. Il a mené héroïquement ses hommes au combat sans donner trêve à l'ennemi. Il est mort pour la Patrie. Gloire au héros ! » Sur la tombe, il y a le casque abandonné par le héros et une vitre double provenant de la fente d'observation du blindé allemand. Cette lourde plaque, montée sur cuivre, porte les traces de projectiles. Le verre n'a pas cédé mais il s'est couvert d'innombrables et fins sillons qui l'ont rendu opaque. C'est l'œuvre, sans doute, du lieutenant de la Garde avant que le tank ennemi ne fut touché par la bouteille incendiaire. On l'a placé sur la tombe du héros : symbole de sa victoire, témoignage du courage dont il a fait preuve en attaquant le blindé nazi qu'il incendia après l'avoir aveuglé.

Aujourd'hui, le front s'est légèrement éloigné vers le sud-ouest. Un silence de mort règne sur la colline. Sur une surface de quelques kilomètres carrés, on compte plus de trente chars ennemis.

On voit l'énorme masse d'un blindé dont les chenilles ont creusé en terre un profond sillon. Nos hommes l'entourent. Deux ont pris position sur la tourelle et attendent avec impatience que leurs camarades de la batterie anti-chars en sortent afin qu'ils puissent eux aussi passer à l'inspection. Il s'agit d'un fameux « Tigre » autour duquel les Allemands firent tant de bruit et qui n'était pas sans nous impressionner. Ses flancs sont percés de trous aux bords déchiquetés. Le « Tigre » n'a pas résisté à l'acier de nos projectiles. Un de nos hommes, bien planté, à l'uniforme décoloré, s'est hissé sur la tourelle et, prenant avec ses doigts l'épaisseur du blindage de la partie avant : « Douze centimètres, s'écrie t-il, peut-être quatorze ». Puis, il hoche la tête : « Quelque chose de sérieux ! »

De même que le « Tigre » que nous venons de voir, la plupart des blindés ennemis qui se trouvent autour de nous ont été incendiés. Leurs carcasses noires et calcinées semblent dégager encore un reste de chaleur. Partout, l'herbe a brûlé jusqu'aux racines, laissant la terre à nu, fumée avec les cendres récentes. Une odeur de mort s'échappe des blindés devenus le tombeau de leurs équipages. Certains, cependant (les 613, 621, 627 et 723), sont en parfait état et remplis de projectiles. Ceux-là ont été abandonnés par les hommes.

Les trophées, le matériel, les armes, les munitions peuvent en dire long à qui le désire et sait écouter. En certains cas, les renseignements qui nous sont fournis par les blindés tombés entre nos mains sont infiniment plus précieux que ceux donnés par les prisonniers au cours de longs interrogatoires. Les machines ne savent pas mentir... Tous les blindés allemands sont peints aux couleurs de l'été, couverts de tâches vertes afin de pouvoir se camoufler plus facilement au milieu d'un bosquet, en bordure d'un bois, parmi les hautes herbes à l'abri d'une colline. Ils sont neufs : les Allemands les avaient préparés pour leur offensive sur le saillant de Koursk et d'Orel. Il y a seulement quelques jours, la 5e division blindée allemande se trouvait dans cette dernière région. Mais le coup porté par les troupes du général Bagramian au flanc de la concentration ennemie d'Orel - Koursk a contraint l'adversaire à détourner sa 5e division de l'axe probable de l'attaque principale et à envoyer ses blindés pour protéger son flanc gauche… Je me souviens des blindés allemands que je vis pour la première fois au cours de l'été 1941, à Smolenskina.

LE CIMETIÈRE DES ÉLÉPHANTS

Voici tout ce qu'il reste d'un *Panzerkampfwagen IV Kurz* ayant explosé après avoir été touché par un tir ennemi. Dans de telles circonstances, on imagine mal qu'un membre d'équipage puisse survivre… DR

Peints d'une sinistre couleur noire, avec de voyantes croix gammées blanches sur les tourelles, portant un numéro gigantesque, ils avançaient, sûrs de leur invulnérabilité, sans tenir compte des obstacles. Les blindés de 1943 sont fort différents, scrupuleusement camouflés. Les croix gammées sont plus discrètes, leur numéro est moins apparent.

Je me hisse sur le blindé 613 abandonné par son équipage à la suite d'une avarie de moteur. A l'intérieur, tout est peint de couleur crème. De quand date t-il ? Du mois de juin 1943 : une plaque me révèle son âge. J'en conclus : les Allemands ont donc un sérieux besoin de blindés, leurs pertes doivent être lourdes puisque, dès leur sortie de l'usine, les tanks sont envoyés sur le front russe. Sur le 613, nous découvrons de nombreuses pièces de rechange, entièrement neuves, pour équiper les chenilles (et même des chenilles complètes !). Il n'était pas dans les habitudes de l'ennemi de s'encombrer d'un tel matériel. Nos habiles tireurs, touchant méthodiquement au point le plus vulnérable, lui ont appris à se montrer prévoyant... Aux quatre angles, les nouveaux tanks ennemis ont été peints en noir. Aux aviateurs, ils se présentent ainsi comme un vague carré capable de tromper les observateurs les plus habiles. Certains chars portent des blindages supplémentaires protégeant la tourelle, le moteur et même les chenilles. Mais ces raccommodages ne parviennent pas à sauver la situation.

Lorsque nous sortons du cimetière où sont abandonnées tant de pièces ennemies, nous sommes parfaitement conscients, et fiers, aussi, de notre supériorité. Aujourd'hui, toute crainte a disparu chez nos hommes lorsqu'ils doivent affronter les blindés allemands qu'ils mettent hors de combat, avec habileté. Ici, sur la colline proche du village de Nikitinsk, il y a effectivement une petite exposition de trophées : entrée gratuite. En revanche, il n'y a pas de guide et on ne sert pas de rafraîchissements !

Avec le temps, la rouille recouvrira les unités prises à l'ennemi ; à la puanteur des cadavres succédera le bon parfum des champs. L'herbe repoussera. Une cippe, surmontée d'une étoile, s'élèvera sur la tombe du lieutenant de la Garde Rasskasov. Les blindés allemands, tant qu'ils ne seront pas ferraille, seront là pour témoigner du courage et de l'habileté de nos « chasseurs » : ils ont interrompu la promenade des « Tigre » sur la terre d'Orel…

Même si le texte de Vorobiev ne l'évoque pas directement, les pertes soviétiques en matière de chars ont été considérables lors de la bataille du saillant d'Orel-Koursk. Ici, les restes d'un T-34/76 réduit en miettes par une pièce allemande de gros calibre. Coll. Y. Kadari

Par Nicolas Bernard

POLITRUK

Contrairement à ce que l'on croit souvent, le concept de « commissaire politique » – *Politruk* en Russe – ne remonte pas à la guerre civile déclenchée par la Révolution d'Octobre 1917. Le gouvernement Kerensky, qui avait précédé celui de Lénine, avait en effet eu recours à des commissaires chargés de contrôler la loyauté des officiers de l'armée russe, alors que celle-ci se désagrégeait et manifestait sa volonté d'en finir avec la guerre contre les puissances centrales. Lénine et Trotsky reprennent cette idée à leur compte, le 6 avril 1918, au nom d'un compromis entre leurs intentions de lever une « armée de prolétaires » et la nécessité de s'assurer la présence de spécialistes militaires qui avaient jadis prêté allégeance au Tsar. Une procédure assez stricte, en particulier à une époque où le pouvoir de Petrograd joue sa survie, est instaurée. Les officiers ainsi recrutés sont placés sous le contrôle de « commissaires politiques », au nombre d'un ou deux par unité, à qui ils doivent rendre compte de leurs activités. Les commissaires participent au mécanisme de prise de décision en contresignant les ordres donnés – en revanche, les officiers assument la responsabilité des opérations. En cas de désaccord, les commissaires saisissent le Conseil Militaire Révolutionnaire, instance « d'arbitrage » (en réalité : de contrôle renforcé) adjointe à chaque grande unité militaire. Par ailleurs, les commissaires doivent pratiquer l'instruction politique des hommes de troupes, leur inculquer les préceptes du marxisme-léninisme et mettre leur foi nouvelle à l'épreuve par le biais d'un contrôle permanent de leur comportement au front.

Le système n'ira pas sans créer des frictions entre des officiers consciencieux et des commissaires jouant un rôle d'espion dénué de la moindre compétence tactique. C'est pourquoi, une fois la guerre révolutionnaire gagnée, une réforme est-elle introduite le 2 mars 1925 qui établit le principe dit du « *yedinonachalie* », faisant de l'officier commandant l'unité le représentant du Parti communiste, le commissaire politique devenant son exécutant. Ce mécanisme ne vaut toutefois que si l'officier est membre du Parti. Dans le cas contraire, le commissaire politique conserve ses prérogatives. L'accroissement du nombre d'adhésions de militaires au Parti communiste rognera cependant la sphère de compétences des commissaires.

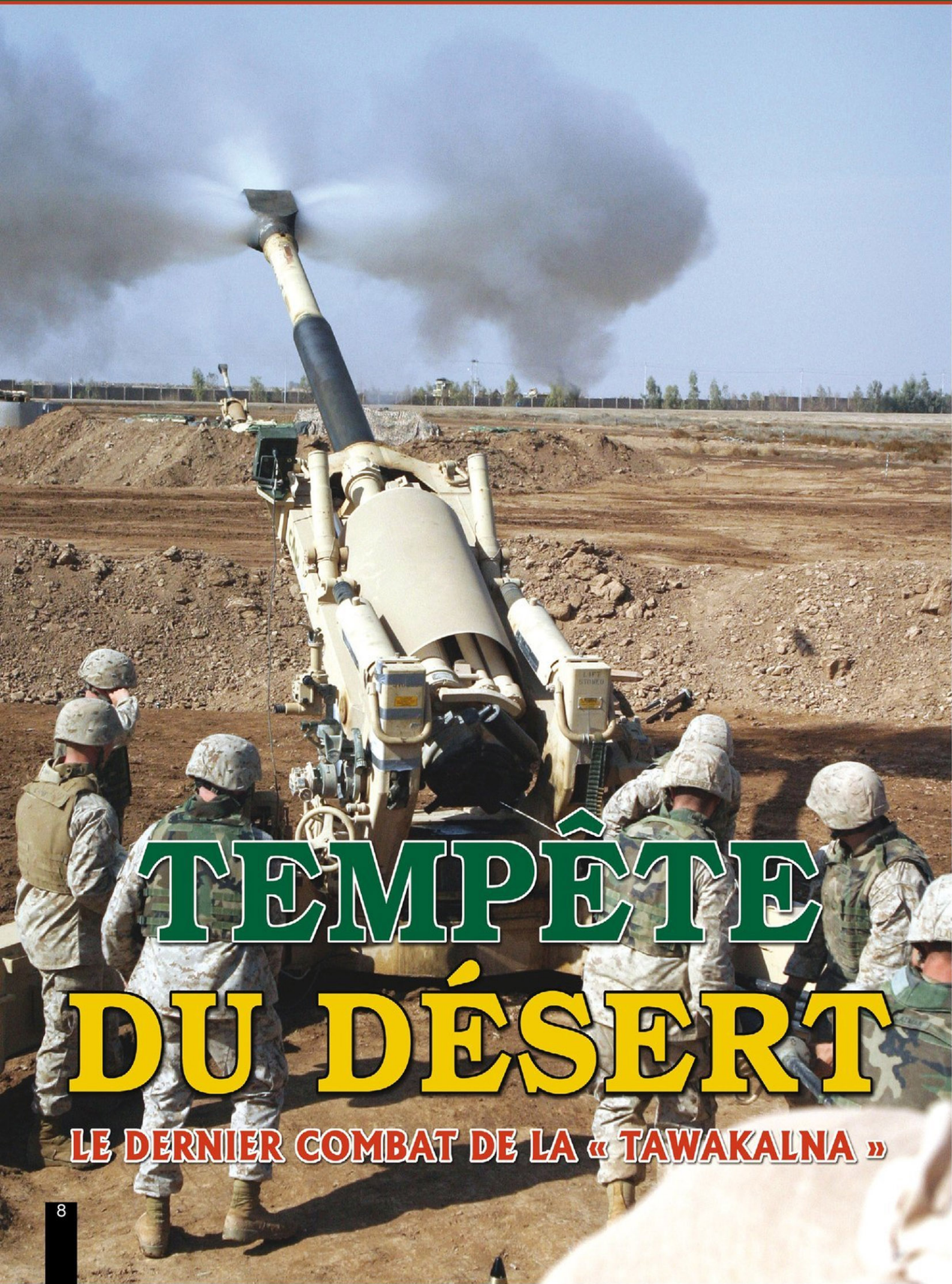
Staline, par la suite, redonnera de l'importance à ces derniers selon les aléas de la politique intérieure et extérieure de l'Union Soviétique. Le 17 mai 1937, il met fin provisoirement au « *yedinonachalie* », signe annonciateur des grandes purges qui décapiteront l'Armée Rouge. Une fois cette dernière mise au pas, le dictateur géorgien réintroduit le « *yedinonachalie* » le 12 août 1940, afin de ne point trop brimer l'esprit d'initiative des nouveaux commandants et de ne pas accorder trop de pouvoirs aux commissaires.

L'invasion de la Russie le pousse à rétablir dans leurs droits ces derniers, à l'heure où les officiers qui s'aviseraient de reculer, ou à qui Staline a décidé de faire payer ses propres erreurs, sont passés par les armes. Les commissaires sont par ailleurs victimes des directives hitlériennes visant à les faire exécuter s'ils viennent à tomber aux mains des Allemands. Ce traitement de choc ne les rend pourtant pas davantage populaires parmi les soldats soviétiques, ce d'autant que les commissaires n'hésitent pas à les abattre dans le feu de l'action. De même, les anecdotes de ces équipages de chars russes montant au feu en étant cadenassés dans leur engin sont loin, très loin même, d'être de la science-fiction...

Staline, soucieux de se concilier l'armée, imposera en octobre 1942 le retour du « *yedinonachalie* », sur le prétexte que la guerre avec le « fascisme allemand » a créé une nouvelle espèce d'officiers qui ont prouvé leur foi patriotique et communiste. L'Armée Rouge gagne en autonomie aux dépends du Parti, mais au fur et à mesure que la victoire totale se fait plus proche, la Sécurité d'État soviétique exerce un contrôle de plus en plus strict, n'hésitant pas à sanctionner, ou à défaut signaler, la moindre « défaillance » – comme le fait, pour un tankiste, de quitter un char en flammes !

À cet égard, la surveillance exercée par le *NKVD* se distingue de celle des commissaires politiques, qui ne sont pas nécessairement informés de la présence d'agents ou d'informateurs au sein de l'unité considérée. Une situation qui perdurera jusqu'à la chute de l'Union Soviétique dans les années 90 !

Combattants d'une unité de l'Armée des Soviets lors de la guerre civile du début des années 20 opposant les Russes « Rouges » aux Russes « Blancs ».
DR



TEMPÊTE DU DÉSERT

LE DERNIER COMBAT DE LA « TAWAKALNA »

LE DERNIER COMBAT DE LA « TAWAKALNA »

Plusieurs mythes concernant la première guerre du Golfe, créés de toute pièce par les services de propagande de l'armée américaine et relayés par les journalistes du monde entier, subsistent bien des années après son terme. L'un d'entre eux est que la guerre aurait été une campagne* high-tech *durant laquelle les pertes humaines furent réduites au possible. Un autre, que l'aviation de la coalition aurait détruit la majeure partie de l'armée de Saddam Hussein avant même que les combats au sol ne débutent. Et le troisième, et le plus important, que cette dernière ne se serait pas battue mais rendue en masse à l'approche des forces de la coalition menées par le général américain Norman Schwarzkopf. Ce texte, qui est une adaptation en français de l'article* « the Last Stand of the Tawakalna » *du professeur d'histoire Stephen Bourque, publié en 1997 dans la revue* « The Middle East Jounal »*, montre au contraire à quel point les soldats irakiens de la « Tawakalna » firent preuve de bravoure et de détermination au cours de leur ultime bataille, donnant bien du fil à retordre aux* Boys *! Embarquement immédiat pour les sables du désert moyen-oriental !

À bien des égards, la Garde républicaine, formée au début des années 70 sur ordre du futur président Saddam Hussein, constituait la fine fleur de l'armée irakienne lors de la guerre du Golfe (persique) de 1991. Bien équipées et bien entraînées, les unités de la Garde étaient exclusivement commandées par des proches du leader irakien. De nombreux officiers étaient issus de son clan tribal ou bien nés à Tikrit, la ville où le Raïs avait lui-même vu le jour. D'ailleurs, l'immense majorité des soldats de ces unités venait aussi de cette région située à environ 150 kilomètres au nord de Bagdad. À l'origine, la Garde républicaine avait été créée dans l'esprit d'une garde prétorienne. Au-delà d'un rôle d'apparat (cérémonies, défilés, réceptions de chefs d'état, etc.), sa mission était d'assurer la protection de la capitale et, bien évidemment, celle de Saddam Hussein lui-même. Cependant, la nature des taches dévolues à ces troupes évolua progressivement avec la guerre Iran-Irak qui débuta en 1980 pour s'achever huit ans plus tard. À l'instar de ce que par exemple les *Waffen-SS* connurent à une autre époque et sous d'autres latitudes, les autorités irakiennes décidèrent d'élargir le recrutement des unités de la Garde pour en faire un instrument militaire de plus vaste envergure. De nouvelles divisions furent mises sur pied, notamment grâce à l'incorporation d'étudiants en provenance de l'ensemble du pays. Si les militaires du rang n'avaient plus de « liens » avec le *Raïs*, le corps des officiers, lui, était toujours entièrement dévolu à son chef. Ces nouvelles recrues, entraînées en priorité pour des opérations offensives, furent massivement engagées dans les batailles pour la reconquête de la péninsule de Fao qui était entre-temps tombée entre les mains des Iraniens ; ces combats précédèrent de peu le cessez-le-feu de 1988.

En 1990, l'état-major irakien réorganisa la Garde républicaine qui devint un corps d'armée connu sous l'acronyme (francisé) de CAGR (Corps d'armée de la Garde républicaine). Ce dernier était composé de trois divisions blindées ou mécanisées et de cinq divisions d'infanterie motorisée. Ces grandes unités jouissaient d'un entraînement supérieur par rapport au reste de l'armée irakienne. Elles avaient en dotation les matériels les plus récents et les plus performants de l'arsenal de Saddam Hussein dont des chars T-72. Parmi celles-ci, figurait la division d'infanterie mécanisée « Tawakalna » qui avait pour insigne un triangle rouge bordé de noir. Son nom était tiré de la prière « *Tawakalna Ala Allah* » qui pourrait se traduire par « Si Dieu le veut » ou encore « Si Dieu est avec nous ». Nous l'avons vu, deux divisions blindées étaient aussi disponibles. Il s'agissait de la « Al-Madinah » qui, le 27 février 1991, combattit la *1st Armored Division* américaine, à l'ouest du champ pétrolifère d'Al-Ruqta et de la « Hammourabi » qui accrocha en mars 1991, quelques heures après le cessez-le-feu, la *24th Infantry Division (Mechanized)* engagée dans le secteur d'Al-Tawr / Al-Hammar.

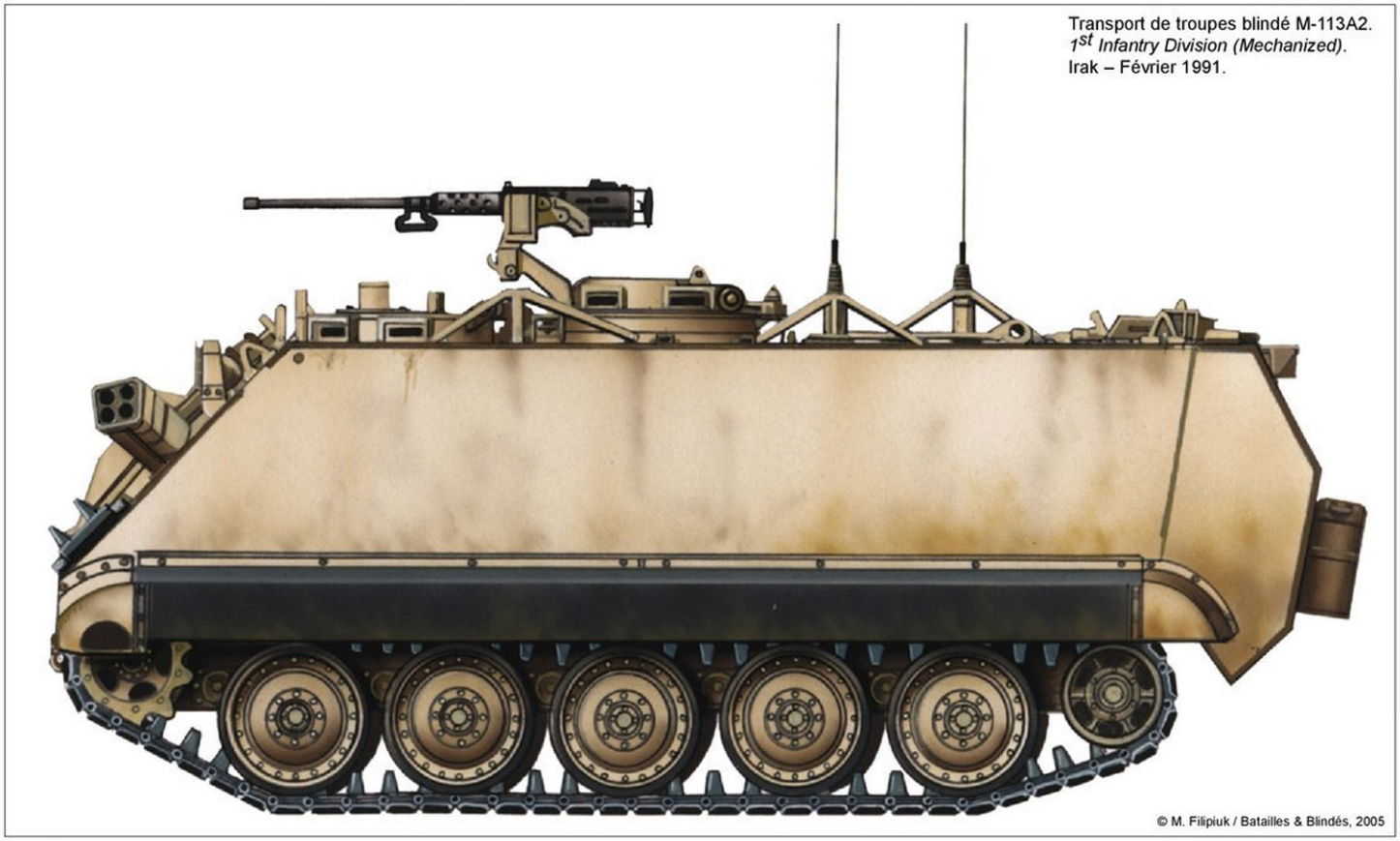
LE CONTEXTE

L'invasion du Koweït par les armées irakiennes débuta aux premières heures du 2 août 1990. Comme de juste, l'opération reposait presque exclusivement sur les troupes d'élite du CAGR. La « Hammourabi » et la « Nabuchodonosor » – Une autre division d'infanterie mécanisée du CAGR – attaquèrent depuis le nord, en longeant l'autoroute reliant la ville chiite de Bassora à Koweït City, tandis que la « Tawakalna » et la « Al-Madinah » progressaient dans la région du Wadi al-Batin, à l'ouest du petit émirat. Bien planifiée et organisée, l'invasion du Koweït fut une formalité réglée en seulement quelques heures. En septembre 1990, les quatre divisions de la Garde républicaine furent rapatriées en Irak, laissant leur place à des divisions d'infanterie de seconde ligne qui occupèrent le pays. La suite, nous la connaissons toutes et tous, l'occupation de l'émirat koweïtien débouchant sur la création

Vue très impressionnante d'un groupe de chars Abrams attendant de se mettre en route derrière un barrage d'artillerie ou bien un bombardement aérien. Quelles sont les munitions utilisées ? US Army

d'une coalition internationale commandée par le général américain Norman Schwarzkopf et ayant reçu pour mission de l'ONU de forcer les Irakiens à quitter le Koweït. Le dénouement devait intervenir en février 1991. Toutes les négociations diplomatiques ayant échoué et l'ultimatum de la coalition étant arrivé à son terme, les forces aériennes alliées commencèrent à bombarder l'Irak le 17 janvier 1991.

Dans la dernière décade de février 1991, après six semaines de bombardements aériens et malgré les lourdes pertes infligées par les appareils de la coalition à l'armée irakienne, Saddam Hussein n'avait toujours pas ordonné à ses troupes de se retirer du Koweït. En conséquence, la campagne terrestre commença le 24 février par une offensive générale de la coalition sur un front large de 570 kilomètres. L'opération avait été baptisée « *Desert Storm* » ou « Tempête du désert ». Les troupes alliées s'organisaient de la manière suivante : à l'est, dans un secteur allant de la frontière koweïtienne occidentale à Koweït City, se trouvait le commandement des forces interarmées (*Joint Forces Command* ou *JFC* en abrégé) dirigé par le général (et prince) saoudien *Cheick* Khalid bin-Sultan. Cette armée était composée de trois corps dont un de *Marines* américains ; les autres unités venaient d'Égypte, de Syrie, d'Arabie Saoudite ainsi que d'autres pays arabes ou musulmans. À l'ouest, la *3rd US Army* du *Lieutenant-General* John Yeosock était composée de deux corps d'armée : les XVIII et VII. Ce



Transport de troupes blindé M-113A2.
1st Infantry Division (Mechanized).
Irak – Février 1991.

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005

dernier, aux ordres du *Lieutenant-General* Frederick Franks, comprenait les *1st* et *3rd Armored Divisions*, la *1st Infantry Division (Mechanized)* – la célèbre « Big Red One » – et le *2nd Armored Cavalry Regiment* composé de trois escadrons (*Squadron*), d'un escadron d'hélicoptères de combat et d'un escadron de soutien ; sans oublier les Britanniques de la *1st Armoured Division* (*Major-General* Rupert Smith) et leurs chars. Durant cette phase de l'offensive, les 17 000 hommes de la *1st Cavalry Division* formaient la réserve opérative du général Norman Schwarzkopf qui était le commandant en chef du *Central Command*.

Jusque dans l'après-midi du 26 février, les forces du *Cheick* Khalid bin-Sultan avaient progressé au sud du Koweït, stoppant leur avance, le soir venu, dans les faubourgs de la capitale koweïtienne. Plus à l'ouest, en plein désert mais sur un terrain « roulant », entre Al-Salman et Al-Nasiriyya, le *XVIII Army Corps* (*82nd* et *101st Airborne Divisions*, *24th Infantry Division (Mechanized)* et 6e Division Blindée légère française dite « Division Daguet »), qui n'avait jusqu'alors rencontré qu'une faible résistance, se dirigeait à toute vitesse vers la vallée de l'Euphrate et, au-delà, vers la région de Bagdad. Au centre, le *VII Army Corps* de Frederick Franks avait enfoncé le 7e corps d'armée irakien avant de pivoter de 90 degrés vers l'est et de marcher en direction du Corps d'armée de la Garde républicaine. Au centre du *VII Army Corps*, le *2nd Armored Cavalry Regiment* ouvrait la marche à la *1st Infantry*

LA GUERRE IRAN-IRAK 1980-1988

C'est le 22 septembre 1980 que Saddam Hussein ordonne à ses troupes de « *porter des coups décisifs aux objectifs militaires iraniens* ». Cette guerre Iran-Irak a été précédée de multiples incidents frontaliers : 244, uniquement entre février et juillet 1980. Mais si ces incidents sont des indicateurs de la tension entre l'Irak et l'Iran, il n'en demeure pas moins nécessaire de dégager les causes du conflit.

Sur un plan géostratégique, l'Irak de Saddam Hussein, qui est une nation majoritairement arabe, fait face au monde perse. Dans cette zone où les ethnies s'entremêlent, les conflits de civilisations ont toujours existé. Cet antagonisme séculaire remonte à la conquête par les Arabes de la Mésopotamie (futur Irak) au VIIe siècle et dont le point d'orgue fut la bataille de Qasidiya (637) – Victoire arabe sur les Perses qui furent alors expulsés de Mésopotamie. Les Ottomans parviennent un temps à assurer la stabilité dans la région mais la disparition de leur empire relance les questions frontalières. En 1913, un accord " parrainé " par les Britanniques fixe la frontière Irak-Iran sur le Chatt el-Arab. Cette dernière sera confirmée par un autre traité en 1937.

La proclamation de la république d'Irak en 1958 entraîne une dégradation des relations avec Téhéran qui se montre hostile au parti Baas. En 1969, le *Shah* d'Iran dénonce l'accord frontalier de 1937. Il fait occuper à ses troupes les îles d'Abou-Tomb et de Moussa (Émirats Arabes Unis) qui permettent le contrôle du Golfe persique. En réponse, Bagdad rompt ses relations diplomatiques avec l'Iran. Le *Shah* réplique en encourageant et soutenant la dissidence kurde qui opère en Irak. L'Iran se transforme ainsi en une base arrière destinée à appuyer les rebelles kurdes. Confronté à cet état de fait, Bagdad signe avec l'Iran, en mars 1975, à Alger, un accord visant à définir des frontières définitives. En échange, Téhéran s'engage à empêcher les infiltrations subversives kurdes depuis son sol. En 1979, le *Shah* d'Iran est renversé par l'*Ayatollah* Khomeiny qui s'empare du pouvoir. Bien que la proclamation d'une République Islamique en Iran ne soit pas faite pour déplaire à Saddam Hussein (pour cause d'idéologie anti-impérialiste commune), celui-ci va saisir cette occasion pour essayer d'en finir une fois pour toutes avec « l'ennemi de toujours ». Officiellement, il s'agit de protéger les richissimes monarchies du Golfe (Koweït, Arabie Saoudite, etc.) de la contagion islamique. Fort d'une victoire sur les Iraniens, Saddam est persuadé que l'Irak pourrait rapidement devenir le chef de file de la nation arabe dans sa lutte contre Israël.

Considérant – à tort – que la révolution a affaibli l'armée iranienne, le *Raïs* demande par voie diplomatique, lors de l'hiver 1979, la révision des accords d'Alger de 1975. Téhéran oppose une fin de non recevoir. Bagdad dénonce le dit accord et rompt, une fois de plus, ses relations diplomatiques avec l'Iran. Le 22 septembre 1980, prenant le prétexte de troubles fomentés par l'Iran dans le sud de l'Irak, Saddam lance une vaste offensive militaire devant le conduire à Téhéran en quelques jours… tout au moins, en théorie ! Les armées irakiennes entrent en Arabistan, s'emparent d'Abadan et de Khorramchar, avant de marquer le pas. Le conflit s'enlise dans une guerre de positions. En septembre 1981, l'armée iranienne, renforcée par des volontaires étrangers, développe une contre-offensive qui ramène les soldats irakiens sur leur territoire national. En juillet 1982, Saddam Hussein accepte la proposition de cessez-le-feu préparée par le Conseil de Sécurité de l'ONU. *A contrario*, Téhéran ordonne à ses divisions de poursuivre le combat. Le conflit continue. Commence alors une guerre d'usure que Bagdad porte aussi sur le terrain économique, mettant en place le blocus de l'île de Kharg, principal terminal pétrolier de l'Iran. Des raids de terreur sur les cités iraniennes sont lancés par l'aviation de Saddam Hussein. Plusieurs pétroliers neutres sont attaqués et coulés dans le Golfe. Le prix du baril de pétrole flambe ! En 1986, après une période comparable à la « drôle de guerre » de 1939-40, les combats reprennent avec une offensive iranienne dans le Kurdistan et dans le sud de l'Irak. La péninsule de Fao tombe entre les mains des soldats de Téhéran qui, du coup, se trouvent être aux portes du Koweït. Dès lors, le conflit s'internationalise. Le Koweït, dont les pétroliers ont été attaqués, demande une protection internationale pour sa flotte. Les Soviétiques n'y sont pas opposés. Les Américains sont plus réticents à s'engager. L'attaque par erreur de la frégate *USS* Stark par un missile irakien en mai 1987 leur fera vite changer d'avis. Les États-unis offrent la protection de leur pavillon aux bâtiments koweitiens. Le 20 juillet 1987, le Conseil de Sécurité vote une résolution exigeant l'arrêt des hostilités. Les Occidentaux déploient des navires de guerre dans le Golfe mais les incidents se multiplient, notamment avec la marine iranienne qui mouille des mines et attaque de nombreux navires. Simultanément, avec l'utilisation massive des missiles, dont les fameux SCUD, la guerre des villes s'intensifie. Les Iraniens attaquent au nord mais ils sont stoppés par les Irakiens qui contre-attaquent. Au sud, Fao est reprise en avril 1988, Bassora en mai. Le Kurdistan est reconquis par les Irakiens en juin. Dans le Golfe, l'*US Navy* a entre-temps détruit six bâtiments iraniens, sans oublier le drame de cet Airbus iranien détruit par erreur par les missiles du croiseur *USS* Vincennes, « Bavure » qui causera la mort de 290 civils.

Après ce déchaînement tout azimut, les belligérants admettent qu'il est temps de mettre un terme à ce sanglant conflit. En juillet 1988, Saddam Hussein déclare que l'Irak n'a pas de visées territoriales. Le lendemain, l'*Hodjatoleslam* Rafsandjani, qui est en charge de la conduite des opérations militaires, annonce publiquement que son pays accepte la résolution n° 598 de l'ONU. Le cessez le feu est effectif le 8 août 1988. Il faudra néanmoins attendre le 15 août 1990 pour que l'Irak accepte les conditions de paix de Téhéran.

Jean-Philippe Mavoumel.

Voici l'un des rois du désert de la première guerre du Golfe ; comme de la seconde d'ailleurs ! Il s'agit d'un A-10 « Thunderbolt II », un appareil américain spécifiquement dédié à la lutte antichar ! Apache et A-10 seront les cauchemars des équipages de chars de Saddam Hussein.
US Air Force

Division (Mechanized) et à la *3rd Armored Division* qui se dirigeaient directement sur la Garde républicaine. Sur le flanc gauche du *VII Army Corps*, la *1st Armored Division* « Old Ironsides » avait quant à elle capturé l'installation logistique d'Al-Busayya. Parallèlement, les tankistes britanniques de la *1st Armoured Division* étaient occupés à réduire des poches de résistance d'un 7e corps irakien en état de liquéfaction avancée.

La « Tawakalna » était positionnée à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de la frontière koweïtienne, très précisément au coeur de la « route » que devaient emprunter les divisions du *VII Army Corps* ! La « Tawakalna » était l'une des meilleures divisions de l'armée irakienne, si ce n'est la meilleure. Ses deux brigades mécanisées et sa brigade blindée comprenaient 220 chars de bataille, dont de nombreux T-72, ainsi que 278 transports de troupe blindés et véhicules de combat d'infanterie y compris des *BMP* (*BMP* pour « *Bronevaya Maschina Piekhota* »). Du 23 au 25 février 1991, l'unité avait fait mouvement pour gagner une nouvelle position située à l'ouest du pipeline de l'Iraq-Petroleum-Saudi-Arabia, à une grosse centaine de kilomètres de Koweït City. Malgré la discrétion des Irakiens qui roulèrent de nuit, ces mouvements furent repérés par les satellites d'observation militaires américains et confirmés par des appareils de reconnaissance. Nonobstant l'intense campagne aérienne coalisée, l'essentiel de la division était néanmoins prêt au combat lorsque, le 26 février 1991, les pointes du *2nd Armored Cavalry Regiment* (*Colonel* Holder) l'abordèrent ! À ce sujet, il est intéressant de faire une pause dans notre récit dans le but de comparer les évaluations de trois sources américaines ayant eu à l'époque pour mission de définir le potentiel de combat de la « Tawakalna ». Si les experts de la *Defense Intelligence Agency* (*DIA*) évaluaient ce dernier à 74%, ceux du *CENTCOM* considéraient que l'unité ne pouvait aligner que 48% de ses forces ; quant au Bureau du Renseignement militaire du *VII Army Corps*, il en avait conclu que la « Tawakalna » disposait de plus de 80% de son potentiel de combat... Informations pour le moins contrastées, on le voit, mais qui ne changèrent strictement rien au sort qui attendait la division « au triangle rouge ».

LES *BOYS* ABORDENT LA « TAWAKALNA »

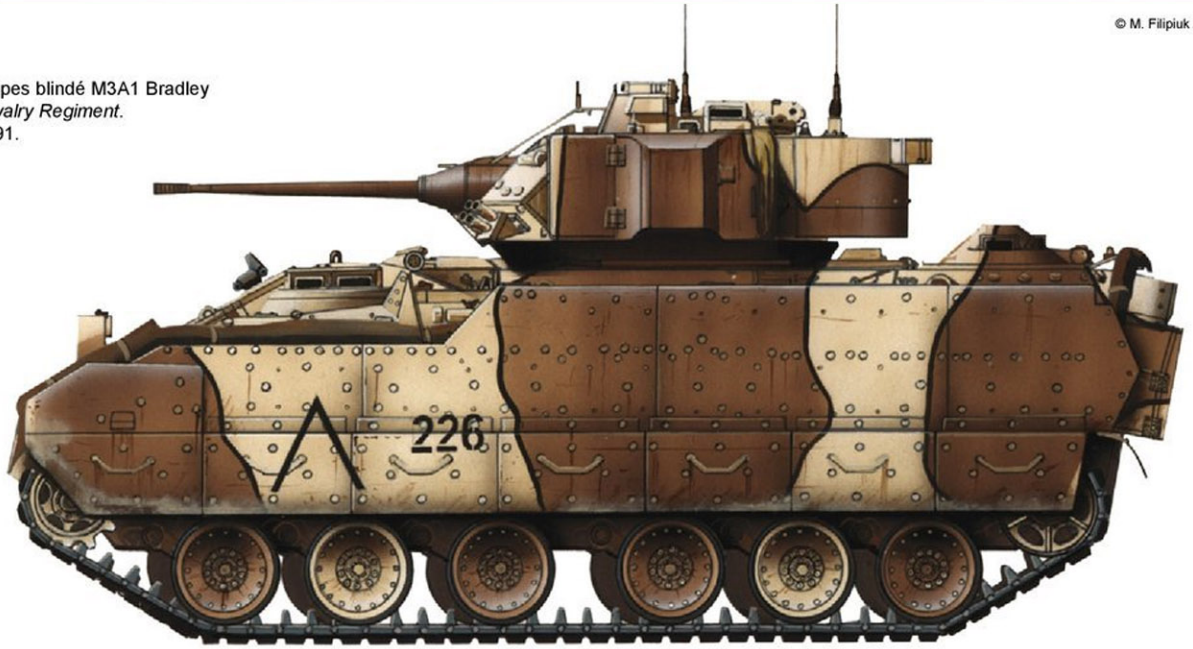
Le premier contact entre la « Tawakalna » et les forces américaines eut lieu dans le glacis défensif de la division. Large d'environ dix kilomètres et profond de cinq, parsemé de points d'appui, de champs de mines et de réseaux de barbelés plus ou moins achevés, celui-ci était occupé par des détachements qui avaient reçu pour mission de fractionner et surtout de ralentir le flot des formations américaines. C'était dans ce secteur que le commandant du CAGR avait ordonné que soient déployées deux brigades de la 12e division blindée irakienne au cours de la nuit du 24 au 25 février. Malheureusement pour les hommes de Saddam Hussein, aucune de ces unités n'étaient parvenues à prendre position, l'une et l'autre ayant été sévèrement accrochées puis quasiment anéanties par les chars M1A1 Abrams de la *3rd Armored Division* ainsi que des *Combat Teams* du *2nd Armored Cavalry Regiment*. Autrement dit, le glacis défensif de la « Tawakalna » était particulièrement poreux et ne pouvait en aucun cas jouer son rôle de « brise-lame »… Pire encore, l'état-major de la division irakienne ne dis-

Un Abrams progresse à grande vitesse le long d'un petit canal d'irrigation irakien. Avec son canon de 120mm et ses dispositifs de visée nocturne, le char M1A1 s'imposera sans grande difficulté dans ses duels avec les blindés d'origine soviétique de l'armée du *Raïs*, y compris les T-72.
US Army

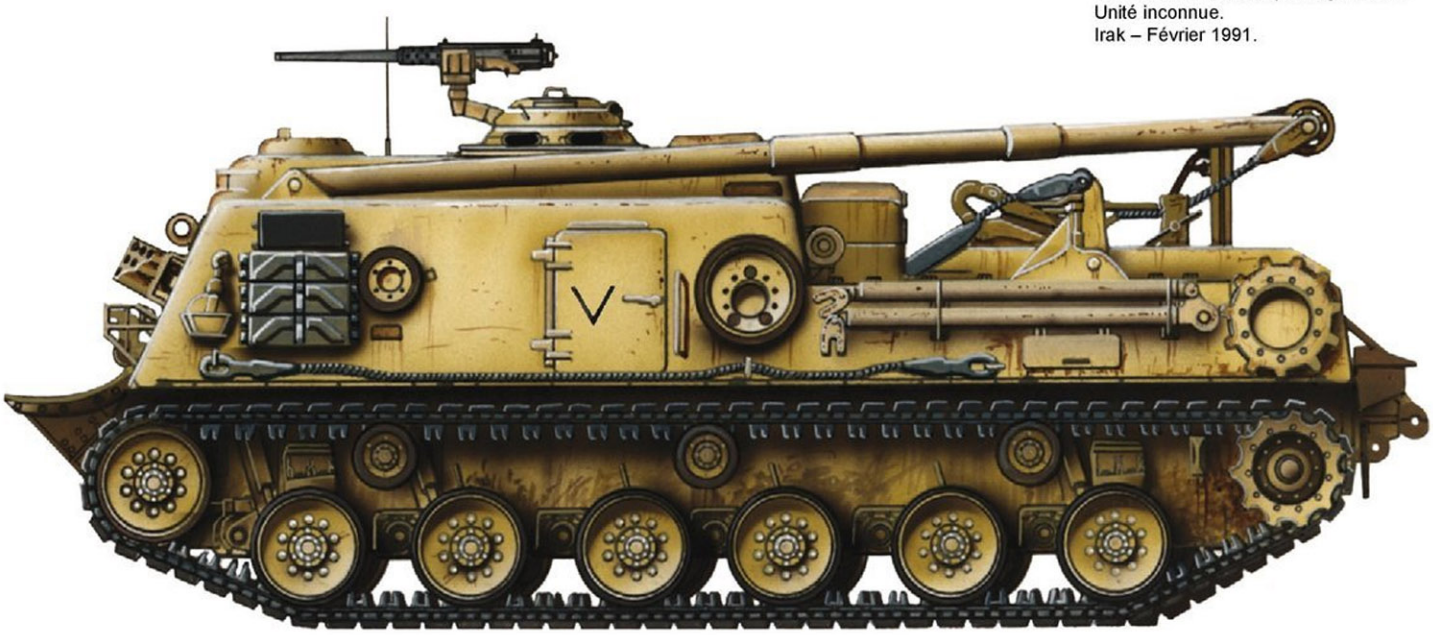
LE DERNIER COMBAT DE LA « TAWAKALNA »

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005

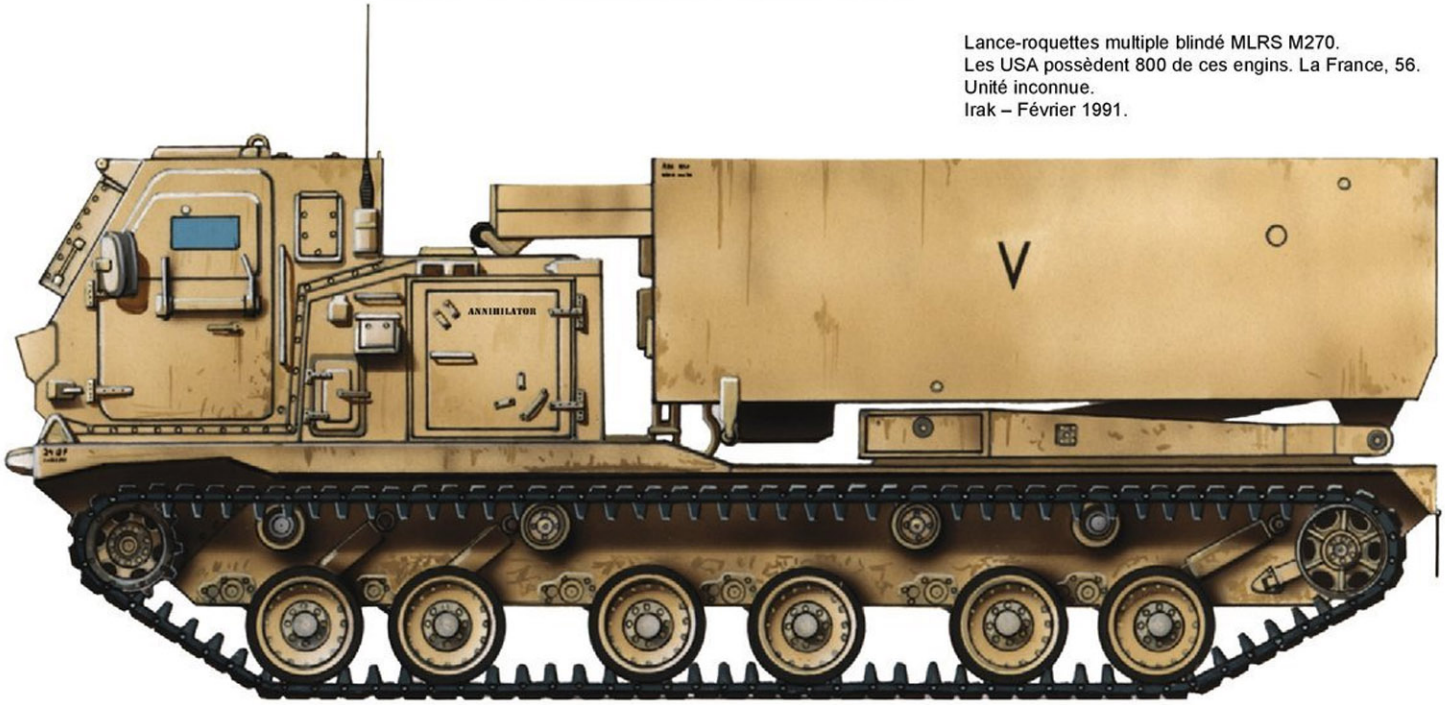
Transport de troupes blindé M3A1 Bradley
2nd Armored Cavalry Regiment.
Irak – Février 1991.



Véhicule blindé de dépannage M88A1
Unité inconnue.
Irak – Février 1991.



Lance-roquettes multiple blindé MLRS M270.
Les USA possèdent 800 de ces engins. La France, 56.
Unité inconnue.
Irak – Février 1991.



Attention ! les profils ne sont pas tous à la même échelle !

posait que d'informations très fragmentaires sur les mouvements et la nature des forces ennemies qui se dirigeaient vers ses troupes. Pour en savoir un peu plus sur ce qui l'attendait, le commandant de la « Tawakalna » – dont encore aujourd'hui on ignore officiellement l'identité ! – envoya son bataillon d'éclairage à la rencontre de l'ennemi. Les rapports initiaux dont disposait l'Irakien indiquaient que les forces en approche étaient celles de la 6e division blindée légère française ; les M1A1 Abrams ayant été pris pour des AMX 30B2 par des patrouilles irakiennes… Le 26, toutefois, les stratèges de la « Tawakalna » avaient reçu suffisamment d'informations pour savoir qu'ils n'affronteraient pas les Français mais les Américains.

Dans la nuit du 25 au 26 février, la « Tawakalna » envoya en catastrophe l'un de ses bataillons dans la zone de son glacis défensif. Ventilés au sein de divers points d'appui, les sections et groupes de combat de ce bataillon renforcé par les débris d'un bataillon de la 12e division blindée – totalisant une vingtaine de T-54/55 modernisés mais néanmoins qualitativement très inférieurs à leurs adversaires américains – devaient non seulement ralentir les troupes ennemies mais aussi renseigner l'autorité supérieure de la division sur la nature et les effectifs de ces dernières. Des évaluations de la coalition, archivées au centre historique militaire de Fort Leavenworth (Kansas), indiquent qu'environ 2 000 combattants irakiens furent engagés dans cette mission. Compte tenu du rapport de forces, ces hommes se montrèrent incapables – comment aurait-il pu en être autrement ?! – d'endiguer le flot des 315 M1A1 Abrams et 285 M2/M3 Bradley de la *3rd Armored Division* « Spearhead » qui par ailleurs totalisait plus de 17 000 hommes ; sans compter avec les 108 Bradley et les 81 Abrams du *2nd Armored Cavalry Regiment* ! Derrière cette première ligne de défense et au-delà de la route du pipeline de l'Iraq-Petroleum-Saudi-Arabia, le chef de la « Tawakalna » avait fait déployer ses trois brigades avec ordre de s'enterrer. Les chars eux-mêmes avaient été transformés en bunkers, ne laissant affleurer à la surface du sol désertique que leur tourelle camouflée à l'aide de filets. Sur la gauche de son dispositif, le chef Irakien engagea sa 18e brigade mécanisée. Au sud de celle-ci, légèrement en retrait et protégeant un dépôt logistique situé au bord de la route du pipeline, se trouvaient les restes de la 37e brigade blindée de la 12e division blindée. Le centre de la division de la Garde républicaine était défendu par la 9e brigade blindée renforcée par les débris de la 50e brigade blindée qui, comme la 37e, avait subi de lourdes pertes dès le début de la campagne. Enfin, la droite de la « Tawakalna » était protégée par la 29e brigade mécanisée, unité presque isolée et qui ne jouissait d'aucune flanc-garde, les divisions blindées « Al-Madinah » et « Hammourabi » étant très en arrière par rapport à la « Tawakalna ».

La bataille débuta dans le secteur opérationnel de la 18e brigade mécanisée. Le 26 février, à 15h30, le *2nd Squadron* du *2nd Armored Cavalry Regiment* parvint aux abords de la ligne principale de résistance de la 18e brigade où il détruisit quelques T-72 et BMP – À noter que, selon toute vraisemblance, les équipages des chars irakiens n'étaient pas à bord, les ayant évacués pour cause d'attaque aérienne imminente. Quelques instants plus tard, les Américains se heurtèrent aux points d'appui d'un bataillon de la brigade d'infanterie mécanisée irakienne. Les combats qui s'en suivirent furent courts, une vingtaine de minutes si l'on se réfère aux compte-rendus américains, mais particulièrement violents et destructeurs. Appuyés par des chars Abrams armés de canon de 120mm et escortés par des Bradley, les *Boys* percèrent sans difficulté, laminant au passage des troupes irakiennes qui, de toute évidence, ne s'attendaient aucunement à être attaquées aussi vite – les 530 soldats de ce bataillon avaient-ils seulement été informés de la présence des engins US aussi près de leurs positions ? À 17h00, à l'aide d'une compagnie de T-72 rameutée pour l'occasion, les « Gardes » lancèrent une contre-attaque sur le *2nd Squadron* du *2nd Armored Cavalry Regiment*. Une dizaine de chars de la « Tawakalna » ouvrit le feu sur les Bradley à 2 500 mètres, c'est-à-dire à la limite de leur portée. Les obus de 125mm irakiens frappèrent le sol, juste devant leurs cibles, sans causer de perte chez l'adversaire. Appelés à la rescousse par les fantassins, des Abrams entrèrent dans la danse. En quelques minutes, ils détruisirent la plupart des blindés ennemis, après les avoir engagés à 2 000 mètres. Pour autant que cet affrontement fut une victoire tactique incontestable pour les Américains, il convient de préciser qu'il ne s'agissait que d'un « coup de sonde » donné dans les défenses de la « Tawakalna ». Les ordres reçus par le *Colonel* Holder, le patron du *2nd Armored Cavalry Regiment*, étaient d'éviter toute

Ce MT-LB (MT-LB pour *Mnogocelovyj Transporter Legko-Bronirovannyj*) irakien achève de se consumer après avoir été touché par un tir ennemi. À l'issue de la première guerre du Golfe, les troupes de Saddam Hussein possédaient encore plus de 500 exemplaires de ce petit engin chenillé d'origine soviétique.
US Army

Ces engins ont officiellement fait trembler les forces de la coalition comme les Israéliens et les Saoudiens ; il s'agit des fameux missiles Scud de Saddam Hussein !
US Army

bataille majeure. Les Américains avaient certes détruit un bataillon ennemi, mais d'autres unités attendaient le régiment de Holder qui n'avait pas les moyens de percer à lui seul les défenses de la « Tawakalna ». Par conséquent, le colonel ordonna à ses troupes de tenir leurs positions et de laisser passer la « Big Red One » qui, entre-temps, avait progressé derrière elles. Mais la journée n'était pas encore terminée dans ce secteur. Sur les coups des 19h00, des T-55, des « Type 59 » (chars d'origine chinoise) et quelques T-72 appuyés par des MTLB et de l'infanterie portée lancèrent une série de contre-attaques sur les positions du *2nd Armored Cavalry Regiment* qui s'était déployé le long de « 73 *Easting* » – emplacement désigné selon une grille de coordonnées (allant de 1 000 mètres en 1 000 mètres) propre à l'*US Army* et qui fut utilisée par les forces de la coalition. Persuadés que l'obscurité et le manque de visibilité les protégeraient, les Irakiens passèrent ou plutôt essayèrent de passer à l'assaut des positions américaines. La puissance de feu du *2nd Armored Cavalry Regiment* et les équipements de visée nocturne des Boys brisèrent net cette attaque. Des missiles antichars TOW détruisirent plusieurs engins chargés de troupes, tandis que les M1A1 Abrams « allumèrent » les T-55 et les T-72 avant que ceux-ci ne fussent parvenus à portée de tir. Deux compagnies blindées irakiennes furent anéanties lors de cette soirée. À 22h30, le calme revint le long des trente kilomètres de front des 18e et 37e brigades irakiennes. Le *2nd Armored Cavalry Regiment* avait cessé le feu tandis que la *1st Infantry Division (Mechanized)* commençait à passer ses lignes via des itinéraires désignés par des tirs de fusées éclairantes.

Parce que l'attaque avait cessé, le commandant de la « Tawakalna »

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005

Véhicule tout terrain Hummer
Unité inconnue.
Irak – Février 1991.

pensa probablement qu'il était parvenu à bloquer la progression américaine sur son flanc gauche. Rien toutefois ne pouvait être plus éloigné de la réalité. Pendant que les soldats du *2nd Squadron* affrontaient les contre-attaques irakiennes, la *1st Infantry Division (Mechanized)* commençait à faire mouvement vers « 73 *Easting* ». À peine parvenue sur la ligne de front, la « Big Red One » reprit l'attaque là où l'avaient laissée les cavaliers du *Colonel* Holder. Au lieu des trois escadrons du *2nd Armored Cavalry Regiment*, les combattants des 18e et 37e brigades irakiennes faisaient désormais face à six bataillons de blindés et d'infanterie mécanisée, appuyés par six groupes d'artillerie ! La première unité de la « Big Red One » à attaquer, la *Task Force 1-34* majoritairement composée de chars Abrams, se heurta à un bataillon de la 18e brigade mécanisée irakienne. Deux engins américains furent détruits par des tireurs de RPG-7. Plus au sud, la *3rd Brigade* de la *1st Infantry Division (Mechanized)* progressa le long de trois axes, chaque bataillon entrant immédiatement en contact avec des détachements irakiens appartenant à la 37e brigade blindée. L'assaut nocturne de la *3rd brigade* sembla surprendre de nombreux équipages de chars dans les abris où ils s'étaient réfugiés pour se prémunir des tirs de l'artillerie. Parce que les moteurs de leurs chars n'étaient pas allumés et que donc ils ne généraient pas de chaleur, les engins irakiens n'apparurent pas sur les dispositifs d'imagerie thermique des tankistes américains. Abrams et Bradley traversèrent donc les positions irakiennes sans même le savoir, ce qui donna ensuite lieu à des combats chaotiques, tout le monde tirant sur tout le monde ! Alors que des équipes antichars armées de RPG-7 et des blindés irakiens manœuvraient pour atteindre le point faible des véhicules américains, c'est-à-dire l'arrière, certains Abrams et Bradley firent pivoter leur tourelle à 180 degrés afin d'engager leurs adversaires. En réponse à un feu apparemment ennemi, les équipages de la coalition déclenchèrent un feu nourri. Lorsque la mêlée s'acheva, les hommes de la *1st Infantry Division (Mechanized)* découvrirent avec effroi qu'en réalité… ils avaient détruit cinq de leurs Abrams et quatre Bradley ! Six *GI's* furent tués dans ces combats fratricides, pudiquement baptisés « Friendly Fires » ; une trentaine d'autres fut blessée. Au lieu de pousser les feux de l'attaque comme le demandait le *General* Norman Schwarzkopf, le *Colonel* Weismann, commandant la *3rd Brigade*, décida de consolider ses positions et de « faire parler » ses obusiers pour anéantir les fantassins irakiens. La « chevauchée fantastique » de la *3rd Brigade* s'était transformée en un gigantesque cafouillage.

Contre toute attente, les Irakiens avaient stoppé la *1st Infantry Division (Mechanized)* ; mais pas pour longtemps ! Le 27 février à minuit passé de trente minutes, deux brigades mécanisées américaines avaient pris position près de « 75 *Easting* », soit à 2 000 mètres à l'est de « 73 *Easting* ». Pendant les trois heures suivantes, elles traversèrent méthodiquement les dix kilomètres les séparant de leur objectif, qui avait été codé « Norfolk ». Ce secteur englobait l'intersection de la route du pipeline de l'Iraq-Petroleum-Saudi-Arabia avec plusieurs pistes désertiques, de même qu'un dépôt logistique ennemi qui étrangement n'avait pas été rayé de la carte par les appareils de la coalition. Comme ils avançaient avec précaution, les chefs de chars américains distinguaient sur leurs moniteurs d'image thermique les blindés irakiens avant que ceux-ci ne puissent les apercevoir. L'avantage technologique des troupes américaines leur permit d'annihiler la 18e brigade mécanisée et la 37e brigade blindée irakiennes sans que celles-ci ne parviennent à se défendre. Au petit jour du 27, les *Boys* s'étaient

On sait peu de choses sur les premières années de Saddam Hussein Abd al-Majid al-Tikriti. Il serait né le 28 avril 1937, dans une famille pauvre de paysans du village d'al-Auja, à proximité de Tikrit. Si l'on se réfère à ses biographes officiels, son père, Saddam Hussein al-Majid, serait mort peu avant ou peu après sa naissance mais selon d'autres biographies, non officielles celles-ci, il aurait purement et simplement abandonné femme et enfants… De fait, Saddam est élevé par le second époux de sa mère, un homme violent et illettré qui le traite avec la plus grande des brutalités. Plus tard, le petit Hussein est recueilli par l'un de ses oncles, ancien militaire devenu maître d'école à Bagdad. Cet homme aura une influence très importante sur l'adolescent. En 1981, alors qu'Hussein était devenu président d'Irak, il lui écrivait encore de ne pas oublier : « *Trois choses que Dieu n'aurait pas dû créer, les Perses* [les Iraniens – NdlA], *les Juifs et les mouches.* »

Après sa sortie du lycée, Saddam rejoint le parti Baas (Parti socialiste de la Renaissance arabe). Ce mouvement politique, fondé par Michel Aflaq, un Syrien chrétien affilié à la IIe internationale socialiste, prône un arabisme laïc mélangé à des références socialistes. Baasiste convaincu, Saddam Hussein participe en 1956 à un coup d'état avorté contre le roi d'Irak, monarque imposé et soutenu par la Grande-Bretagne. En 1958, un autre groupe baasiste dirigé par le général Kassem, un officier nationaliste nourri de thèses marxistes-léninistes, parvient à détrôner le roi. En octobre 1959, Saddam fait partie d'un commando qui tente d'assassiner Kassem afin de s'emparer du pouvoir. Le coup de force est un échec. Saddam est blessé lors cette opération où il n'a finalement eu qu'un rôle subalterne. Plus tard, ses services de propagande embelliront son action, jusqu'à en faire le personnage central, le héros, de ce complot manqué. Avec l'aide des réseaux syriens, Saddam Hussein réussit à se réfugier au Caire où il étudie le droit, tandis qu'il est condamné à mort par contumace par Bagdad. Après la révolution irakienne de février 1963, lors de laquelle Kassem est renversé par des groupes baasistes commandés par le général Aref, Saddam Hussein revient en Irak où il se jette directement dans la gueule du loup ! Car, en vertu du fait que les « révolutions finissent toujours par dévorer ceux qui les ont engendrées », il est emprisonné en 1964 par le nouveau gouvernement. Il s'évade de manière rocambolesque trois ans plus tard. Écarté du pouvoir un temps, son groupe finit par y revenir en force au cours de l'été 1968. La cellule de Saddam Hussein prend le contrôle du parti Baas. L'homme de Tikrit en fait une organisation puissante, tout en prenant la tête des services de sécurité du pays, devant ce poste à son oncle par alliance, le général Ahmad Hasan al-Bakr, dirigeant baasiste historique et nouveau président irakien. À trente et un ans, Saddam devient l'un des personnages les plus craints d'Irak. Épaulé par son groupe, sa « tribu » constituée de sa famille, de ses nombreux cousins et alliés et des natifs de sa ville de Tikrit, il élimine progressivement ses rivaux, réussissant par là même à contrôler Bagdad. Cependant, pour s'emparer du pays dans sa globalité, le futur homme fort d'Irak a besoin de la dévotion totale des membres du Parti. Pour atteindre cet objectif, Saddam prend modèle sur le Parti communiste d'Union Soviétique, pays avec lequel l'Irak signe en 1972 un traité d'amitié. Un culte de la personnalité inspiré de celui de Staline voit le jour ; il ne disparaîtra qu'avec la chute de Saddam en 2003.

Sous l'impulsion d'Hussein, le parti Baas devient omniprésent. Il s'impose aussi comme un passage obligé pour le monde des affaires, y compris pour les partenaires internationaux de l'Irak. En seulement quelques années, le Parti devient un instrument de pouvoir surpuissant qui a pour unique fonction de servir les intérêts

GOOD MORNING SADDAM !

Biographie d'un ennemi de l'Amérique

de Saddam. Celui-ci concentre tous les pouvoirs entre ses mains, passant d'un système collégial à un despotisme absolu, même si, pour la forme, il tient à ce que le Conseil de commandement de la révolution soit maintenu. Le 1er juin 1972, Saddam Hussein, qui n'est pas le dirigeant de l'Irak mais agit comme tel dans les coulisses du pouvoir bagdadi, lance une opération de nationalisation des compagnies pétrolières qui, jusqu'alors, se trouvaient entre les mains de consortiums étrangers. Hussein s'efforce aussi de moderniser l'économie et l'industrie. En 1973, il devient général avant de s'octroyer, quelques années plus tard, le titre de maréchal. En 1979, à quarante-deux ans, il remplace Ahmad Hasan al-Bakr à la présidence de l'Irak. Officiellement, mais officiellement seulement, ce dernier aurait renoncé à ses fonctions pour « raisons de santé »… Sous la direction de Saddam Hussein, l'Irak devient une puissance régionale, en partie grâce aux confortables revenus du pétrole ; mais aussi grâce au soutien des nations occidentales, dont les Etats-Unis et la France, et celui des émirats du Golfe qui ne voient pas d'un mauvais œil – doux euphémisme – le développement d'une puissante armée irakienne capable de faire contrepoids aux troupes israéliennes. Le leader irakien bénéficie aussi du soutien idéologique des partis socialistes affiliés à la II^{e} internationale qui voient dans le parti Baas une sorte de porte-parole des pays du tiers-monde. Au yeux des opinions publiques internationales, Saddam Hussein apparaît – naïvement – comme un homme souhaitant se réapproprier les ressources énergétiques de sa nation, ce dans le cadre d'une démarche « progressiste » et « anticolonialiste » ; cette vision des choses n'est pas totalement fausse, mais elle est bien trop simpliste pour être totalement vraie. En 1979, après la révolution islamique iranienne et l'arrivée au pouvoir de l'*Ayatollah* Khomeiny, qui proclame la République Islamiste d'Iran – événements qui isolent diplomatiquement le pays – l'Irak est géopolitiquement perçu par l'Occident comme LA force stabilisatrice de la région. En réalité, et il convient de le préciser, à Paris comme à Londres, à Washington comme à Bonn, les Irakiens vont être érigés, en accord avec Saddam Hussein qui en tirera de nombreux avantages personnels, en un contre-pouvoir visant à barrer la route des richesses pétrolifères de la péninsule arabique aux islamistes venus d'Iran.

L'Irak bénéficie alors d'un large soutien international. Quant au *Raïs* Hussein (« *Raïs* » signifie « le chef » en arabe), il est courtisé par les chancelleries européennes et nord-américaines. La France et les États-Unis – qui espèrent affaiblir le régime islamiste iranien et favoriser sa chute – fournissent de grandes quantités d'armes à l'Irak. Saddam Hussein, qui se considère désormais comme le nouveau Saladin (né lui aussi à Tikrit) et qui rêve de prendre la direction du monde arabe grâce à sa puissance militaire, est sacré « Champion de l'Occident ». En septembre 1980, il lance ses armées contre l'Iran des *Mollahs*, poursuivant trois objectifs : occuper la totalité du Chatt el-Arab (delta du Tigre et de l'Euphrate), le « fleuve des Arabes », qu'un traité signé en 1975 l'avait obligé à partager avec l'Iran ; faire du Khalidj al-Farsi, le « Golfe persique », le Khalidj al-Arabi, le « Golfe arabique », en chassant définitivement les Iraniens des îlots qui contrôlent l'accès au détroit d'Ormuz ; et enfin, s'emparer de la province pétrolifère du Khouzistan, baptisée par les nationalistes arabes l'Arabistan. Jusqu'en 1988, l'armée irakienne et le pays sont plongés dans un conflit long, sanglant et ne débouchant que sur peu de résultats. Car, au front, les troupes de Saddam Hussein connaissent une série d'échecs relatifs, malgré l'aide massive apportée par l'Union Soviétique, la France et les émirats Arabes, qui redoutent avant tout une victoire iranienne et donc une victoire des musulmans chiites. Rappelons que Saddam Hussein est pour sa part sunnite. Au terme de huit années de guerre, l'Irak réussit à prendre pied sur la rive iranienne du Chatt el-Arab. Mais le prix de la victoire dépasse le million de morts ! Le régime est aussi l'auteur du massacre de plusieurs milliers de Kurdes irakiens.

En 1990, Saddam Hussein, qui considère qu'il n'a pas été suffisamment « rétribué » par ses voisins arabes pour ses efforts contre l'Iran, décide de « se servir » lui-même en envahissant l'émirat du Koweït pour l'intégrer au sein de l'Irak. Les États-Unis et leurs alliés affichent alors une opposition sans faille à cette annexion. L'ONU approuve la guerre du Golfe qui s'achève début 1991 par une défaite de l'Irak. Cependant, les autorités politiques de la coalition préfèrent maintenir en place le régime irakien plutôt que de le supprimer au risque de déstabiliser la région toute entière. Saddam reste donc au pouvoir. Un blocus économique, qui se matérialise par la résolution de l'ONU « pétrole contre nourriture », est mis en place pendant une douzaine d'années. Bagdad a malgré tout les mains libres pour mater dans le sang plusieurs rébellions chiites (dans la région de Bassora, au sud du pays). Si le *Raïs* conserve le pouvoir sur son peuple, le pays est néanmoins contrôlé par les forces de la coalition (patrouilles aériennes, etc.) et l'ONU. Seul le Kurdistan irakien, dans le nord du pays, échappe à la surveillance de Saddam Hussein grâce à l'action militaire des États-Unis en faveur des rebelles. Durant cette époque, en dictateur expérimenté, Hussein échappe à plusieurs tentatives d'assassinats ou de renversement par la force. En mars-avril 2003, les États-Unis et leurs alliés envahissent l'Irak lors d'une guerre-éclair. Les véritables motifs de cette invasion, qui n'a pas obtenu l'aval de l'ONU, et la réalité des justifications invoquées par la Maison Blanche et le *President* G.W. Bush sont sujets à polémique. La chute de Bagdad, le 9 avril 2003, marque officiellement la fin du régime du *Raïs* qui, entre-temps, a pris la fuite. Après plusieurs mois passés dans la clandestinité, Saddam Hussein est arrêté par l'armée américaine à Tikrit, dans la nuit du 13 au 14 décembre 2003. L'ouverture de la phase préliminaire de son procès a eu lieu à Bagdad au début du mois de juillet 2004. C'est un tribunal d'exception, le « Tribunal Spécial Irakien », qui le jugera pour génocide, crime contre l'humanité et crime de guerre.

Saddam Hussein avait comme rêve de restaurer le vieil Empire babylonien, la grandeur de l'antique Mésopotamie, le rayonnement de l'Empire abbasside et de revendiquer pour l'Irak un destin prestigieux, de faire de son pays un État fort, première puissance militaire et technologique de la grande « nation arabe », au besoin par le fer et par le feu. Pour atteindre cet objectif, il lui aura manqué une plus juste appréciation du rapport de forces diplomatique…

Jean-Philippe Mavoumel.

Ce cliché illustre à merveille la tactique défensive des tankistes de Saddam Hussein consistant à enterrer leurs chars afin de les soustraire à la vue des blindés ennemis et à celles de l'aviation et des hélicoptères d'attaque. Cette technique du bunker est inspirée des tactiques soviétiques. Elle avait été adoptée par les Irakiens lors de la guerre Iran-Irak. US Army

emparés du point « Norfolk » et avaient sérieusement entamé le potentiel défensif de la division « Tawakalna ». Division qui, au même moment, subissait une autre offensive de la part de la redoutable *3rd Armored Division* « Spearhead » !

DU FORT AU FAIBLE…

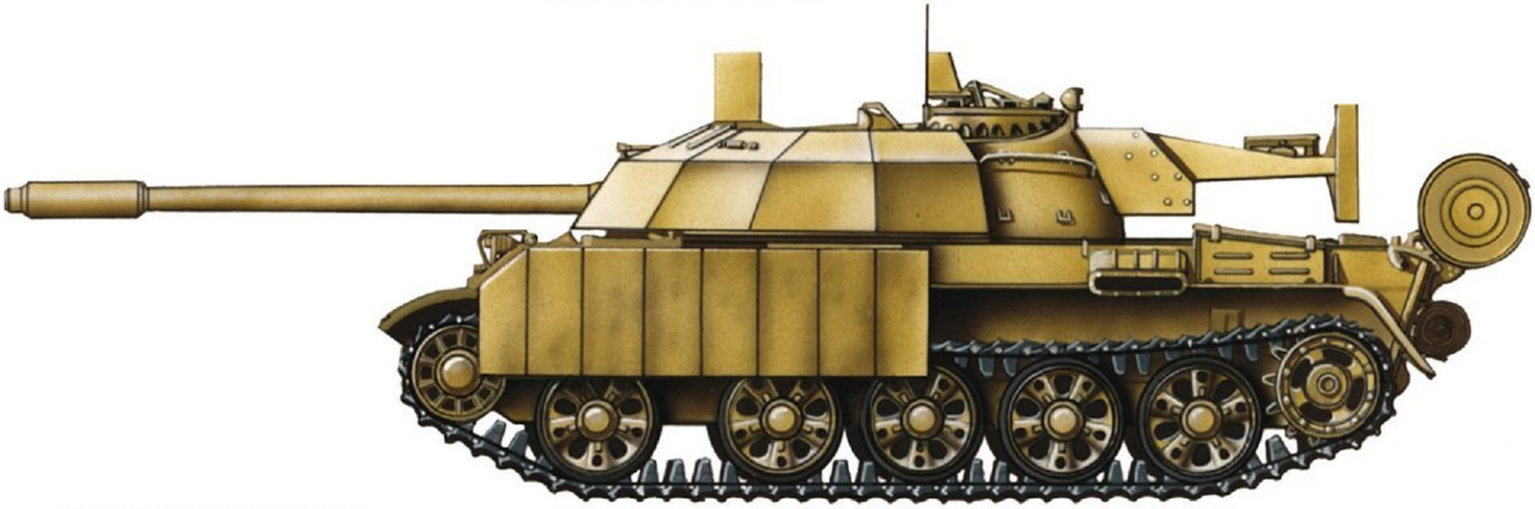
Peu après l'engagement de la 18e brigade mécanisée irakienne relaté ci-dessus, l'assaut américain s'étendit au centre du dispositif de la division irakienne. La défense des « Gardes » dans ce secteur était assurée par trois bataillons de la 29e brigade mécanisée de la « Tawakalna », ainsi que trois bataillons blindés et un bataillon mécanisé de la 9e brigade blindée. De plus, il y avait au moins un bataillon de la 46e brigade mécanisée appartenant à la 12e division blindée et l'équivalent d'un bataillon de T-62 issu de la 10e division blindée ; ces détachements avaient été attribués à la « Tawakalna » par Bagdad afin de la renforcer. Neuf bataillons irakiens, représentant 180 chars de bataille et 120 *BMP* ainsi que des centaines d'autres véhicules de combat, des dizaines de pièces d'artillerie et des centaines de missiles antichars, faisaient donc face à l'attaque programmée par les unités de la *3rd Armored*. Des milliers de fantassins avaient débarqué de leurs véhicules afin de construire des points d'appui et de préparer des positions pour leurs missiles AT-3 « Sagger » et leurs RPG-7. Enfin, les Irakiens possédaient une douzaine de batteries d'artillerie disposées à l'arrière de la ligne principale de résistance. Les défenses irakiennes étaient d'une densité très élevée. Pour ne rien arranger aux affaires américaines, le commandant de la *3rd Armored Division*, le *Major-General* Paul Funk, n'avait aucune « prise » sur le flanc adverse. Il décida donc d'attaquer de front avec sa *2nd Brigade* au nord, la *1st Brigade* au sud et la *3rd Brigade* en deuxième échelon, prête à exploiter la moindre faille dans le dispositif adverse.

Le 26 février, a grosso modo 17h00, la *1st Brigade* entra en action, engageant le combat contre l'un des bataillons de la 9e brigade blindée irakienne. La *Task Force 3-5* se mit en position de tir et commença à localiser puis détruire un à un les points d'appui irakiens. Les tirs à longue portée des chars Abrams, les missiles TOW, les obus explosifs et à sous-munitions, et même les projectiles « Copperhead » de 155mm à guidage laser pulvérisèrent les positions ennemies. Les soldats irakiens continuèrent néanmoins à se battre et à empêcher les Américains de reprendre leur progression, ce pendant les douze heures suivantes ! Alors que l'obscurité commençait à tomber sur le désert, une section de reconnaissance évoluant sur l'aile gauche de la *1st Brigade*, la *Task Force 4-32*, identifia un char T-72 escorté par de l'infanterie. Dans un combat bref mais « décousu », les *Boys* détruisirent le blindé et éparpillèrent ses fantassins. Au même moment, une section de T-55 et de T-72 irakiens se joignit au combat. L'engagement de la *Task Force 4-32* s'acheva à 21h00 par une victoire tactique. Néanmoins, là aussi, les troupes de la *3rd Armored Division* n'avaient que peu ou pas progressé. Un Bradley avait même été réduit en miettes par un tir ami, tuant deux *GI's* et en blessant deux autres. Sur le front, la ligne irakienne tenait toujours en dépit d'un martèlement américain permanent. Toujours dans la zone d'action de la *1st Brigade*, une autre mauvaise nouvelle pour les hommes du *Major-General* Paul Funk arriva à 18h00 : un *Squadron* entier de la Task Force *4-7* venait d'être embusqué par une formation de chars irakiens qui s'était enterrée à défilement total (!),attendant « sagement » l'arrivée de l'ennemi. Cette technique défensive très prisée des tankistes de Saddam Hussein avait été mise au point lors de la guerre Iran-Irak : elle consistait à se camoufler, sans allumer les moteurs des chars pour éviter de se faire repérer et à se laisser dépasser par les blindés adverses pour pouvoir les engager par surprise et sur leurs arrières. Ainsi, en quelques minutes, ces chars, dont des T-55 dotés de sur-blindages à la mode irakienne, avaient détruit ou endommagé neuf des treize Bradley engagés par la *Task Force 4-7*, sans compter avec les deux autres machines mises hors de combat par des obus de 120mm… amis ! La 9e brigade blindée avait stoppé la progression de la *1st Brigade* qui pourtant lui était supérieure en tous points. En douze heures, malgré une puissance de feu considérable et un avantage technologique

LE DERNIER COMBAT DE LA « TAWAKALNA »

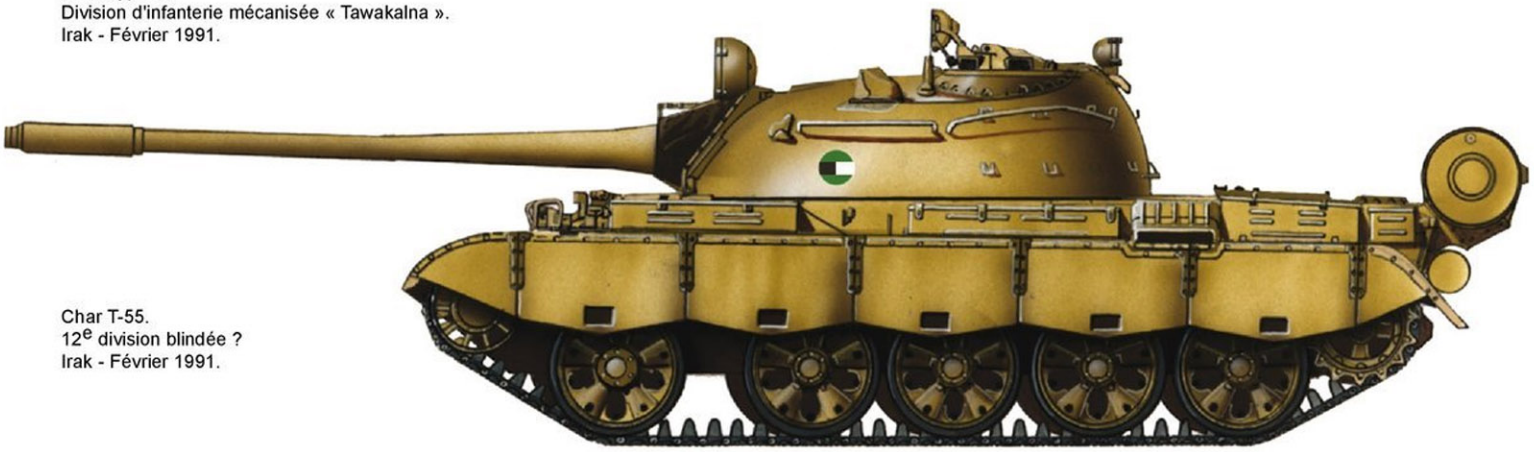
© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005

Char M1A1 Abrams.
1st Armored Division.
Irak – Février 1991.



Char T-55 avec blindage additionnel.
Selon les estimation américaines, l'Irak possédait plus de 1 200 T-55 avant la guerre du Golfe, dont plusieurs centaines de ces engins au blindage renforcé.
Division d'infanterie mécanisée « Tawakalna ».
Irak - Février 1991.

Char Type 59.
Division d'infanterie mécanisée « Tawakalna ».
Irak - Février 1991.



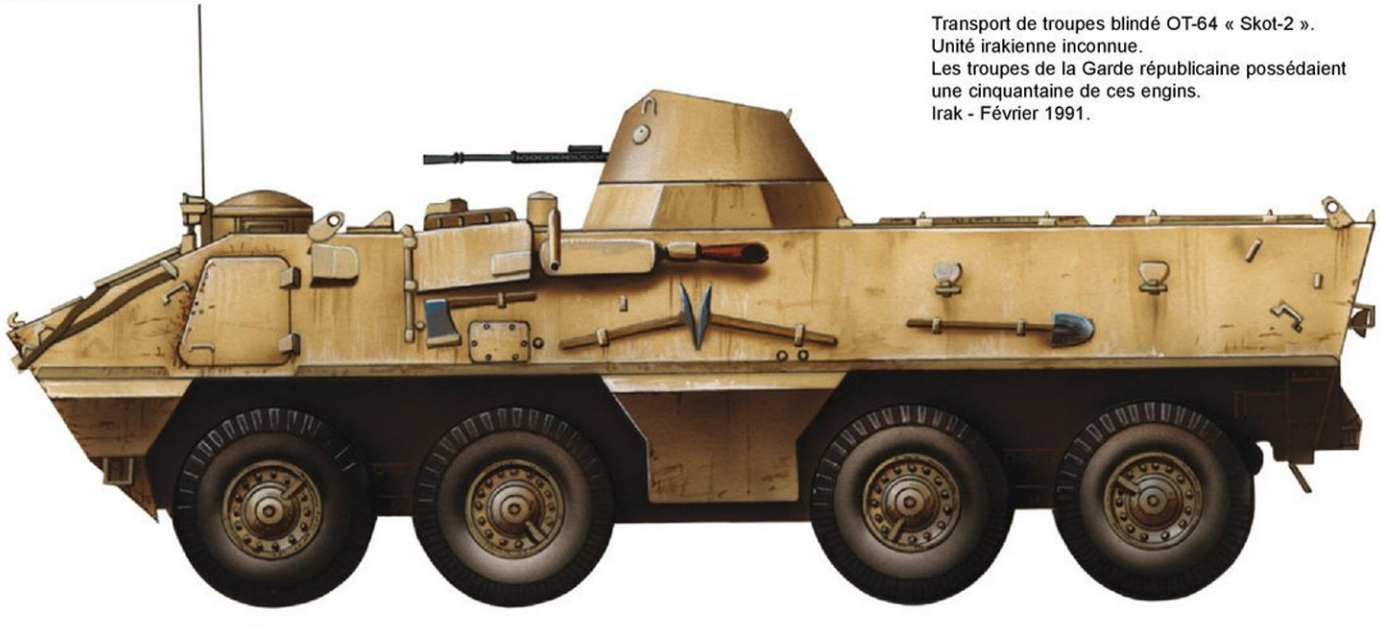
Char T-55.
12e division blindée ?
Irak - Février 1991.

Attention ! les profils ne sont pas tous à la même échelle !

Des Bradley américains progressent dans le désert irakien. Le Bradley est le successeur du célèbre M-113.
US Army

certain, la brigade américaine n'était parvenue à progresser que de quatre « malheureux » kilomètres. Confronté à cet état de fait et à cette série de couacs, le *Major-General* Funk décida de faire porter le poids de son effort principal dans le nord de son secteur opérationnel. Il ordonna qu'une offensive méthodique soit préparée pour détruire les unités irakiennes positionnées devant sa *2nd Brigade*. En retrait de celle-ci, à moins de dix kilomètres, la *3rd Brigade* attendait son tour pour monter au feu. Jusqu'à 17h30, la *2nd Brigade* progressa lentement, formant un triangle avec sa *Task Force 4-8* en pointe et les *Task Forces 4-18* et *3-8* sur les flancs. Les troupes américaines évoluaient dans le glacis défensif de la 29e brigade mécanisée irakienne soit une zone d'environ neuf kilomètres carrés. Comme ses homologues des secteurs limitrophes, et conformément à la doctrine défensive irakienne inspirée des théories soviétiques, la 29e brigade avait préparé ses défenses en construisant des bunkers, en enterrant ses véhicules et en établissant des plans de feux très élaborés. Pour parer à toute mauvaise surprise, Funk avait ordonné à son artillerie divisionnaire de matraquer les lignes irakiennes. Cinq groupes d'obusiers et des lance-roquettes multiples MLRS tirèrent sans discontinuer sur des objectifs clairement identifiés ou simplement suspectés d'abriter des troupes ennemies. Funk engagea aussi un bataillon d'hélicoptères AH-64 Apache organiquement rattaché à sa division – le 2-27 – pour « ramollir » les défenses irakiennes dans leur profondeur et empêcher l'éventuelle montée en ligne de renforts. À 22h00, les bataillons de la *2nd Brigade* entreprirent une attaque interarmes. Durant les quatre heures suivantes, les équipages d'Abrams progressèrent « en tiroirs » à l'intérieur du dispositif de la 29e brigade mécanisée, couverts en second rideau par les Bradley qui empêchaient les équipes antichars

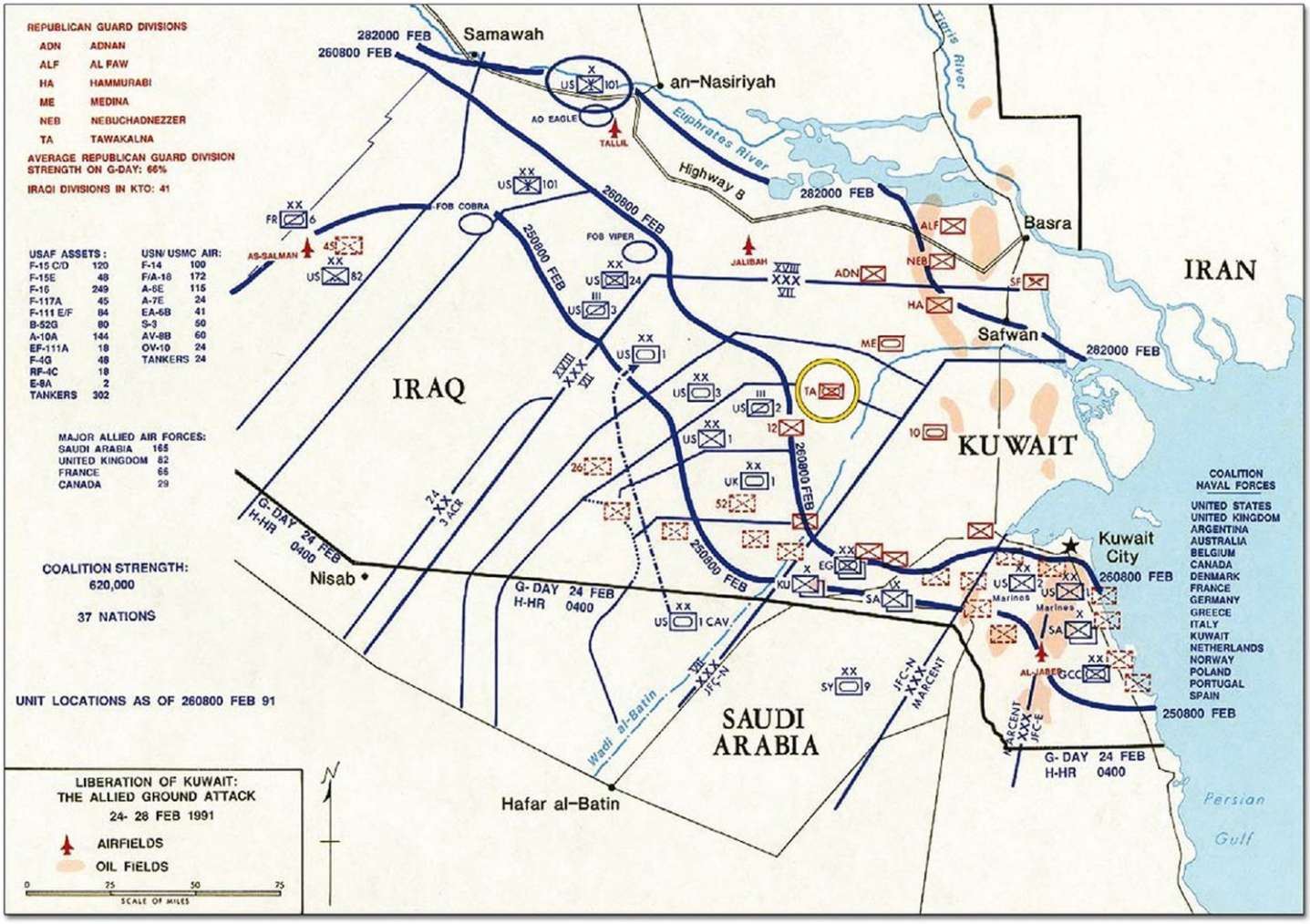
© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005



Transport de troupes blindé OT-64 « Skot-2 ».
Unité irakienne inconnue.
Les troupes de la Garde républicaine possédaient une cinquantaine de ces engins.
Irak - Février 1991.

Ce cliché d'un T-55 en feu ne date pas de la première guerre du Golfe mais de la seconde. Néanmoins, nous n'avons pas pu résister à l'idée de vous la présenter tant il est spectaculaire ! À noter que l'on retrouve l'insigne d'unité (rond noir, blanc et vert) qui figure sur l'un des profils que nous présentons à la page précédente. L'un de nos lecteurs connaîtrait-il cette unité blindée ou mécanisée ?
DR

ennemies de s'approcher de trop près des Abrams avec leurs RPG-7. En fait, et pour être tout à fait clair, les Bradley tiraient volontairement à la mitrailleuse lourde à côté voire sur les Abrams pour décourager l'ennemi de s'en approcher. Cette tactique, encore en vigueur de nos jours dans l'*US Army*, est désignée sous le vocable de « Scratching Fires ». Profitant de leurs viseurs à imagerie thermique et de la portée supérieure de leurs pièces de 120mm, les M1A1 engageaient les blindés irakiens à leur guise sans que ces derniers ne puissent réagir avec la moindre once d'efficacité. Les fantassins de la Garde républicaine, réduits eux aussi à l'impuissance, répliquaient au « petit bonheur la chance » avec leurs AK-47 et leurs missiles antichars 9M14M « *Malutka* » mieux connus sous leur désignation OTAN de AT-3 « Sagger ». De leur côté, les tandems Apache/MLRS anéantissaient les



Déroulé de l'opération « Tempête du désert » – Courtesy of the US Army Center of Military History.

Ci-contre et page 24. Un groupe de chars lourds M1A1 Abrams engage des cibles adverses à longue portée. Ces photos représentent des engins appartenant à l'*US Marines Corps*.
US Army

pièces d'artillerie irakiennes dès que celles-ci avaient la mauvaise idée d'ouvrir le feu. Cependant, malgré le caractère désespéré de la situation, le chef de la 29e brigade irakienne poursuivit le combat, ordonnant même à plusieurs de ses unités blindées et mécanisées de contre-attaquer ! La plupart de ces opérations visait le flanc gauche de la *2nd brigade*, mais les tirs concentrés des Abrams, des Bradley et de l'artillerie, sans oublier les Apache qui rodaient dans le ciel, bloquèrent bien vite ces actions. Le 27 février, à 2h00, les *Task Forces* de la *2nd Brigade* avaient percé les lignes défensives de la 29e brigade et balayé plus de 3 000 combattants irakiens. Funk procéda alors à un changement d'échelon, sa *3rd brigade* venant relayer la *2nd* sur la ligne de contact. Au cours de la matinée, la *3rd Brigade*, commandée par l'un des officiers américains parmi les plus agressifs, le *Colonel* Rob Goff que d'aucuns comparaient à Patton, passa au travers des lignes de la *2nd brigade* en progressant le long d'itinéraires balisés. Immédiatement, les chars de Goff commencèrent à se répandre sur les arrières d'une division « Tawakalna » agonisante.

Ces combats, débouchant sur le quasi-anéantissement de la 29e brigade irakienne en quelques heures seulement, montrèrent à quel point le *Major-General* Funk avait su utiliser non seulement sa supériorité numérique mais aussi son indéniable avantage technologique contre son adversaire. Pour emporter la décision, les Américains avaient pris le temps d'évaluer soigneusement le dispositif ennemi, de définir un axe principal d'effort et d'y concentrer leurs forces et leurs moyens de manière à ce qu'ils puissent s'appuyer les uns les autres. Mais tandis que la *3rd Armored Division* était en train d'écraser le centre de la « Tawakalna », une autre formation américaine prenait d'assaut son flanc droit totalement exposé !

LE COUP DE GRÂCE

Alors que l'attention du commandant de la division « Tawakalna » se portait sur le centre de son dispositif martelé par la *3rd Armored Division*, son flanc droit était sur le point d'être attaqué par une autre unité américaine, et non des moindres, la *1st Armored Division* ! En réalité, l'objectif des hommes du *Major-General* Griffith était le gros de la division blindée « Al-Madinah » qui était positionné à une trentaine de kilomètres vers l'est. Malheureusement pour lui, un bataillon de la 29e brigade mécanisée tenait ses positions très exactement au cœur de l'axe de progression des Abrams de la *3rd Brigade* (*1st Armored Division*) du *Colonel* Zanini ! Ce dernier prépara l'engagement de sa brigade dans le but d'en maximiser l'efficacité. Dès les premières minutes de l'assaut américain, l'artillerie, les hélicoptères AH-64 et l'infanterie mécanisée engagèrent les défenseurs irakiens pour leur faire « baisser la tête ». Pendant ce temps, en pleine nuit et profitant de ce tir de couverture particulièrement nourri, une *Task Force* composée de blindés – la *1-37* – se mit en mouvement vers leurs positions ennemies. Les quarante-cinq chars Abrams M1A2 de nouvelle génération (blindage et dispositif de tir améliorés) de la *Company D* roulaient côte à côte, à 10km/h. À environ 1 000 mètres, derrière les « lourds », suivait une compagnie d'infanterie à bord de ses M2 Bradley. La mission de cette unité était de neutraliser toute menace sur les arrières des blindés qui jouaient le rôle de rouleau compresseur. La méthode utilisée était celle des « *Scratching Fires* » déjà évoquée dans notre étude. Comme dans toute la division « Tawakalna », les soldats irakiens se battirent avec acharnement et courage. Afin de tromper les viseurs thermiques des blindés américains et pour avoir une chance de les surprendre, de nombreux équipages irakiens prirent la décision risquée de ne pas mettre en route leurs moteurs ; cependant de nombreux d'engins furent malgré tout repérés par les *GI's* parce que d'étranges petits points blancs semblaient comme « suspendus » au-dessus du sol. En réalité, il s'agissait des têtes des chefs de chars qui, à défilement de tourelle, scrutaient les abords à la recherche de l'ennemi... Quelques T-55, T-62 et T-72 irakiens purent engager des Abrams par l'arrière ou sur les côtés, en mettant quatre hors de combat. Dans le but de s'approcher des chars ennemis et de les neutraliser avec leurs roquettes, des groupes de combat de la 29e brigade blindée irakienne se déplaçaient sur le champ de bataille, par petits bonds successifs n'excédant pas cinq

LE DERNIER COMBAT DE LA « TAWAKALNA »

Infographie © Batailles & Blindés, 2005 / Personnage : Hubert Cance © 2005

secondes. Les véhicules en feu et les explosions éblouirent parfois les viseurs thermiques des Abrams et les empêchèrent de localiser ces fantassins. Cependant, la brigade irakienne n'avait strictement aucune chance et lorsque la *Task Force 1-37* acheva son assaut, elle avait laminé l'ennemi. Au moins vingt-quatre T-72 et consorts ainsi que quatorze *BMP* venaient d'être réduits en carcasses fumantes.

Pendant que les troupes terrestres américaines démolissaient lentement mais sûrement la « Tawakalna », les hélicoptères d'assaut du bataillon *2-1*, les chasseurs-bombardiers de la coalition et les obusiers lourds de la *210th Field Artillery Brigade* attaquaient le dispositif défensif irakien dans sa profondeur. Les principaux objectifs comprenaient les positions de la seconde ligne de résistance, les batteries d'artillerie, les postes de commandement ainsi que les dépôts logistiques de la division pour la plupart d'entre eux enterrés. Un feu permanent frappait l'arrière des lignes irakiennes, détruisant au moins deux batteries d'artillerie, des dizaines de véhicules et des installations de soutien le long de la route du pipeline de l'Iraq-Petroleum-Saudi-Arabia. L'assaut se poursuivit jusqu'à ce que les blindés de la « Old Ironsides » eurent traversé les positions ennemies. Dans les cieux, les Apache du bataillon *1-1* neutralisaient le deuxième échelon de la 18e brigade mécanisée et de la 9e brigade blindée irakiennes. Cette attaque empêcha notamment l'artillerie irakienne de perturber le mouvement offensif des formations américaines. Dans le secteur de *3rd Armored*, la situation était parfaitement identique. Le pilonnage constant des unités irakiennes rendit impossible la moindre de leurs contre-attaques ainsi que leur ravitaillement ou encore leur renforcement. Les assauts incessants conduits par les Américains muselèrent l'artillerie irakienne, dispersèrent les unités ennemies cherchant à se rassembler et interrompirent totalement la chaîne irakienne de commandement ; attaquée par trois divisions dont deux blindées, la « Tawakalna » était en train d'être rayée de la carte. À l'aube du 27 février 1991, le commandant de la « Tawakalna » n'avait plus aucun moyen de lutter efficacement. Il n'avait d'autre choix que de résister ou de se rendre. La plupart des soldats et des officiers de la division, à l'instar de leur commandant, prirent la décision de se battre jusqu'au bout, en menant un ultime baroud d'honneur. Les pertes irakiennes n'en furent que plus importantes.

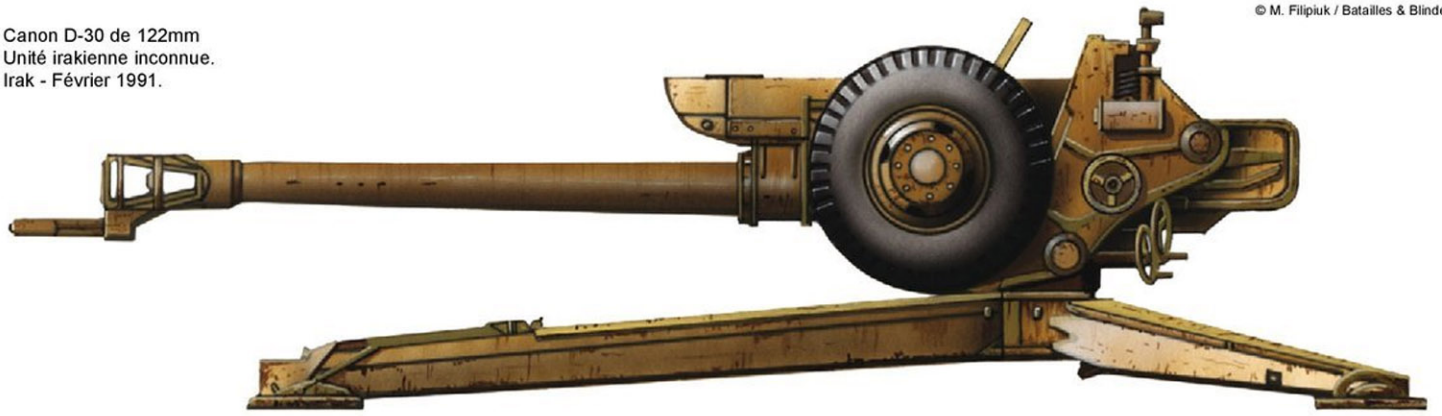
CONCLUSION

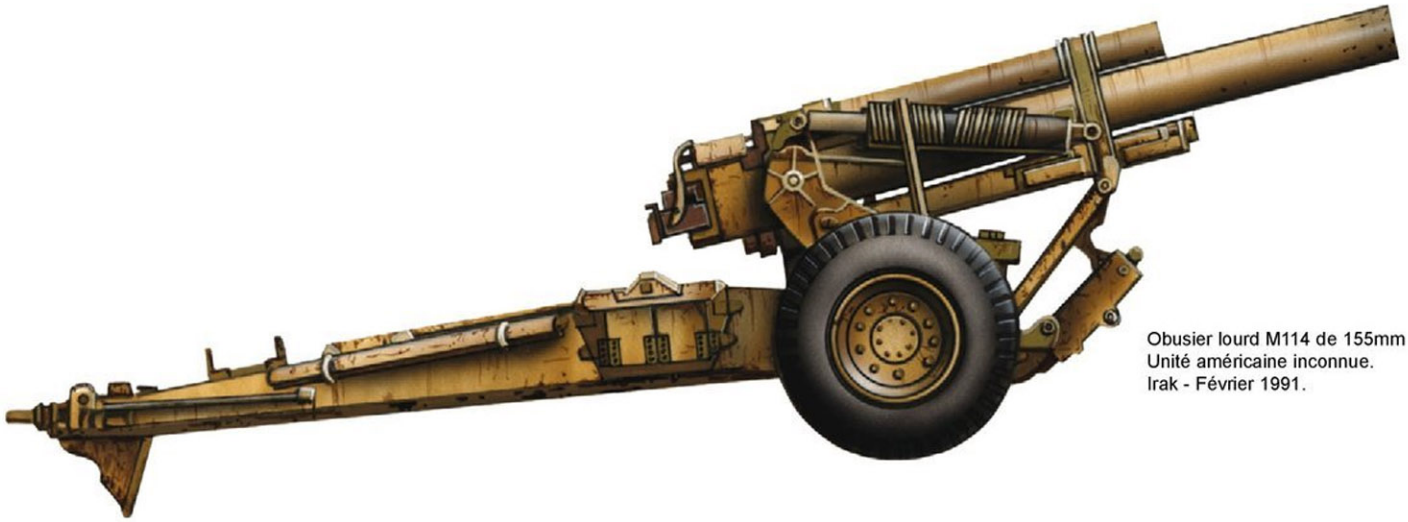
L'histoire de la division « Tawakalna » et de son dernier combat ont montré que, contrairement à ce qui avait pu être affirmé à l'époque par la Presse, la Garde républicaine de Saddam Hussein n'a pas entamé le combat en étant déjà défaite. Le Corps d'armée de la Garde républicaine n'a pas fui devant les divisions d'assaut américaines pourtant numériquement et technologiquement supérieures ; il s'est même battu avec un courage et une hardiesse ne pouvant que forcer l'admiration. Les rapports de combat américains ont d'ailleurs souligné la bravoure des défenseurs. *De facto*, la « Tawakalna » fut purement et simplement submergée par les troupes américaines. C'est la stricte application de la doctrine « *Airland Battle* » de l'*US Army*, mêlant et coordonnant tous les systèmes d'armes y compris les hélicoptères d'attaque et l'aviation, qui a vaincu les forces irakiennes. Au matin du 27 février 1991, la division d'infanterie mécanisée « Tawakalna », l'un des fleurons de l'armée irakienne, avait cessé d'exister. Le *Lieutenant-General* Franks pouvait désormais concentrer la puissance de feu de son *Army Corps* sur les autres divisions de la Garde républicaine dont la division blindée « Al-Madinah » qui fut engagée par la *1st Armored Division*. Confronté à un risque d'encerclement des dernières troupes de la Garde dans la péninsule de Fao, le Haut-Commandement irakien ordonna à la division « Hammourabi » de faire mouvement vers le nord, en franchissant l'Euphrate, pour s'éloigner de l'offensive américaine. La farouche résistance de la division « Tawakalna », sacrifiée par Bagdad dans une mission de « brise-lame », donna le temps nécessaire au reste de l'armée irakienne pour retirer la plupart de ses forces mécanisées et blindées jusque dans le secteur de Bassora, les sauvant ainsi d'une destruction certaine. Reformée avec des moyens désuets après la guerre du Golfe, la « Tawakalna » fut définitivement dissoute en 2002.

LE DERNIER COMBAT DE LA « TAWAKALNA »

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005

Canon D-30 de 122mm
Unité irakienne inconnue.
Irak - Février 1991.



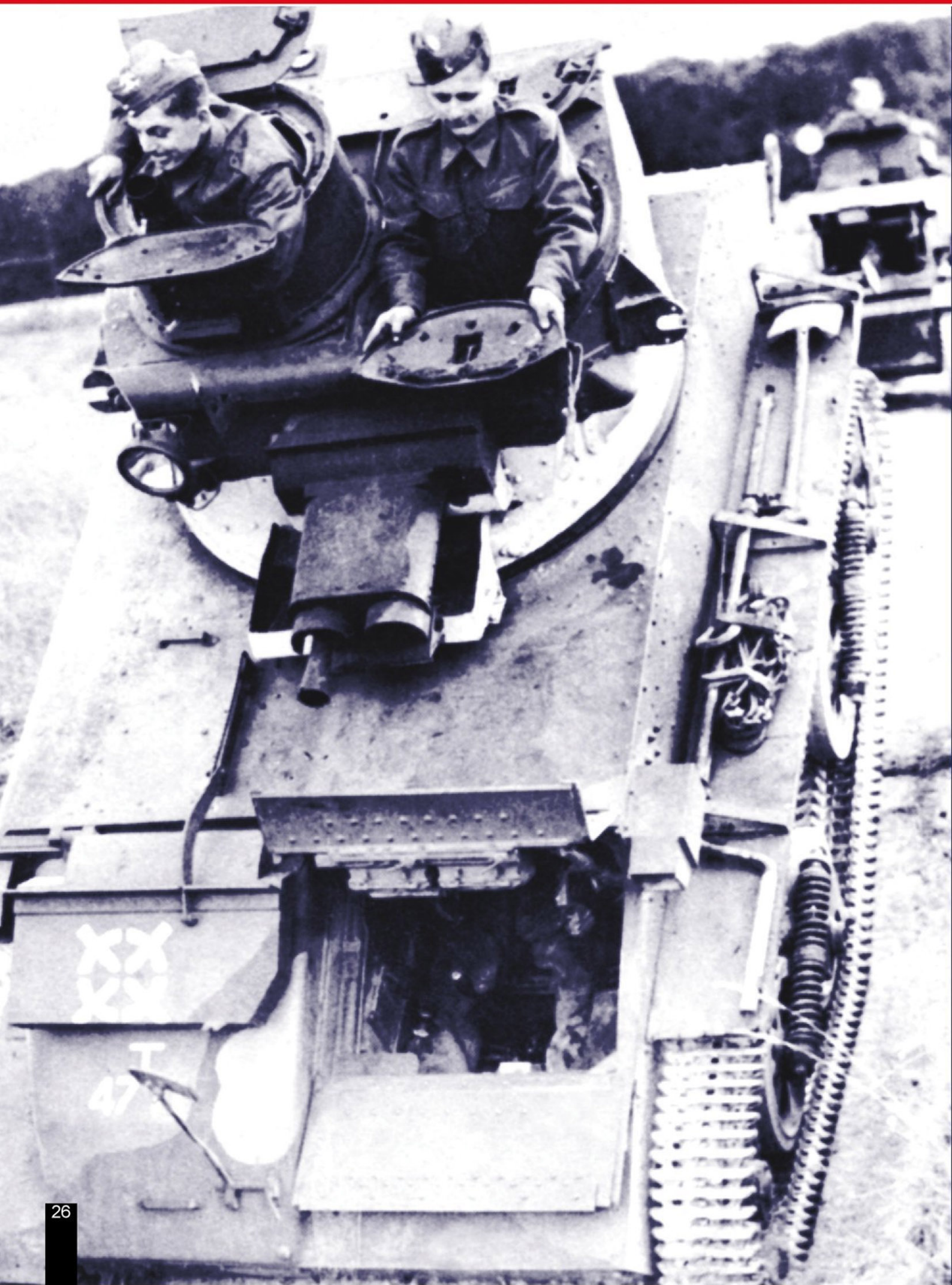


Obusier lourd M114 de 155mm
Unité américaine inconnue.
Irak - Février 1991.

Obusier lourd D-1 de 152mm
Unité irakienne inconnue.
Irak - Février 1991.

Obusier lourd GC-45 de 155mm
Unité irakienne inconnue.
Irak - Février 1991.

Attention ! les profils ne sont pas tous à la même échelle !



« Une caricature de division blindée ne disposant même pas de la moitié de son effectif réglementaire en chars, pas de canons de campagne, pas un nombre suffisant de pièces antichars ni de pièces antiaériennes, sans infanterie, sans soutien d'aviation, privée du gros de ses services auxiliaires, avec une partie de son état-major dans une voiture de commandement blindée à l'aide de… contre-plaqué ! » - Général Evans

UNE CARICATURE DE DIVISION BLINDÉE !

Tel est donc le jugement du général Evans sur cette *1st Armoured Division* qu'il va mener au combat en 1940 ; division qui est alors la seule grande unité mécanique constituée en Angleterre. Par comparaison avec une armée française, ayant à la même date à peine mis sur pied trois (bientôt quatre) petites divisions cuirassées dites « de réserve », le jugement peut paraître des plus sévères. Néanmoins, force est de constater qu'au début de la Seconde Guerre mondiale, l'armée britannique accuse un retard considérable sur le plan des moyens mécanisés. Il l'est encore plus important que celui de son alliée continentale.

LES BLINDÉS DE LA *BEF*

Semblant ignorer l'apport durant l'entre-deux-guerres de théoriciens et de praticiens de l'arme blindée, tels que Fuller et Sir Basil Liddell Hart, les Britanniques abandonnent quasiment dès 1919 toute conception moderne de l'emploi du char. Jusqu'à ce que la perspective d'une nouvelle guerre ne devienne tangible, ce malgré les illusions des ultimes partisans de « *l'appeasement* », la Grande-Bretagne est entièrement tournée vers son empire et sa marine. Année après année, le pays réduit de manière drastique ses crédits militaires et, par conséquent, le format de son armée de terre qui devient progressivement un minuscule noyau de professionnels. Malgré quelques essais fructueux dans les années vingt à partir du *Royal Tank Corps*, le char et son utilisation sont les derniers des soucis d'une hiérarchie militaire engoncée dans sa superbe et ses traditions.

Ce n'est qu'en 1938, après « l'alerte » de Munich, que les Britanniques commencent à prendre conscience du retard accumulé et de la nécessité qui s'impose à eux de renforcer les capacités de leurs troupes terrestres. Il faut cependant attendre une année supplémentaire, et plus précisément le mois de mai 1939, pour que la création d'une première division blindée soit envisagée. Entre septembre 1939 et mai 1940, époque de la « drôle de guerre » baptisée « *the Phoney war* » par les soldats de Sa Majesté, les Britanniques ne parviennent à envoyer sur le continent que cinq divisions de l'armée régulière et cinq divisions de la « territoriale » ainsi que quelques unités autonomes. Le total du corps expéditionnaire de *Lord* Gort est alors de 394 000 hommes. Une seule de ces divisions, la *51st Highland Division*, est détachée au sein du dispositif français sur la ligne Maginot. Le reste est regroupé à proximité de la frontière belge, dans la région de Lille. Si toutes ces unités sont entièrement motorisées et disposent d'un très important parc de véhicules, aucune n'est

La création de la *1st Armoured Division* à partir de l'unique division « mobile » de la *Home Army* (la *Home Army* désigne les troupes stationnées en Grande-Bretagne) est décidée en mai 1939 (une autre unité « mobile » existe en Égypte. En janvier 1940, elle deviendra la *7th Armoured Division*). Pourtant, celle-ci ne connaît un début d'organisation réelle qu'à la déclaration de la guerre, en septembre. En avril 1940, le commandement britannique décide d'une grande restructuration dont l'achèvement est prévu pour le mois de novembre. C'est donc incomplète et en pleine transformation que la division débarque sur le continent, à la mi-mai 1940, dans l'urgence la plus totale. La situation sur le front est à ce moment déjà si compromise que Churchill envisage d'ailleurs de « n'en envoyer que la moitié ». L'unité est rapidement engagée, quelques jours seulement après son arrivée en France, de manière fractionnée, à la fois contre les têtes de pont allemandes de la Somme et dans la défense du port de Calais. Loin d'être utilisée comme une grande unité mécanique cohérente, la *1st Armoured Division* se déploie de manière dispersée. Ses éléments, isolés les uns des autres, participent bon an mal an à la bataille de France jusqu'à leur rembarquement du 16 juin. C'est l'opération « *Aerial* ».

Une colonne de chars britanniques fait mouvement vers la ligne de front. Au premier plan, un *Cruiser Mk. IV* (ou A13 *Mk. II*) du *5th Royal Tank Regiment*. En queue de colonne, on reconnaît un *Cruiser Mk. III*. Ces blindés sont armés de pièces de *2pdr*, soit 40mm. IWM

une véritable grande unité mécanisée adaptée à la « *Blitzkrieg* ». Sur le total des 600 chars de la *British Expeditionnary Force* (*BEF*), plus de la moitié sont des blindés légers. En fait, de l'aveu de *Lord* Gort, Quelques dizaines seulement sont véritablement aptes au combat

Les forces britanniques comportent malgré tout quelques unités blindées à disposition du général en chef. Parmi elles, les 1st et 2nd *Light Reconnaissance Brigades* équipées de chars légers *Mark VI* et la *1st Army Tank Brigade* avec deux bataillons de Matilda du *Royal Tank Regiment* (*4th* & *7th* / *RTR*). De toutes ces unités blindées organiquement rattachées à l'armée, le *12th Lancers*, pourtant légèrement équipé, se distinguera particulièrement de par son rôle de couverture lors du repli vers Dunkerque. En pratique, l'unique grande formation blindée dont disposent les *Tommies* demeure la *1st Armoured Division* qui arrive en France entre le 15 et le 17 mai 1940.

UN « BROUILLON » DE DIVISION !

Dans sa version initiale de 1939, la division comprend théoriquement six régiments de chars ventilés au sein de deux brigades (une légère et une lourde) ainsi que des éléments organiques. Au total, elle représente une force de 350 chars dont 110 légers, 160 chars moyens (*Light Cruisers*) et 80 chars lourds (*Heavy Cruisers* / *Close Support*). Cet ensemble hétérogène mais con-

Ce pilote de la *Luftwaffe* abattu au-dessus des lignes alliées vient d'être capturé par des hommes de la *51st Highland Division*. Dans les dernières semaines de la campagne de France, ces derniers opéreront de concert avec les tankistes de la *1st Armoured Division*. IWM

séquent est soutenu par un « *support group* », comprenant deux bataillons motorisés d'infanterie. Cette version ne verra jamais le feu… Elle est remplacée dès avril 1940 par une organisation divisionnaire plus cohérente. Dans cette dernière, l'essentiel des chars légers est détaché afin de former des unités de reconnaissance blindée autonomes mises à disposition du corps expéditionnaire. Cette fois, le potentiel blindé de la division est quasi-exclusivement basé sur les chars *Cruiser*. Mais les événements empêchent l'aboutissement de cette réorganisation sur le nouveau modèle. Tout comme la 4e DCR française, la *1st Armoured* n'aura qu'un lointain rapport avec le modèle initialement prévu par les stratèges anglais.

Sur le papier, mais sur le papier seulement, la division réorganisée en avril 1940 a fière allure. C'est une force de combat puissante et bien équilibrée qui totalise 340 chars ! Elle apparaît comme supérieure à la DCR française et assez comparable dans ses structures à la DLM ou à la *Panzerdivision* allemande. Ce n'est, néanmoins, qu'une illusion. En mai et juin, les 280 chars disponibles pour la *1st Armoured Division* sont inadaptés aux missions d'une division blindée moderne. Une anecdote illustre d'ailleurs les lacunes des moyens de l'unité : la voiture blindée de commandement du général en chef n'est en réalité qu'un prototype dont le blindage se limite à des plaques de bois… Ajoutant à ce déficit de matériels, l'unité doit en plus se priver d'une grande partie de ses moyens qui sont détachés pour d'autres missions.

Placée sous les ordres du *Major-General* Rogers Evans, la division comprend toujours deux brigades blindées et un groupe de soutien équivalent à une troisième brigade interarmes. Mais à la brigade blindée légère et à la brigade lourde de l'organisation initiale sont désormais substituées deux brigades blindées indistinctes. Pourtant, par le jeu des dotations de matériel, l'hétérogénéité demeure. Durant la campagne, La division met en oeuvre 150 chars *Cruiser* de différentes versions ainsi que 130 chars légers *Mark VI* ; ces derniers avaient pourtant été déclarés inaptes aux missions d'une division blindée. De façon anecdotique, une poignée de chars d'infanterie Matilda entrera également dans son ordre de bataille du fait de réorganisations chaotiques.

La *2nd Armoured Brigade* du *Brigadier-General* Mc Creery est formée de trois régiments de cavalerie blindée de la taille d'un bataillon : le *Queen's Bays regiment*, le *9th Queen's Royal Lancers* et le *10th Royal Hussars*. En 1940, ces régiments de cavalerie (*Cavalry Light Tank Regiments*) à trois escadrons demeurent largement organisés sur le modèle de 1939. En théorie, ils comprennent chacun 58 chars et 5 petits transports blindés de reconnaissance (*Armoured Scout Carriers*).

La *3rd Armoured Brigade* du *Brigadier-General* Crocker est quant à elle organisée autour des *2nd*, *3rd* et *5th batallions* du célèbre *Royal Tank Regiment*. Ceux-ci comprennent des chars *Cruiser Mk. I* ou *Mk. II*. En pratique, la brigade est limitée à deux bataillons, le *3rd RTR* étant détaché pour la défense de Calais tout comme l'infanterie divisionnaire. Chaque *Armoured Regiment* comprend 575 hommes et est organisé en trois escadrons. Il est doté d'un total de 52 chars *Cruiser* ainsi que 10 voitures blindées de reconnaissance (*Scout Cars*).

Enfin, le groupe de soutien du *Brigadier-General* Morgan est réduit à sa plus simple expression avec son unique *101st Light Anti-Aircraft and Anti-Tank Regiment*. De plus, ce régiment mixte ne dispose que de ses 24 pièces antiaériennes Bofors de 40mm mais pas de ses pièces antichars de *2Pdr* (40mm).

Organisation de la *1st Armoured Division*
Mai 1940 – *War establishment*

2nd Armoured Brigade :
- *The Queen's Bays*
- *9th Queen's Royal Lancers*
- *10th Royal Hussards*

3rd Armoured Brigade :
- *2nd Battalion Royal Tank Regiment*
- *3rd Battalion Royal Tank Regiment* (détaché à Calais)
- *5th Battalion Royal Tank Regiment*

1st Support Group :
- *101st Light Anti-Aircraft and Anti-Tank Regiment*
- *2nd Battalion The King's Royal Rifle Corps* (détaché à Calais)
- *1st Battalion The Rifle Brigade* (détaché à Calais)

Unités organiques divisionnaires :
- *1st Royal Horse Artillery* (2 groupes)
- *1st Field Park Squadron Royal Engineers*
- *1st Field Squadron Royal Engineers*

En outre, selon la réorganisation d'avril 1940, chacune des deux brigades blindées doit pouvoir disposer d'un bataillon d'infanterie motorisé. Là encore, ces deux bataillons sont détachés de la division. Initialement destinés à être expédiés en Norvège, ils seront finalement envoyés à Calais pour y former la *30th Brigade* (*Brigadier-General* Nicholson), privant ainsi la *1st Armoured* de la totalité de son infanterie portée. L'artillerie de campagne est également indigente par comparaison avec les grandes unités blindées françaises (y compris les DCR) et allemandes et ne comporte qu'un régiment à deux groupes de huit pièces chacun !

Dans les faits, les unités blindées de la division mettent en oeuvre des éléments divers souvent bien différents de la dotation prévue. A titre d'exemple, le *9th Queen's Royal Lancers*, assez bien doté, dispose de 50 chars de quatre types différents : 29 *Cruisers* (4 *Mk. I*, 3 *Mk. II*, 22 *Mk. IV*) et 21 *Light Tanks* (*Mk. VIC*). Le *3rd RTR* détaché à Calais comprend quant à lui 27 *Cruisers*, 21 *Light Tanks* et 10 *Scout Cars*. Faute de pouvoir maintenir ses dotations nominales, le général Evans choisit adroitement d'équilibrer au maximum les escadrons en sous-effectif, notamment en modifiant la répartition au sein des unités

Évoluant près de l'orée d'un bois, ce *Cruiser Mk. IV* a été touché de plein fouet par une pièce anti-char allemande. Comme souvent avec les chars britanniques du début de la Seconde Guerre mondiale, cet engin a pris feu immédiatement ou presque. La *1st Armoured Division* perdra l'immense majorité de ses blindés lors de la campagne de mai et juin 1940.
IWM

Engagé dans le secteur d'Abbeville, ce char *Cruiser Mk. IV* des *Queen's Bays* (2nd *Armoured Brigade* du *Brigadier-General* Mc Creery) a été détruit par un obus antichar dont on aperçoit distinctement l'impact, sur la tourelle, à la droite du numéro d'identification. IWM

des meilleurs chars disponibles (Cruiser *Mk. IV* en particulier).

LA 1ST *ARMOURED DIVISION* EN CAMPAGNE

Dès son arrivée sur le sol français, la division se retrouve prise dans la tourmente et l'effondrement du système défensif allié. Très rapidement, ses deux bataillons d'infanterie lui sont retirés et affectés à la défense de Calais. À ce détachement, est joint le 3rd *RTR* et sa cinquantaine de chars. Malgré de durs combats aux côtés d'éléments français, la résistance des défenseurs de Calais ne peut se prolonger. La ville, investie le 24 mai, tombe le 26 sous l'assaut des forces de Guderian. Seule une poignée de chars du *RTR* parvient à échapper à la capture et à se replier sur Dunkerque.

Dans le même temps, ce qui reste de la 1st *Armoured Division* est associé en urgence aux tentatives de réduction des têtes de pont allemandes établies au sud de la Somme dans les secteurs d'Amiens et d'Abbeville. Celles-ci ne sont pas couronnées de succès mais donnent lieu à l'une des seules véritables opérations offensives alliées de la campagne de 1940. À Abbeville, entre le 27 mai et le 4 juin, plusieurs tentatives de réduction de la tête de pont tenue par l'infanterie allemande se succèdent. Si la plus connue reste indéniablement celle menée par la 4e DCR du colonel de Gaulle, plusieurs autres unités, dont la 1st *Armoured* , prennent également leur part dans ces opérations. Pour « caricaturale » qu'elle soit, la division y paie un très lourd tribut lors de son attaque du 27 mai.

La division ne disposant plus d'infanterie organique, le commandement décide d'employer une partie de ses chars dans une action combinée avec la 5e Division Légère de Cavalerie française. Ceci constitue par ailleurs l'un des rares exemples

Ce Vickers *Mk. VIb* du 2nd *Royal Tank Regiment* a été incendié lors de la bataille de France. La légende de la photographie, prise par des correspondants de guerre britanniques, indique que ce petit blindé aurait détruit le 27 mai 1940. IWM

Infographic © Batailles & Blindés, 2005

	Armoured Division mod. 1939	Armoured Division mod. 1940	Division Cuirassée de Réserve (DCR) – 1940	Division Légère Mécanique (DLM) – 1940	Panzerdivision (moyenne) 1940
Effectifs	9 450	10 750	6 500	10 400	11 800
Total véhicules	2 800	2 950	1 400	3 000	2 400
Chars/Blindés	350	340	160	260	280 / 330
Bataillons blindés (chars – AM)	6	6	4	5	5
Bataillons d'infanterie portée	2	2	1	3	2 / 4
Canons de campagne	16	16	24	36	36
Canons antichars	24	24	17	20	36
Canons antiaériens	24	24	–	6	36
Unités existantes (en formation) en mai 1940	0 (1)	1	3+1	3+1	10

Char de cavalerie Cruiser Mk. I – A9
Poids : 13t
Equipage : 6
Vitesse : 40km/h
Blindage : 14mm
1 x canon 2pdr
3 x mit.

Char de cavalerie Cruiser Mk. II – A10
Poids : 14t
Equipage : 5
Vitesse : 24km/h
Blindage : 30mm
1 x canon 2pdr
2 mit.

Char de cavalerie Cruiser Mk. IV – A13
Poids : 15,5t
Equipage : 4
Vitesse : 48km/h
Blindage : 30mm
1 x canon 2pdr
2 x mit.

Char d'infanterie Matilda Mk. I – A11
Poids : 11t
Equipage : 2
Vitesse : 12km/h
Blindage : 65mm
1 x mit.

Char d'infanterie Matilda Mk II – A12
Poids : 27t
Equipage : 4
Vitesse : 24km/h
Blindage : 78mm
1 x canon 2pdr
1 mit.

Char léger Mk. VI B/C
Poids : 5,5t
Equipage : 3
Vitesse : 55km/h
Blindage : 14mm
2 x mit.

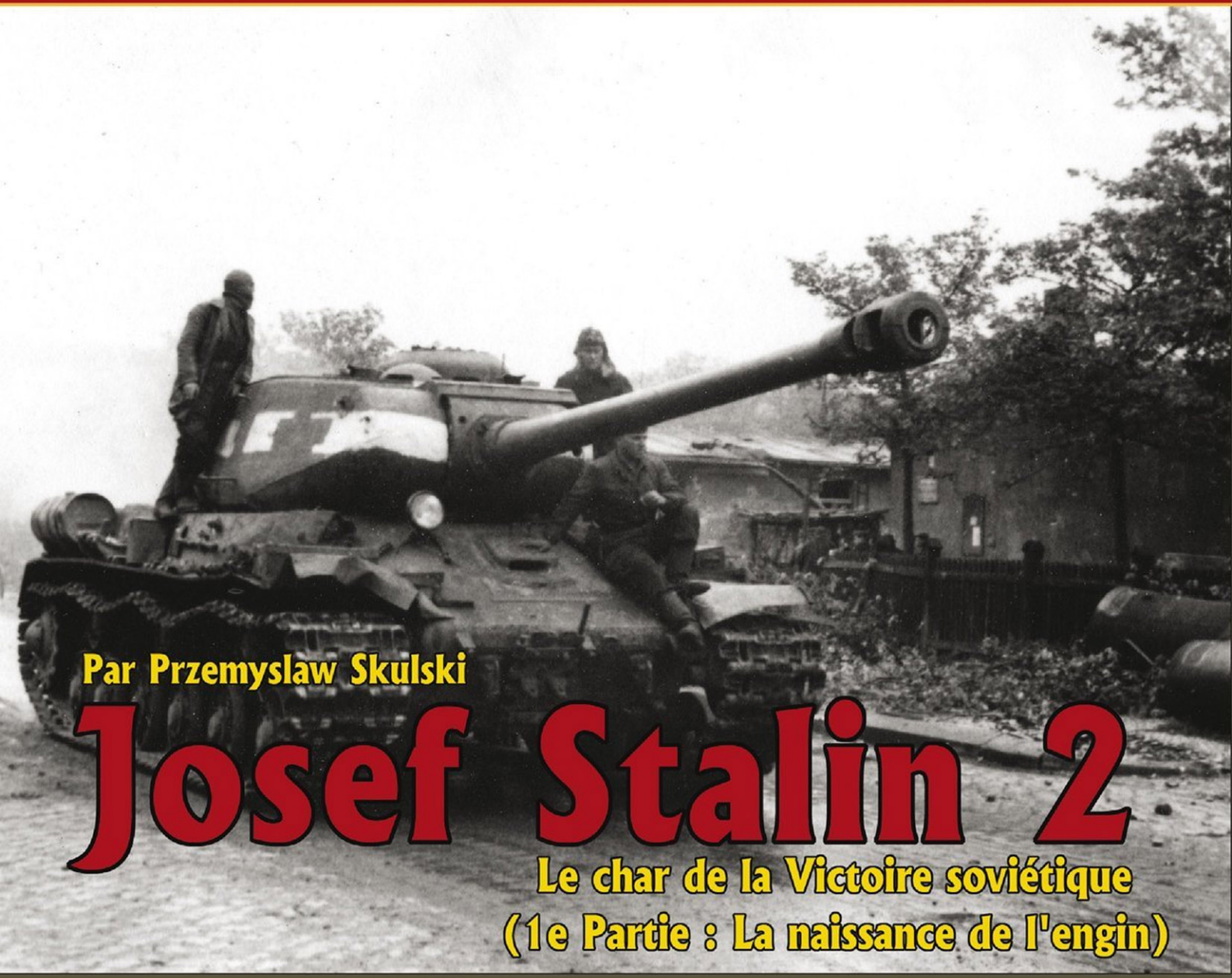
d'opération coordonnée franco-britannique de la campagne. La 5e DLC met en œuvre son 15e régiment de dragons portés, ainsi que les automitrailleuses du 5e RAM soutenues par les canons du 78e régiment d'artillerie. Les Britanniques contribuent quant à eux pour l'essentiel en fournissant les éléments d'accompagnement « lourds », à savoir les *Cruisers* et *Mark VI* de la *3rd Armoured brigade*. Malgré le caractère volontariste de ces actions isolées, comme tant d'autres en ces jours dramatiques, l'attaque aboutit à un véritable désastre. Faute de moyens adéquats et de méthodes éprouvées, les chars britanniques légèrement blindés de la brigade Crocker sont employés comme chars d'accompagnement d'infanterie alors que ce rôle est normalement dévolu aux lourds et lents Matilda des bataillons de chars autonomes. Les antichars allemands font des ravages dans leurs rangs. Les maigres moyens blindés de la division Evans sont quasiment étrillés, anéantis. Pas moins de 120 chars, soit 69 *Cruisers* (modèles A9 et A13) et 51 chars légers *Mark VIB* sont perdus en quelques heures pour des gains territoriaux que nous pouvons qualifier de nuls. Le lendemain, la 4e DCR prend le relais face à la tête de pont allemande. Quelques jours plus tard lui succèdera à son tour ce qu'il reste de la *51st Highland division*.

Observateur privilégié de l'action, l'officier de liaison français auprès de la brigade anglaise résume à cette occasion le comportement et les traits caractéristiques des troupes professionnelles britanniques que l'on peut retrouver tout au long de la campagne : « *Les chars utilisèrent peu leur agilité et leur vitesse. Ils négligèrent toute approche couverte pour atteindre leur cible et, une fois sous le feu, eurent tendance à ralentir, observer, s'arrêter même, de façon à mieux régler leur feu et ce faisant s'exposèrent eux-mêmes aux obus antichars. Ils agirent avec une discipline exaspérante.* […] *Les qualités morales des Britanniques durant la bataille furent stupéfiantes, ce fut leur lenteur qui causa le désastre. Presque tous voyaient le feu pour la première fois. Il y eut de nombreux morts mais cet échec n'entama pas le moral des survivants.* » – D'après H. de Wailly, « Weygand, de Gaulle et quelques autres », Lavauzelle, 1983.

Le 1er juin, la *1st Armoured Division*, épuisée et réduite à la taille d'une simple brigade, est retirée du front et placée en réserve. À partir du déclenchement de la nouvelle offensive allemande, le 5 juin, les éléments encore utilisables de la division participent par fractions aux combats dans le secteur de la Xe armée française. Le 12 juin, une partie de ses effectifs capitule à Saint-Valery-en-Caux aux côtés de la *51st Highland Division* et de plusieurs divisions françaises. Le reste de la division Evans demeure parmi les dernières unités britanniques encore présentes en France à la mi-juin. Ses reliquats parviennent à regagner l'Angleterre. Ils sont rapatriés en urgence après un mois d'engagement dans le cadre de l'opération d'évacuation générale des forces britanniques encore présentes sur le continent qui se déroule du 15 au 17 juin.

LE BILAN

Pour la première division blindée jamais constituée par l'armée anglaise, le bilan matériel de la campagne est des plus éloquents. Sur un effectif de 280 blindés envoyés en France, treize seulement regagnent l'Angleterre... Moins d'un vingtième du total. Comme des dizaines de milliers d'autres véhicules français, anglais et belges, le reste gît, détruit ou abandonné, sur le champ de bataille. Reconstituée et rééquipée quelques mois après ce baptême du feu en demi-teinte, la *1st Armoured Division* reprendra le combat dans les sables du désert nord-africain puis, ultérieurement, en Italie.



Par Przemyslaw Skulski

Josef Stalin 2

Le char de la Victoire soviétique (1e Partie : La naissance de l'engin)

Dans l'Union Soviétique de la Seconde Guerre mondiale, la décision de produire ou pas un char n'était pas exclusivement un choix basé sur des critères objectifs, tels que par exemple les qualités ou les capacités de combats de la machine. De fait, l'appui politique que recevaient les ingénieurs et les techniciens était plus que primordial. C'est pour cette raison, qu'afin de remercier leur « parrain » et de ne surtout pas le froisser, de nombreuses usines d'armement russes prirent l'habitude de baptiser leur engin du nom du Camarade leur ayant donné un coup de pouce. On citera l'exemple du char KV pour Kliment Voroshilov, membre du Politburo, *du SMK pour Sergueï Mironovich Kirov ou encore des canons « LB » en référence aux initiales de Lavrientiy Beria, le chef de la police secrète soviétique. Avec de tels us et coutumes, il est aisé de comprendre pourquoi le char le plus puissant de l'armée soviétique fut à son tour baptisé IS pour Iosif Stalin – Par convention, nous utiliserons dans cette étude la désignation francisée du blindé, soit JS.*

Armé d'une pièce de 122mm, le JS-2 est à juste titre considéré comme l'une des machines les plus puissantes et les plus réussies de la Seconde Guerre mondiale. Il ne fait d'ailleurs aucun doute que, bien qu'étant arrivé au front dans les derniers mois du conflit, ce char a joué un rôle important lors des titanesques batailles du front de l'Est. La mise en service du JS-2 a d'ailleurs radicalement fait évoluer les tactiques des unités blindées russes et donc, par répercussion, celles de la *Panzerwaffe*. Confrontés à ces mastodontes, les Allemands ont été contraints de revoir leur doctrine d'engagement ; d'autant que de 1943 à 1945, alors que les Soviétiques parviendront à produire plus de 3 500 « Stalin » 1 et 2, il ne sortira des usines du *Reich* que 1 350 Tiger I et II. Mis à part les combattants de l'Armée Rouge, les seuls JS-2 servis par des équipages étrangers l'ont été par les tankistes polonais de la « *Voisko Polskoe* », notamment lors de la bataille pour Berlin en avril et mai 1945. Des unités tchécoslovaques en recevront aussi quelques-uns, en quantité très limitée et dans les derniers jours de la guerre. De fait, ils ne seront pas utilisés au front. Quelques années plus tard, des JS-2 seront vendus à cinq nations alliées ou sympathisantes de Moscou : la Chine, l'Allemagne de l'Est, la Corée du Nord, le Vietnam ainsi que Cuba. À l'inverse du T-34/85, le JS-2 ne sera jamais le char des nations du « tiers-monde » ou de celles gravitant dans l'orbite du Kremlin. Relativement peu répandus, les « Stalin » ne combattront après 1945 que lors de la guerre de Corée, entre 1950 et 1953. Quelques-uns de ces engins auraient aussi été utilisés par le Vietminh contre les Français, lors de la guerre d'Indochine – Information qu'il convient néanmoins de « prendre avec des pincettes » car l'on ne sait rien ou presque de la participation effective du JS-2 à la guerre d'Indochine.

DU KV-1 AU JS-2

L'histoire du « Stalin » débute en 1942, au sein du Bureau de Construction Expérimentale (BCE) n°2 de Chelyabinsk, qui sera ultérieurement rebaptisé *Zavod* (usine) n°100. Pour les Soviétiques qui depuis neuf mois subissent la pression de la *Wehrmacht*, il s'agit de préparer dans l'urgence la succession du char moyen de 46 tonnes KV-1 ; machine dont le développement remonte à 1939-40 et qui offre peu de possibilités de modernisation dans sa forme actuelle. À cette époque, le BCE n°2 est dirigé par l'ingénieur en chef Josef Kotin, qui est justement l'un des pères des KV, ainsi que par Nikolaï Shamshurin, celui-ci étant en charge des équipes de techniciens. Conformément à un cahier des charges établi par le *Gosudarstvienniy Komitet Oborony* (*GKO* – Comité de Défense National), Kotin et Shamshurin prennent en mars 1942 la direction d'un nouveau programme d'armement. Il s'agit de la mise au point de l'*Obiekt* (prototype) 233, aussi connu sous la désignation de KV-13. Char moyen, rapide et lourdement blindé, il est prévu que le KV-13 soit armé d'un canon de 76,2mm ou, si possible, d'un 85mm. Dans le but d'accélérer les travaux des équipes de Chelyabinsk, Moscou consent à tirer l'ingénieur Tseits du goulag dans lequel il croupit afin de lui confier la codirection du programme. Fidèles à leurs habitudes, les Russes « découpent » le futur char en différentes parties pour les affecter à des responsables qui devront, au fil de leurs travaux, rendre des comptes minutieux aux autorités moscovites. L'ingénieur Kuzmin est chargé de la caisse, Sinev de la tourelle, Mitskevich du châssis et Moskvin de l'assemblage général. La particularité du KV-13 réside dans l'usage massif de pièces de blindage moulées, aussi bien pour la tourelle que pour la coque ; ce qui, en ce qui concerne la dernière, est assez nouveau chez les Soviets. Cette technique permet d'accroître la résistance des blindages tout en réduisant les quantités d'acier utilisées et le poids du blindé, donc, subséquemment sa consommation de carburant ; des points à ne pas négliger pour une industrie soviétique qui se remet à peine de son déménagement massif en Oural et qui est engagée dans une stratégie d'économies tout azimut et de rationalisation ! Le premier *Obiekt* 233 quitte les chaînes de montage de Chelyabinsk en un temps record, puisqu'il est disponible pour ses premières évaluations dès le mois de mai 1942. Le char, qui a fière allure, pèse 31,7 tonnes. Il est armé d'un canon ZiS-5 de 76,2mm et d'une mitrailleuse coaxiale. Son blindage frontal atteint un maximum de 120mm, celui de sa tourelle 85mm. Prouesse des ingénieurs de Tseits, Kotin et Shamshurin, l'engin est propulsé à plus de 55km/h par son moteur diesel V-2K, développant 600cv.

Prototype de JS-2 (*Obiekt 234IS*) armé d'un obusier court de 122mm.
DR

Voici une nième version expérimentale du Josef Stalin ; il s'agit d'un IS-5 (*Obiekt 248*) équipé d'un canon C-34 de 100mm. La production en série de ce blindé ne sera jamais lancée. DR

Comme souvent avec les Russes, des éléments en provenance de blindés déjà produits en série sont utilisés. Les chenilles sont celles du T-34, tandis que les galets de roulement proviennent du KV-1. Des organes mécaniques ont aussi été empruntés au char léger T-50 [Voir Batailles & Blindés numéro 2, « T-50 - le petit poucet de Leningrad », page 45 – NdlR]. Les premiers tests conduits sur le KV-13 révèlent néanmoins de nombreux problèmes de jeunesse : accélération chaotique due à des soucis de boîte de vitesses, chenilles et galets de roulement fragilisés, déficiences du système de refroidissement entraînant une surchauffe endémique moteur, défauts dans le châssis, etc. Bref, il reste encore beaucoup de pain sur la planche à Tseits ! Il n'aura malheureusement pas le temps de travailler sur l'amélioration de son engin car il décède en juillet 1942 au cours d'un accident de voiture. Il est remplacé par Shamshurin. Pour améliorer leur copie, les ingénieurs soviétiques montent une nouvelle transmission sur le KV-13. Mise au point par Marishkin, celle-ci provient du récent KV-1S – Une version modernisée et allégée de cinq tonnes du KV-1. Le châssis est aussi revu en détail. Mais rien n'y fait ! Malgré ces améliorations, le KV-13 est toujours aussi décevant, au point que si les responsables de l'Armée Rouge et ceux du *GKO* décident de ne pas mettre un terme à son développement, ils font savoir à qui de droit, en l'occurrence Kotin et Shamshurin, qu'ils n'espèrent plus rien de ce char…

Malgré ces échecs, les deux Russes poursuivent leurs travaux. En décembre 1942, deux nouvelles variantes du KV-13 sont assemblées. Châssis, suspensions (à barres de torsion) et coques blindées sont les mêmes que sur la première version du blindé. Le reste est totalement nouveau : tourelles, dispositif de refroidissement du moteur, boites de vitesses – développées et mises au point par Blagonravov qui pour le coup s'est inspiré d'un système d'origine tchécoslovaque d'avant-guerre, etc. Même les patins de chenilles sortent tout droit des planches à dessin du bureau d'études de l'usine de Chelyabinsk. Mais c'est finalement un événement, dont d'ailleurs les Soviétiques se seraient bien passés, qui va remettre les projets de la *Zavod* n°100 sur le devant de la scène : l'arrivée au front du dernier-né de l'arsenal hitlérien, le Tiger ! Confrontées à ce dernier, les autorités militaires soviétiques vont donner un coup de fouet au programme dirigé par Kotin et Shamshurin. Le 24 février 1943, le *GKO* ordonne (décret n°2943ss) aux *Zavod* « Kirov » – Usine *Chelyabinskiy Kirovskiy Zavod* ou *ChKZ* en abrégé – et n°100 de construire dans les meilleurs délais deux chars expérimentaux basés sur les dernières versions du KV-13. Ces blindés, officiellement baptisés « Josef Stalin » ou JS, devront être préparés pour évaluation dès que possible. Le modèle armé du canon de 76,2mm est désigné JS-1 tandis que celui équipé d'un obusier U-11 de 122mm prend le nom de JS-2 ou KV-9 ; il sera aussi connu sous le nom de code d'Obiekt 234. Les deux engins, achevés en février 1943, sont largement testés entre le 22 mars et le 19 avril. Globalement, les deux chars, qui ne sont encore que des prototypes, se comportent assez bien lors de cette campagne d'essais, faisant preuve l'un et l'autre d'une bonne mobilité. Le parterre d'officiers du *GKO*, qui forme la commission d'évaluation et qui assiste à plusieurs démonstrations dynamiques, note que bien qu'étant plus légers que le KV-1S (42,5 tonnes), ils sont plus rapides et jouissent d'une meilleure protection que ce dernier. Par ailleurs, leur armement est soit équivalent à celui du Kliment Voroshilov modernisé (pour le JS-1), soit supérieur pour le JS-2 et son 122mm. Mais tout n'est pas rose au pays des tankistes russes, car lors des tests, de sérieux problèmes apparaissent. Châssis et transmission sont encore

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005

Char lourd JS-1.
Unité inconnue.
3e Front de Biélorussie.
États baltes, 1944.

Char lourd JS-1 codé « D-33 ».
12e Brigade Blindée de la Garde.
Opération « Dukla ».
Octobre 1944.

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005

loin d'être fiables. Quant au train de roulement lui-même, il ne donne pas entière satisfaction lorsque les blindés évoluent en terrain gras. La solution sera trouvée en augmentant le nombre de galets. Alors que les JS-1 et JS-2 sont renvoyés en atelier pour régler les difficultés évoquées ci-dessus, les *Zavod ChKZ* et n° 100, ainsi que leurs partenaires, les *Zavod* UZTM et n°200, commencent à recevoir les première machines-outils destinées à la production des nouveaux blindés.

LA VALSE DES CANONS

Au début du mois d'avril 1943, les Soviétiques vont à nouveau revenir sur la conception de leurs « Stalin ». Et une fois encore, le trouble-fête responsable de cet événement est le *Panzerkampfwagen VI Ausf. E*. Après avoir capturé un Tiger et lui avoir fait subir des batteries de tests, le *GKO* ordonne en effet au Commissariat de l'Armement du Peuple (décret n° 3187) de développer de nouveaux canons antichars capables de percer la cuirasse des Tiger à moyenne et longue portées (1 000 à 1 500 mètres). Fin avril, un autre *Panzer* est expédié sur le polygone de tirs de Kubinka, près de Moscou, où il est soumis comme le précédent à des évaluations, les artilleurs antichars soviétiques cherchant par tous les moyens possibles à le « percer ». La conclusion est sans appel : le seul canon capable de venir à bout des 100mm du blindage frontal du Tiger à une distance de 1 000 mètres est canon antiaérien. En l'occurrence, il s'agit du 52-K de 85mm. Le 5 mai 1943, le *GKO* demande (décret n°3289ss) à ce que cette pièce soit modifiée par le Bureau Central de l'Artillerie (*TsAKB*) puis montée à titre expérimental sur deux KV-1S et les deux prototypes du « Stalin ». C'est la *Zavod* n° 9 du Camarade Petrov qui est chargée de cette opération délicate ;

Vue arrière d'un « Stalin » armé d'une pièce de 85mm aussi désigné JS-1.
DR

Du haut vers le bas : JS-2 avec canon de 122mm équipé d'un frein de bouche en « T ». JS-2 de série avec canon équipé du frein de bouche définitif. Variante du JS-2 avec frein de bouche « modèle allemand » directement inspiré de celui du Tiger I. DR

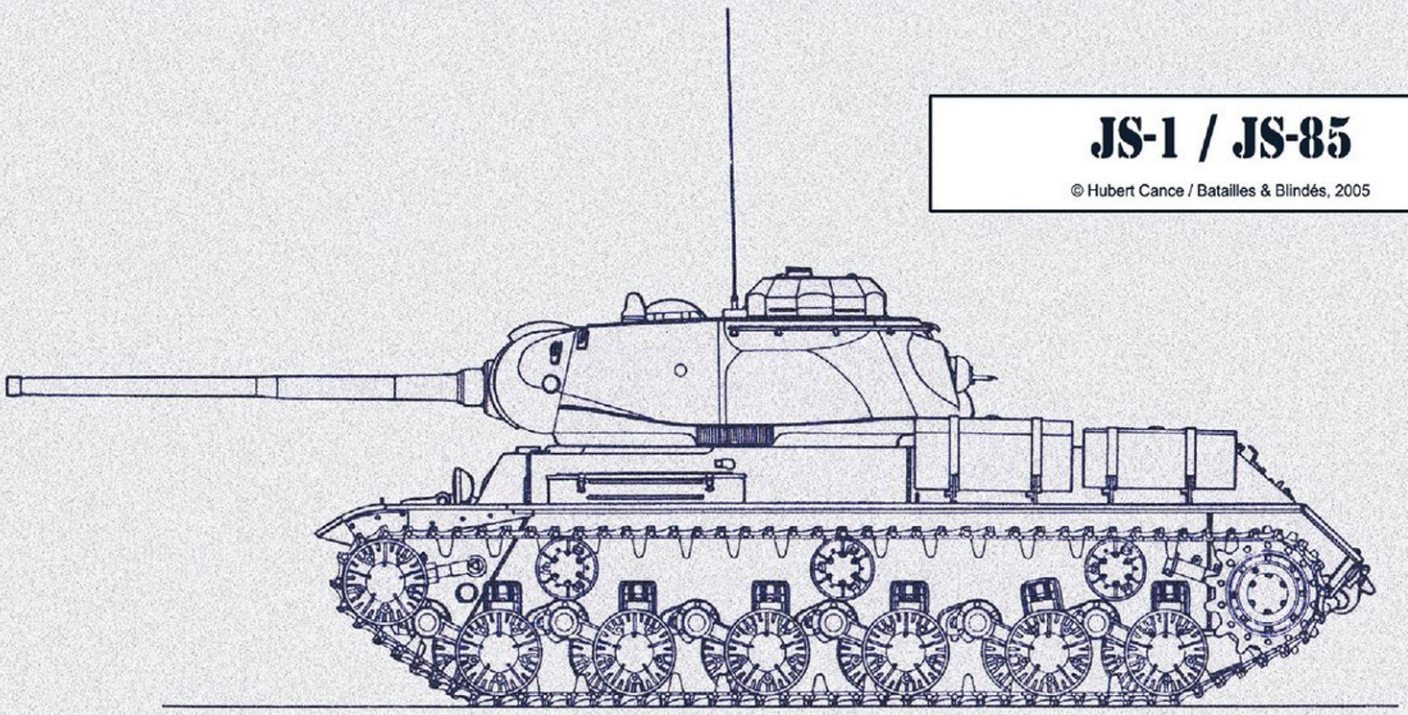
délicate au point d'en être tout bonnement impossible ! Dans la première quinzaine de juin, ce seront donc deux types de canons de 85mm qui seront montés sur les chars. Pour procéder aux essais, deux S-31 et deux D-5T sont utilisés. Le S-31 est une extrapolation de la pièce antichar ZiS-5 de 76,2mm tandis que le D-5T est une variante du D-5S, une bouche à feu spécifiquement développée pour le canon automoteur et chasseur de chars SU-85 qui vient d'entrer en production. Malgré les efforts des techniciens russes, il s'avère quasiment impossible de procéder à l'installation de ces volumineux canons à bord des tourelles d'origine des différents chars. Ou bien alors, il conviendrait de réduire très sérieusement l'espace intérieur des tourelles ainsi que le nombre de munitions emporté. Inutile de dire que cette solution « n'emballe » pas le *GKO*. Il faut donc accroître la taille des tourelles ainsi que celle de la coque. C'est ainsi que les « Stalin » sont allongés de 42 centimètres, gagnant au passage un galet de roulement supplémentaire qui vient s'intercaler entre le deuxième et le troisième. Les nouvelles tourelles sont produites par la *Zavod* n°200, toujours selon la technique du moulage. Bien évidement, ces évolutions ne vont pas sans causer un accroissement sensible du poids des prototypes qui dépassent désormais les 44 tonnes. Moteur et transmission restant identiques, les « Stalin » perdent en mobilité. Un tel choix est d'ailleurs très révélateur des contingences techniques avec lesquelles les ingénieurs en armement du monde entier devaient et doivent encore composer ; un char réussi est avant tout une machine bénéficiant d'un subtil équilibre entre puissance de feu, blindage et mobilité.

En attendant, cette nouvelle génération de JS réarmés avec des 85mm est désignée *Obiekt* 237. Au début du mois de juillet 1943, deux engins expérimentaux sont assemblés, l'un est armé d'un S-31, l'autre d'un D5-T. Parallèlement, la *Zavod ChKZ* prépare l'installation des canons de 85mm sur le KV-1S. La première variante, qui emporte un S-31 en tourelle d'origine, est connue sous le nom de code d'*Obiekt* 238 ; le second prototype, qui reçoit une tourelle identique à celle des *Obiekt* 237 avec canon D-5T, est appelé *Obiekt* 239. D'autres prototypes seront ultérieurement développés, notamment avec des canons de 100mm ; il s'agit des *Obiekt* 245 et 248. En juillet, ces engins sont engagés dans une série de tests comparatifs. Les grands vainqueurs de cette compétition sont les *Obiekt* 237 et 239, respectivement rebaptisés JS-85 et KV-85. Le programme *Obiekt* 238, faute d'offrir un espace suffisamment vaste pour embarquer un nombre correct d'obus, est quant à lui définitivement abandonné. Le 31, les JS-85 et KV-85 convoyés par chemin de fer depuis l'Oural jusqu'à Kubinka, d'ailleurs accompagnés dans leur voyage par un groupe de vingt-huit ingénieurs de la *Zavod* n°100, participent à une campagne de tirs qui s'étend du 2 au 6 août 1943. Le général Afonin, qui assiste aux essais sur le terrain de manoeuvre de Gorokhovetsky, confirme l'intérêt de l'Armée Rouge pour ces engins et valide leur mise en production. Dans la nuit du 8 au 9, profitant du couvre-feu, une colonne de « Stalin » emprunte en catimini les grandes avenues moscovites pour rejoindre le Kremlin. Les chars, dont les équipages habituels ont été remplacés pour l'occasion par des hommes du *NKVD*, Beria craignant un éventuel attentat contre le *Vojd*, sont alors présentés à Staline, Molotov, Voroshilov et d'autres membres du *Politburo* et de la *Stavka*. Tous se déclarent très impressionnés par le nouvel engin.

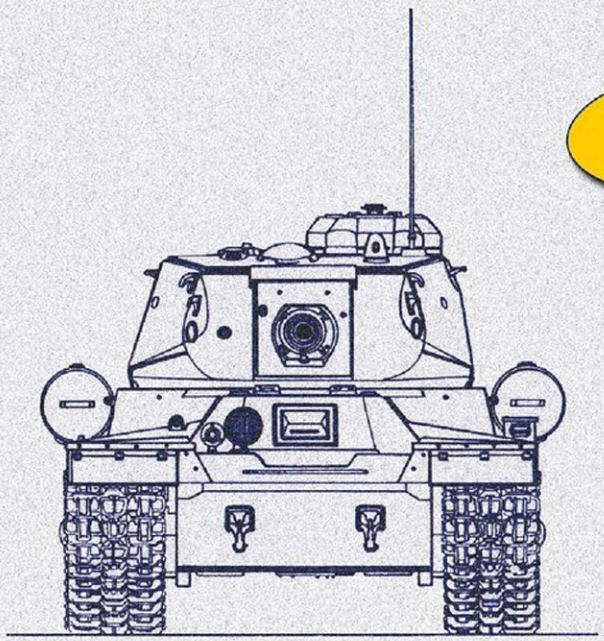
Le 4 septembre 1943, suite au décret n°4043ss du *GKO*, une première série de JS-85 entre en service au sein de l'Armée Rouge. Ce texte nous indique aussi que le *GKO* demande à la *Zavod* n°100 de travailler sur la mise au point d'un prototype de « Stalin » armé d'un canon de 122mm et sur celui d'un canon d'assaut super-lourd équipé d'un obusier de 152mm (JSU-152), le premier devant être achevé pour le 15 octobre 1943, le second pour le 1er novembre 1943. *De facto*, l'idée d'installer un 122mm à bord d'un JS ne vient pas du *GKO* mais bel et bien de Kotin et de Shamshurin, les deux directeurs de la *Zavod* n°100. À l'été 1943, à l'occasion de la bataille de Koursk, ils s'étaient en effet rendu compte que la pièce antichar soviétique la plus efficiente contre les Tiger était le canon A-19 modèle 1931 de 122mm alors en dotation dans les divisions et les brigades d'artillerie lourde. Cette conclusion étant partagée par

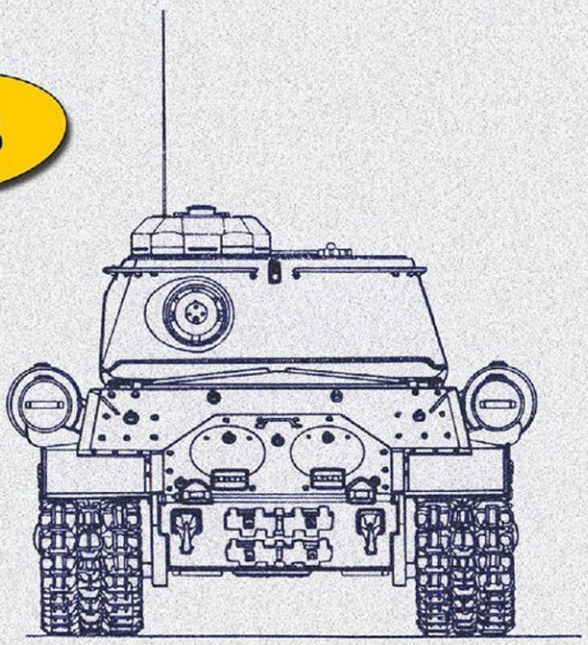
JS-1 / JS-85

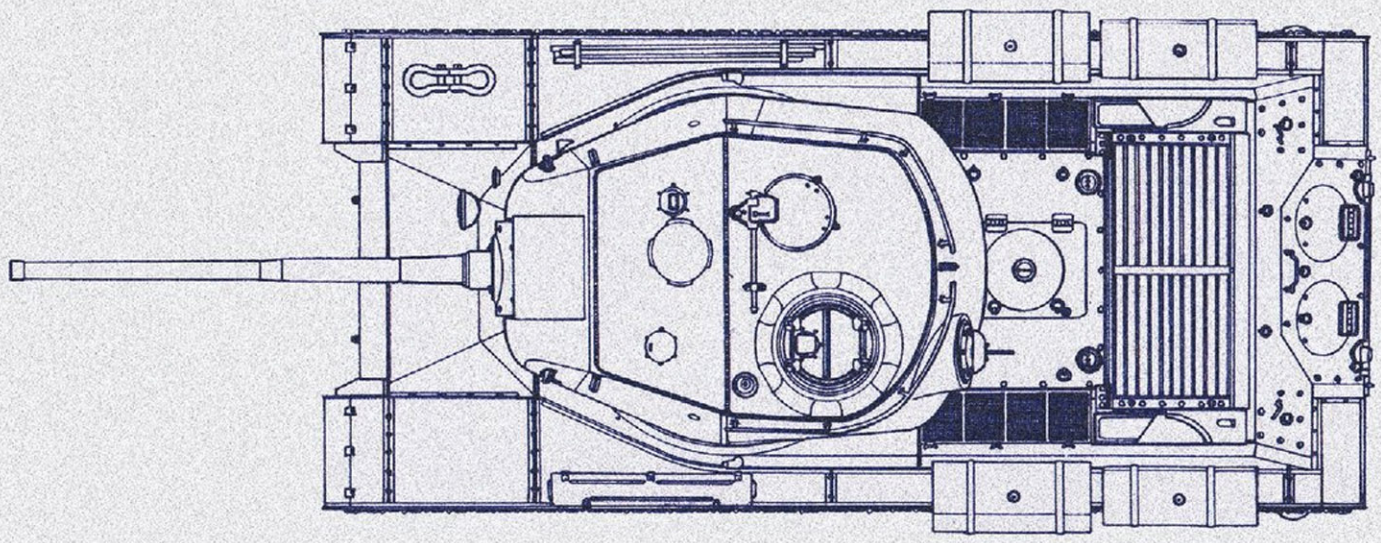
© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2005



1/48

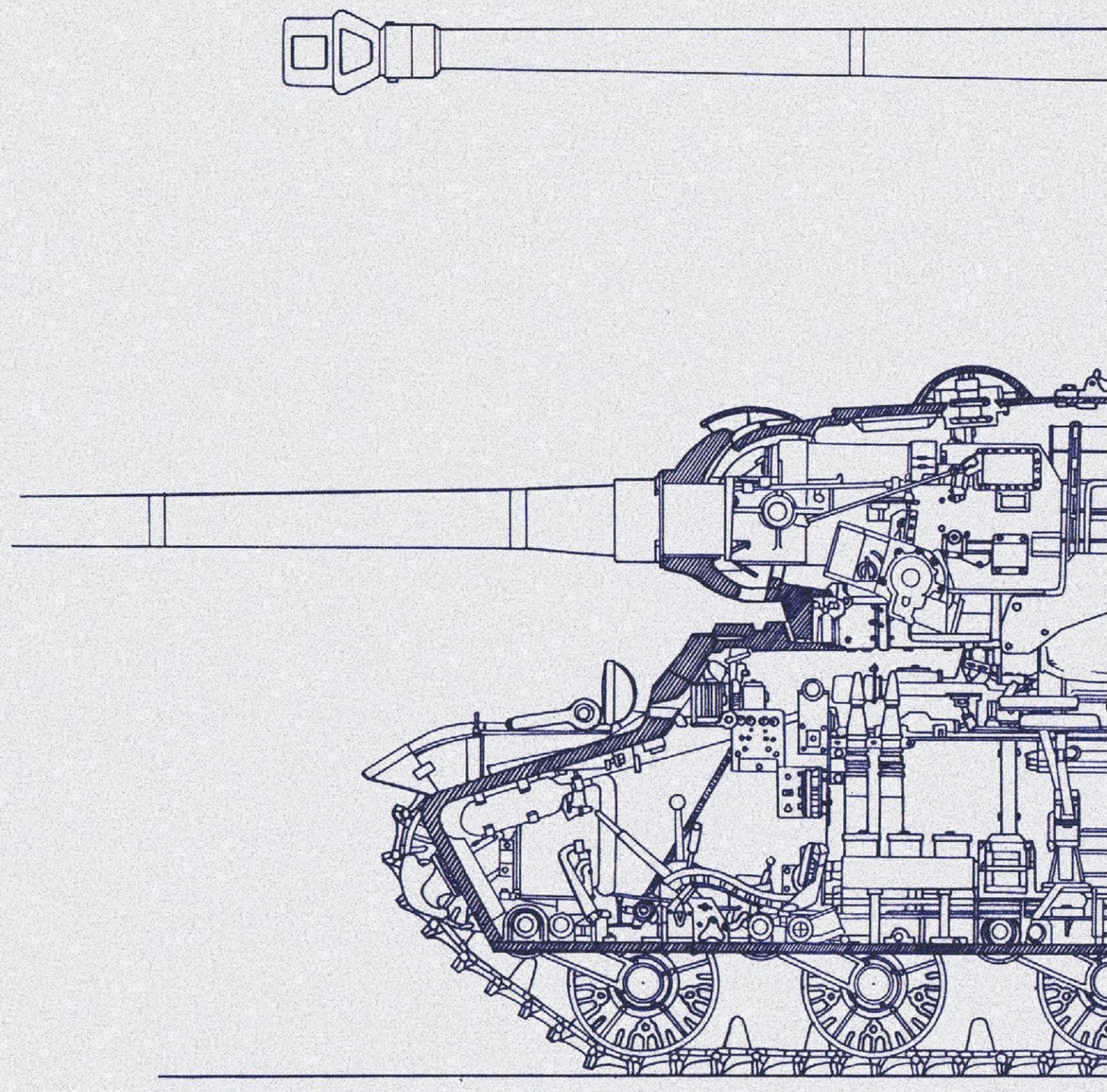


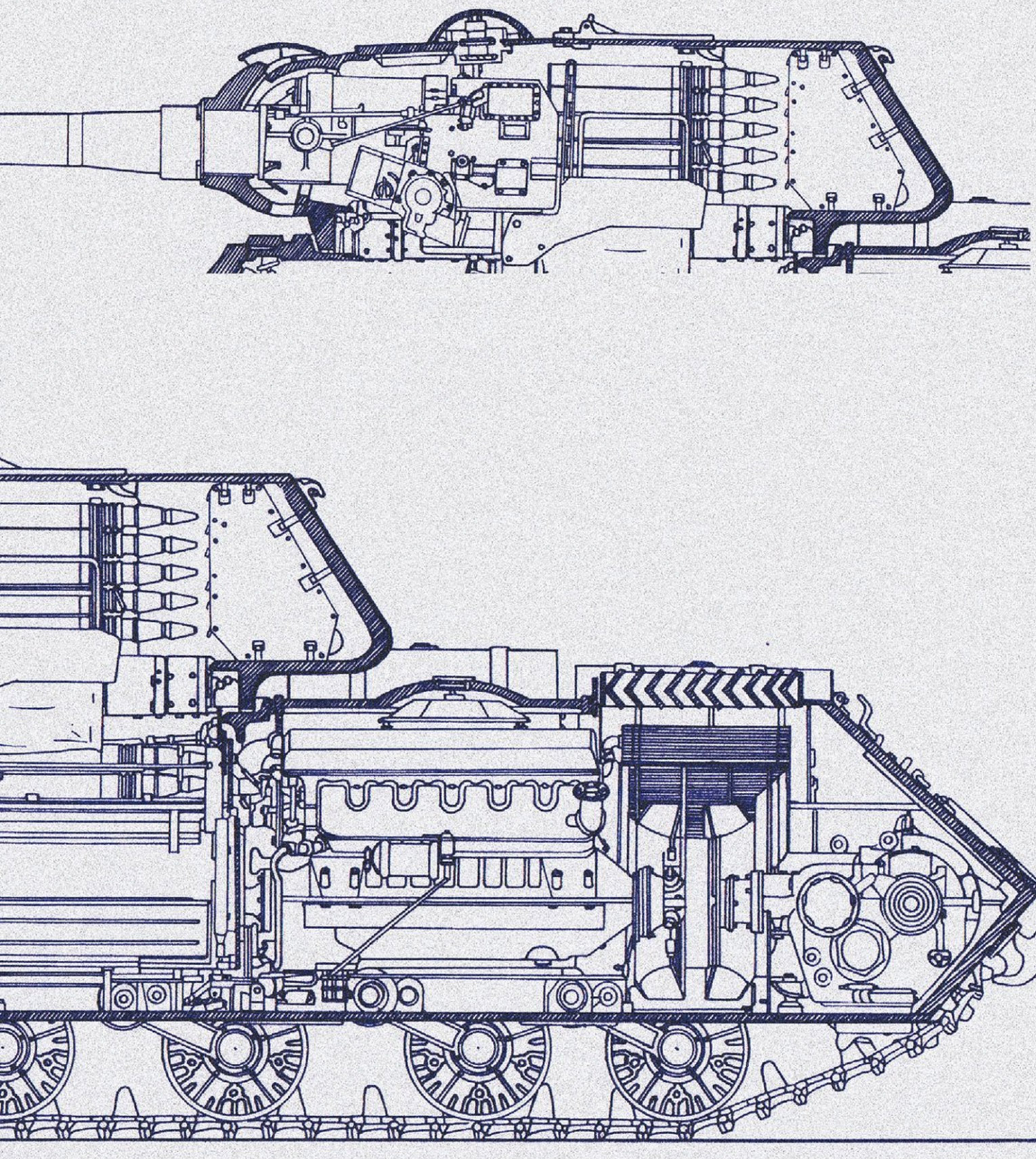




COUPE JS-2 / JS-122

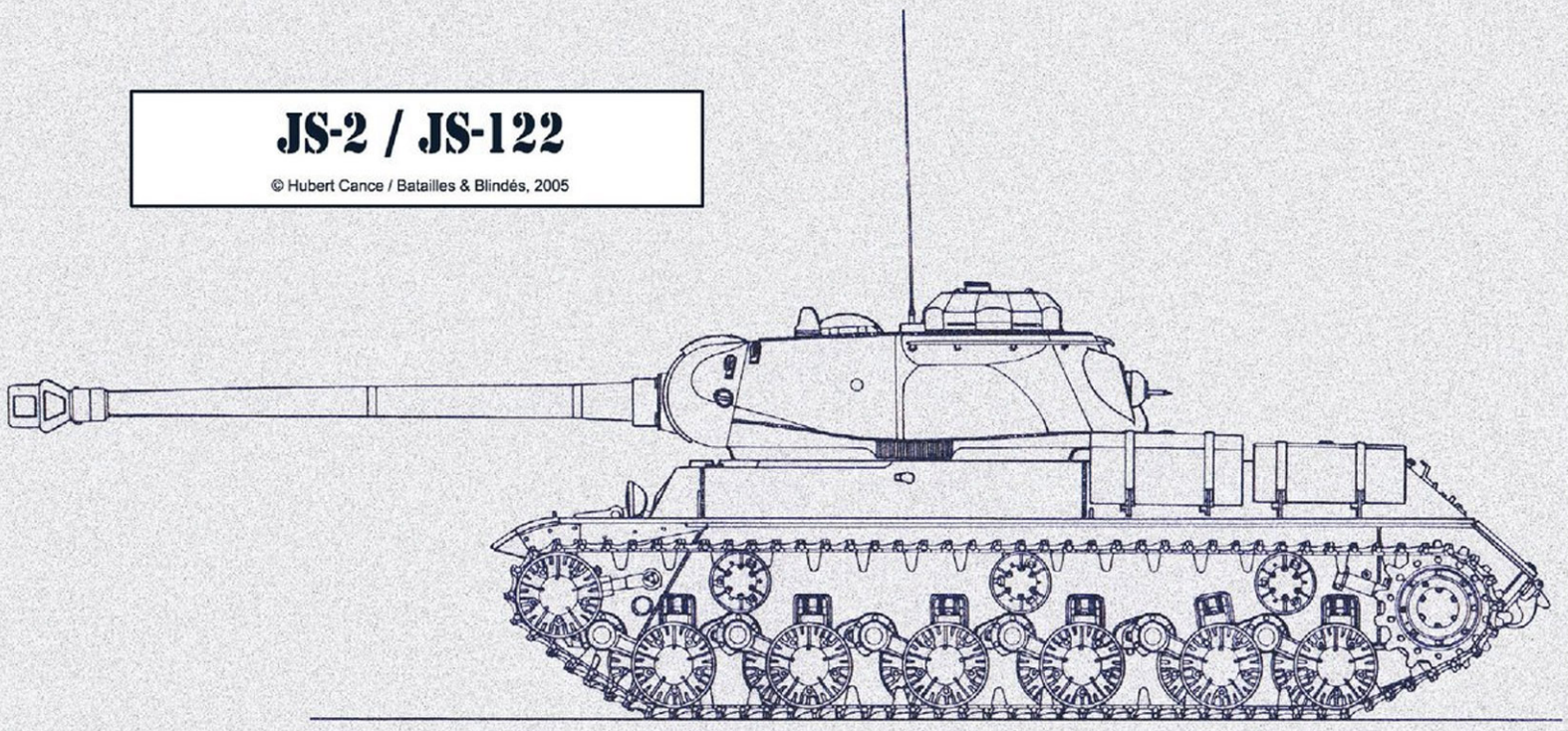
© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2005



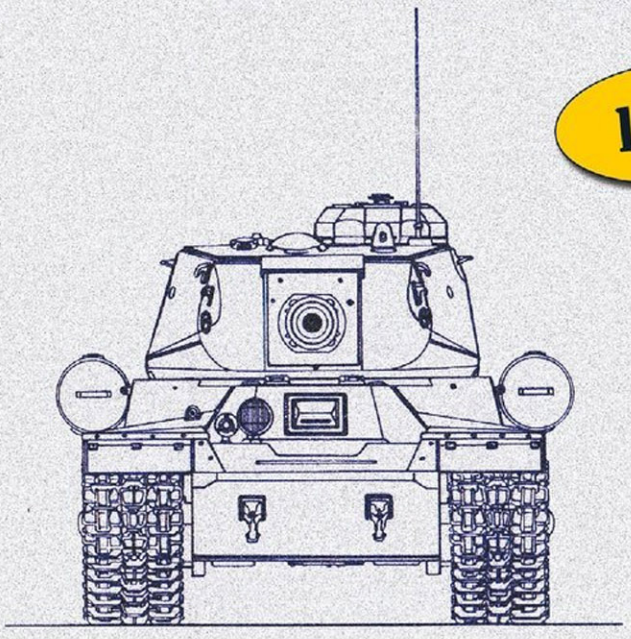


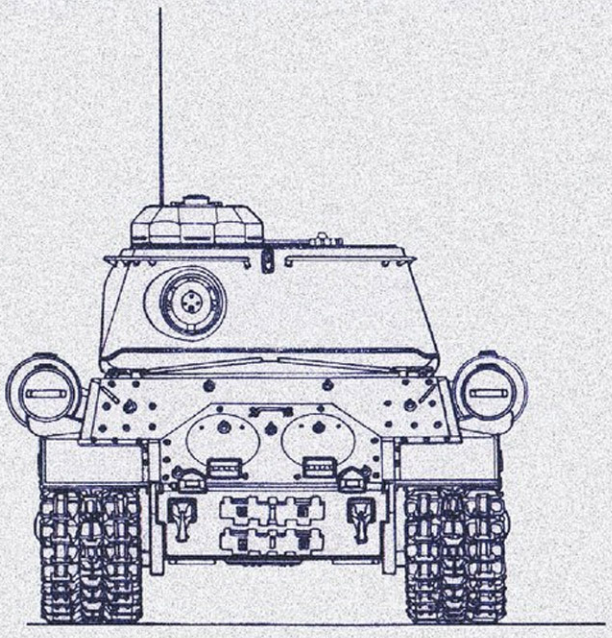
JS-2 / JS-122

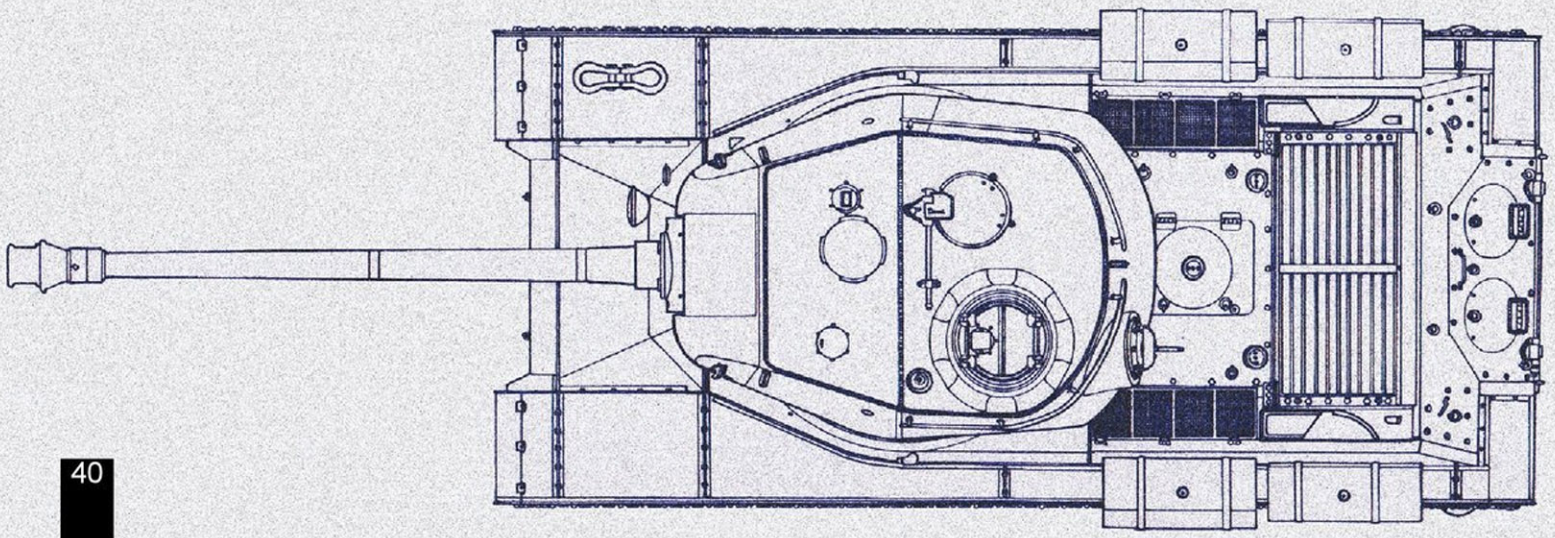
© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2005



1/48







JS-85 ou JS-1 de série. Ces engins ne connaîtront pas le succès escompté par les Soviétiques, leur canon manquant de puissance pour venir à bout des chars lourds allemands, notamment les Tiger. Ils seront très vite remplacés par la variante à canon long de 122mm du « Stalin », le JS-2
DR

les responsables de la *Zavod* n°9, unité de production spécialisée dans les pièces d'artillerie, Kotin leur demande de développer une nouvelle pièce antichar en mariant le tube du canon A-19 à la structure de l'obusier M-30 ; d'autres éléments sont empruntés à l'obusier U-11 de 122mm, dont les amortisseurs de recul, le mécanisme d'élévation, etc. Le « rejeton » est baptisé D-2. C'est un succès comme le démontrent ses rapports d'évaluation qui se contentent simplement de suggérer l'installation d'un frein de bouche. À l'automne 1943, les plans pour installer ce 122mm à bord du « Stalin » sont finalisés. C'est Kotin en personne qui se déplace à Moscou pour les présenter au Commissaire du Peuple Malyshev alors en charge de la production industrielle des engins blindés. Celui-ci accepte le principe. Staline, enjoué à l'idée de disposer de « son propre Tiger », le valide immédiatement et ordonne que le blindé soit produit le plus vite possible. Comme toujours avec les Soviétiques, l'entrée en service d'un nouveau char, ici le JS à canon de 122mm, est officiellement promulguée par un décret du *GKO* ; il porte la référence N°4479ss. Son timbre à date indique le 31 octobre 1943. Reste alors à mettre au point un prototype de présérie. C'est chose faîte le 12 novembre 1943 avec l'installation d'un canon hybride utilisant une majorité d'éléments provenant du D-2, du M-30 et même du D-5T de 85mm. Comme prévu, un frein de bouche en T est installé en bout de tube dans le but de réduire les fumées lors des coups de départ ; fumées qui trahissent immanquablement la position du blindé venant d'ouvrir le feu. Le prototype du nouveau « Stalin », désigné JS-122 ou *Obiekt* 240, est expédié en train, à proximité de Moscou, sur un polygone de tirs où il est testé en situation opérationnelle. Pour évaluer les capacités balistiques de son canon, notamment ses capacités de perforation à longue portée, l'engin procède à des tirs sur un Panther capturé quelques semaines plus tôt. À 1 500 mètres, l'obus perforant de 122mm du « Stalin » perce sans difficulté le flanc de la tourelle du char allemand. Possédant encore suffisamment d'énergie cinétique, il « attaque » même le côté opposé ! En seulement quelques coups, le *Panzer*, qui jouit pourtant d'un épais blindage incliné, est réduit à l'état d'une carcasse constellée de trous et d'impacts cramoisis. Avec ce canon, les Russes tiennent enfin une arme capable de calmer les ardeurs des *Panzerschützen* et de casser du « lourd » à longue portée. Mais un incident de tir va jeter un froid dans une assemblée qui baignaient baignait quelques minutes plus tôt dans une euphorie générale : lors d'un nième test, alors que le Camarade Kliment Voroshilov s'est spécialement déplacé depuis Moscou pour assister à cette démonstration, le frein de bouche du canon du JS-122 se déforme puis explose en miettes, projetant des éclats de métal dans toutes les directions, comme autant de minuscules lames de rasoir. Le politicien soviétique manque de peu d'être envoyé ad patres ! Pour pallier ce problème, bien qu'étant prometteur, le frein de bouche en T est remplacé par un modèle à deux chambres, similaire en tout point à ceux utilisés par les Allemands ; en fait, il ne s'agit ni plus ni moins que d'une copie du frein de bouche qui est monté sur le 8,8cm du Tiger I. Au-delà de ce détail, le JS-122 allait encore évoluer pour devenir le JS-2 que nous connaissons tous.

PRODUCTION ET ÉVOLUTIONS

Les premiers JS-85 sont livrés à l'Armée Roue en octobre 1943. Les JS-2 suivent peu de temps après, commençant à rejoindre leurs premières unités à partir de décembre. Parallèlement, les chaînes de montage de la *Zavod ChKZ* continuent à produire des KV-85 jusqu'à la fin 1943. Les quarante derniers JS-1 quittent les ateliers de l'usine en janvier 1940. À compter de ce moment-là, seuls des JS-2 seront produits. Ils sont armés du canon D-25T de 122mm qui dispose d'un système de chargement semi-automatique, autorisant au char une cadence de tir maximum de deux coups/minute. En mars 1944, le frein de bouche officiellement appelé « modèle allemand » – Qui a dit que les Soviétiques ne reconnaissaient pas les mérites technologiques de leurs ennemis, en voici une belle preuve ! – disparaît,

Josef Stalin 2

Char lourd JS-2 codé « W 123 ».
Unité soviétique inconnue.
Ce blindé a été détruit par un *Panzerfaust* dans le secteur du *Reichstag*.
Berlin, mai 1945.

Char lourd JS-2.
4e Régiment Blindé Lourd (Polonais).
1e Front de Biélorussie (Joukov)
Berlin, avril/mai 1945.

Char lourd JS-2.
29e *OGTTP* ou Régiment Blindé Lourd Indépendant de la Garde.
4e Corps Blindé de la Garde
Secteur de Wislica (Pologne), janvier 1945.

Char lourd JS-2.
78e *OGTTP* ou Régiment Blindé Lourd Indépendant de la Garde.
Hongrie, avril 1945.

Le char de la Victoire soviétique

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005

Char lourd JS-2.
13e *OGTTP* ou Régiment Blindé Lourd Indépendant de la Garde.
2e Front de la Baltique.
Secteur de Riga, septembre 1944.

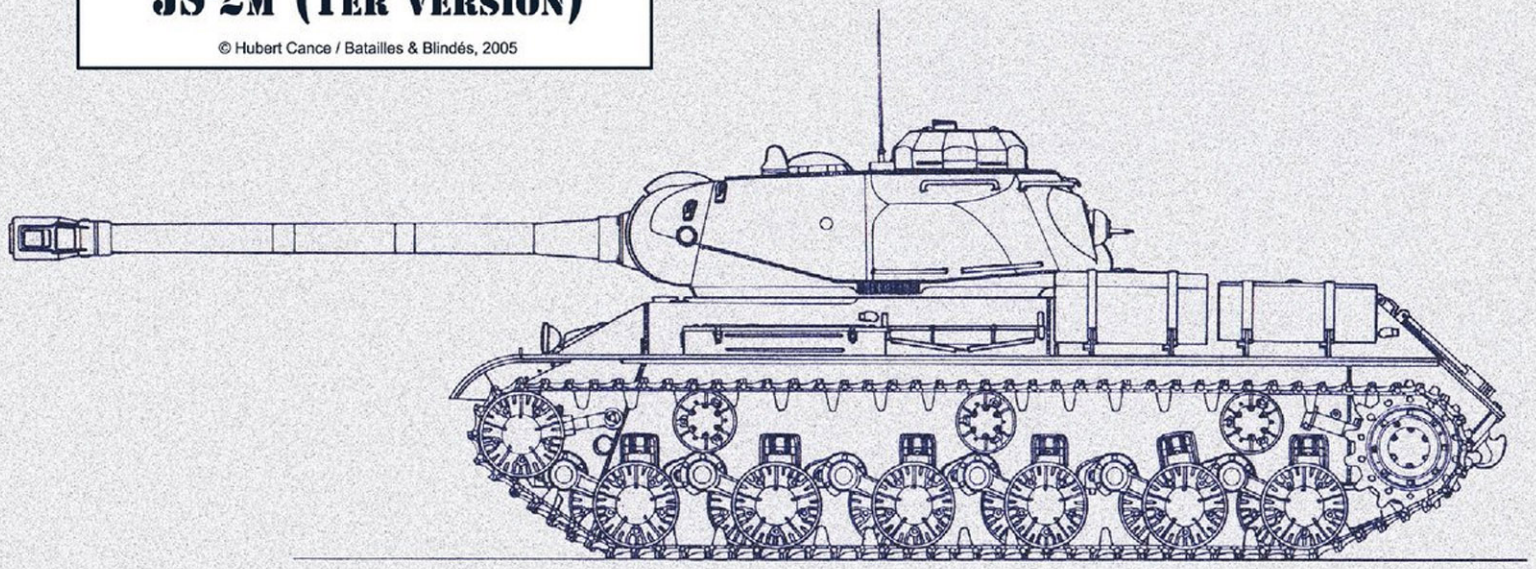
Char lourd JS-2.
26e *OGTTP* ou Régiment Blindé Lourd Indépendant de la Garde.
Secteur d'Hradec Kralowe (Tchécoslovaquie), mai 1945.

Char lourd JS-2 n°122.
4e Armée Blindée de la Garde.
Le camouflage trois tons (rare chez les Soviétiques) n'est pas sans rappeler celui des blindés allemands de l'époque. 1944.

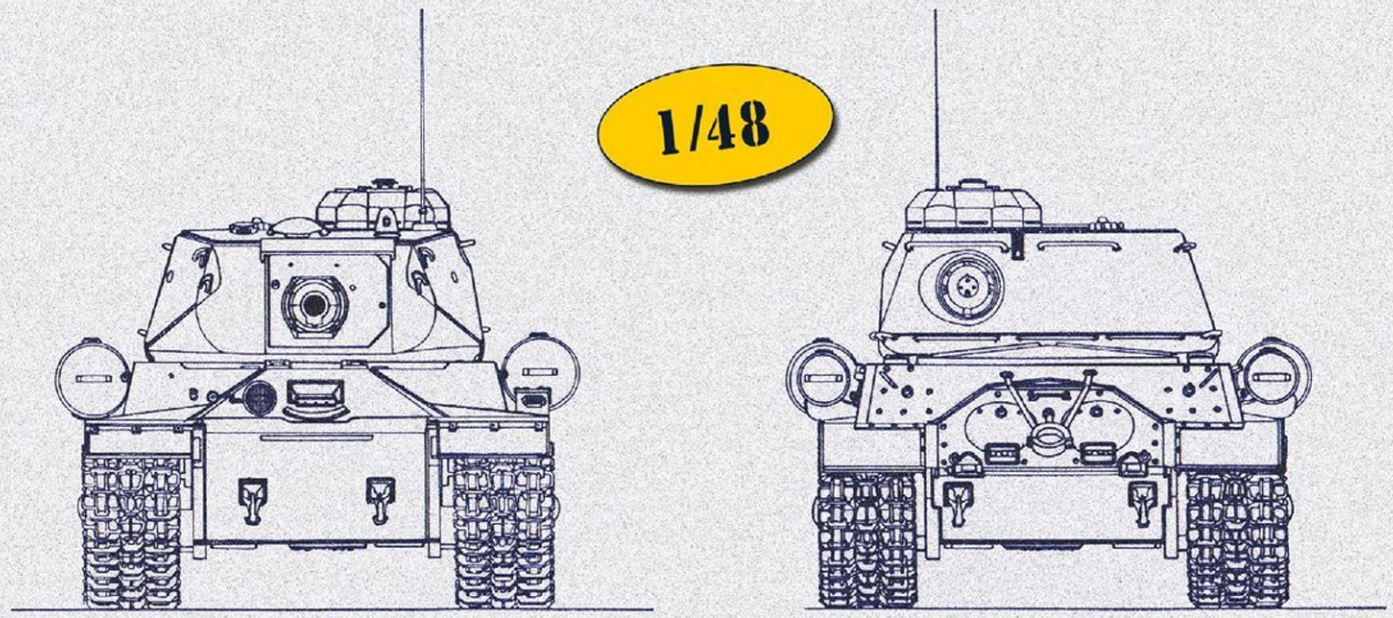
Char lourd JS-2 baptisé « Vladimir Mayakovskiy ».
Unité soviétique inconnue, Hiver 1944-45.
Ce char avait été offert à l'Armée Rouge par l'artiste russe Yakhotovitch.

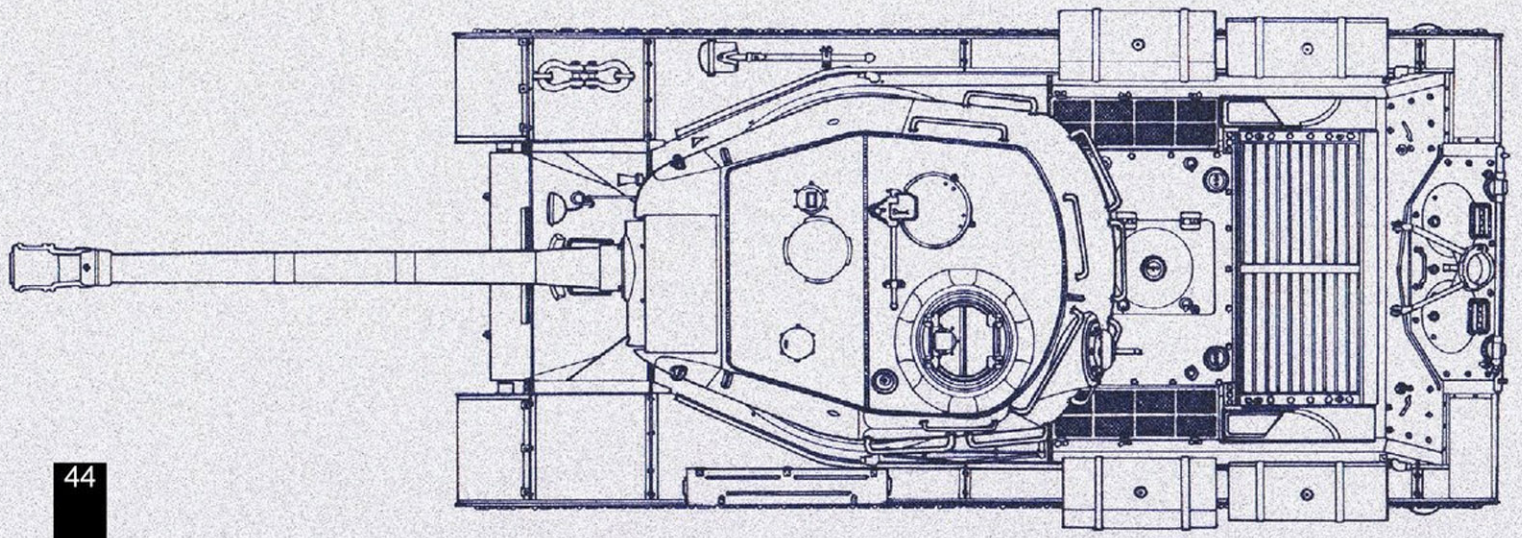
JS-2M (1ER VERSION)

© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2005



1/48





remplacé par une version améliorée en provenance du Bureau Central de l'Artillerie (*TsAKB*). C'est aussi à cette époque que le JS-85 est officiellement désigné JS-1, le JS-122 devenant le JS-2. Pour autant, les Russes ne sont pas pleinement satisfaits de leur JS-2. Les commandants de brigades blindées dans lesquelles ils servent regrettent amèrement la faiblesse de la cadence de tir, sans oublier la limitation importante du stock de munitions pouvant être embarqué. Alors que le JS-1 emporte 59 obus et que les équipages de KV-1S disposent de 114 munitions, le JS-2 ne peut en embarquer que 28 ; pour ne rien arranger, le projectile de 122mm est en deux éléments. De plus, les premiers rapports de combat indiquent que face au Panther, l'obus BR-471, n'est capable de percer la cuirasse frontale du *Panzer V* qu'à une distance de 600 mètres ; le Tiger I, dont le blindage n'est pas incliné, ce qui facilite le ricochet des obus adverses, peut quant à lui être transpercé à 1 200 mètres. Cependant, ce de tels résultats ne sont obtenus que par des équipages expérimentés et des canonniers très avertis. Pour améliorer les capacités létales de leur engin, les Russes vont travailler sur une nouvelle génération d'obus inspirée des puissants obus explosifs OF-471 qui, s'il ne percent pas les plaques d'acier allemandes, parviennent à les fendre voire les « craquer ». Reste alors pour les ingénieurs du Bureau Central de l'Artillerie à trouver une solution pour marier les effets du BR-471 à ceux de l'OF-471. Une question qui finalement restera sans réponse car la problématique aura tout bonnement disparu. Et, effectivement, on assiste au cours de l'été 1944 à une hausse aussi subite que sensible des capacités de perforation du D-25T et de son perforant, des obus BR-471 de 122mm se mettant du jour au lendemain à percer, de front, des Panther à parfois 2 500 mètres (!), sans pour autant qu'aucune modification n'ait été apportée aussi bien sur la pièce que sur son projectile ! Pourquoi ? En fait, la réponse n'est pas à rechercher du côté des Soviétiques mais de celui des Allemands. Ces derniers, confrontés à une importante pénurie de manganèse, ont été contraints de le remplacer dans leurs alliages par du nickel, ce qui a pour effet de fragiliser les blindages de leurs *Panzer*, notamment au niveau des soudures.

Mais du côté des équipages de JS-2, les difficultés sont aussi très nombreuses. Les premières rencontres avec les Panther et Tiger ou encore les pièces de *Pak* de 7,5cm ou 8,8cm ont prouvé que le « Stalin » est très loin d'être aussi invulnérable, même de face, que la propagande stalinienne le suggère. En mars 1944, des tests menés avec un canon antichar de 76,2mm ZiS-3 montrent que les JS-2 sont aisément percés dans leur arc frontal à 600 mètres et à 850 mètres sur les côtés. Mais il y a bien pire encore, car ces essais mettent aussi à jour une faiblesse structurelle du char qui fait que, même lorsque le perforant ne perce pas le blindage de caisse, l'engin a tout de même une très nette propension à se fendiller ; sans compter avec des fragments d'acier qui, de par des effets de vibration, se détachent et fusent en tous sens dans la tourelle. Ce phénomène explique les pertes importantes qui frappent les membres d'équipage des JS-1 et 2 installés en tourelle au cours de l'hiver et du printemps 1944. La réaction des Russes consiste à étudier de nouveaux blindages. C'est l'Institut central de recherche scientifique n°40, le *TsNII-40*, qui est chargé de cette mission. Les experts du *TsNII-40* en arrivent à la conclusion, qu'étant donnée la forme du blindage du « nez » du « Stalin », celui-ci ne serait invulnérable face à des obus de 7,5cm et 8,8cm qu'à la condition *sine qua non* que l'épaisseur de l'acier soit portée à 145-150mm, soit de 20 à 30 millimètres en plus. Suivant les recommandations des techniciens du *TsNII-40*, les ingénieurs russes se remettent au travail. Des spécifications revues et corrigées concernant l'épaisseur du blindage et son inclinaison sont émises. Un nouveau dessin du « nez » du char apparaît. Pour renforcer la résistance de la partie avant du glacis de la coque, réorienté à 60° par rapport à la verticale, la trappe d'accès du pilote est supprimée. Cependant, la partie inférieure du glacis du JS-2, orientée à 30° par rapport à la verticale, reste vulnérable à des obus perforants de gros calibres. Accroître l'épaisseur de la cuirasse à cet endroit obligerait les Russes à revoir en profondeur l'organisation du poste de pilotage de la machine sans compter avec une hausse sensible du poids de cette dernière et donc une perte en mobilité. Après avoir étudié la question dans ses moindres détails, les Soviétiques en arrivent à la conclusion que, compte tenu de la faible probabilité qu'un perforant viennent s'écraser dans cette zone, le blindage resterait en l'état ; un détail qui n'échappe pas aux équipages allemands qui sauront en tirer partie dans les derniers mois de la guerre… C'en sera au point que bien vite les tankistes russes prendront l'habitude d'installer des patins de chenilles à cet endroit afin d'en accroître la résistance. C'est en mai 1944, que la *Zavod UZTM* commence à produire ces caisses de nouvelle génération. La *Zavod* n°200 lui emboîte le pas à partir de juin. Comme toujours avec les Russes, et paradoxalement si l'on se réfère au haut degré de rationalisation de leurs productions de guerre, chacune des deux usines intégrera à ses coques de « Stalin » de petites spécificités lui étant propres.

Si des évolutions sont possibles en ce qui concerne la caisse du char, il s'avère impossible d'en faire autant pour sa tourelle. Celle-ci, conçue à l'origine pour une pièce de 85mm, souffre déjà d'un important déséquilibre structurel dû au canon de 122mm. Accroître son blindage pour le porter à une épaisseur de 130mm reviendrait à réduire de manière catastrophique la vitesse de rotation de la tourelle et, bien évidemment, à l'alourdir – Et par conséquent à faire souffrir le châssis, les suspensions, la transmission et le moteur du blindé. La tourelle du « Stalin » reste donc globalement identique, les seules modifications réalisées portant sur l'épaisseur du mantelet du canon, la disposition des optiques de tir, la disparition de trappes d'observation, etc. De la même manière, le tourelleau du chef d'engin est déplacé de 63mm sur la gauche, recevant en prime une mitrailleuse antiaérienne DShK, tandis que son périscope PT4-17 est remplacé par un viseur MK-IV plus performant. Dès lors, le JS-2 n'évoluera plus jusqu'à la fin de cette guerre qu'il contribuera largement à gagner.

SUITE AU PROCHAIN NUMÉRO !

Dans la seconde et dernière partie de cet article à paraître dans le prochain numéro de Batailles & Blindés, nous étudierons la carrière opérationnelle des « Stalin » JS-1 (85mm) et JS-2 (122mm) lors des derniers mois de la Seconde Guerre mondiale. À cette occasion nous établirons un comparatif détaillé entre le JS-2 et ses adversaires allemands dont les Tiger I et II ainsi que l'aussi redoutable qu'incontournable Panther. De nouveaux profils, des plans – notamment des ultimes variantes des JS-2m – des schémas en couleurs des munitions du char et d'autres éléments iconographiques illustreront cette seconde partie de l'article de Przemyslaw Sulski.

La Menace Fantôme

Suite au débarquement des forces alliées en Provence, le 15 août 1944, la *11. Panzer-Division* reçoit pour mission de couvrir la retraite d'une grande partie des unités de l'*Armeeoberkommando 19* (*AOK. 19*) le long des vallées du Rhône et de la Saône – tandis que deux *Infanterie-Divisionen* sont sacrifiées pour défendre les ports de Toulon et Marseille. Remarquablement commandée par le *Generalleutnant* Wend von Wietersheim, la division va s'acquitter de ses objectifs de manière exemplaire. Un modèle, un cas d'école même, puisque les opérations de la *11. Panzer-Division* ont fait l'objet d'un cours dispensé aux élèves officiers de l'École Supérieure de Guerre française bien des années encore après l'issue du conflit ! Notre étude doit beaucoup à Monsieur Robert Dutriez qui fut sous-lieutenant dans une division d'infanterie marocaine de l'armée de Lattre et grièvement blessé le 21 novembre au soir devant Mulhouse. Armée de Lattre et forces américaines qui, dans leur course vers l'Alsace, furent sérieusement malmenées par les contre-attaques de la *11. Panzer-Division*.

Il est intéressant d'établir un parallèle entre les documents originaux allemands et le texte du cours de l'École Supérieure de Guerre. Pour le ou les rédacteurs de celui-ci, la division est ainsi présentée : « *À ce stade de l'étude, il importe d'examiner de plus près la 11ème Pzd.* « Die Gespenter Division », *la division « fantôme » existe comme telle depuis août 1940. Elle a combattu en Russie, particulièrement lors de la bataille pour la réduction du saillant de Koursk. En mars 1944, elle rejoint la France où elle s'est reconstituée avec des éléments d'une division blindée de réserve. Elle comprend une bonne part de vétérans ; elle est commandée depuis août 1943 par le Général von Wietersheim. Major en 1940, lieutenant-général en 1944 ; il a 44 ans. C'est un spécialiste du combat blindé.* » Raccourci significatif des clichés inlassablement ressassés depuis qu'une foule d'auteurs a étudié la Seconde Guerre mondiale. Effectivement créée le premier août 1940, mais avec la seule *11. Schützen-Brigade* (brigade de fusiliers motorisés), la division est progressivement renforcée par diverses unités prélevées sur des formations existantes. Quelques exemples : en septembre, par le *Panzer-Regiment 15* de la *5. Panzer-Division*, les *Kradschützen-Bataillon 61*, *Panzerjäger-Abteilung 61* et *Aufklärungs-Abteilung 231* de la *231. Infanterie-Division*, le *Pionier-Bataillon 209* de la *209. Infanterie-Division*, et l'*Artillerie-Regiment 119* en regroupant l'*Artillerie-Regiments-Stab 746*, la *I. / Artillerie-Regiment 4* (*4. Infanterie-Division*) les *I. / Artillerie-Regiment 643* et *III. / Artillerie-Regiment 677* (*Heerestruppen*). Enfin, les quatre terribles années du conflit sur le font de l'Est se résument hélas, souvent et pour beaucoup, à Stalingrad, Koursk, et l'opération « Bagration » avant la ruée finale de l'Armée Rouge sur Berlin. La *11. Panzer-Division* a participé à de multiples batailles, tout aussi décisives que celles

énumérées ci-dessus : Jitomir, Kiev dans le cadre de l'opération « Barbarossa », Viasma durant le premier Hiver 1941-1942 – la division parviendra à moins d'une cinquantaine de kilomètres de la capitale soviétique – Voronej et Briansk à l'été 1942, formidable résistance sur la Tschir en décembre 1942 (dans le cadre des opérations visant bien plus à contenir les poussées soviétiques vers Rostov-sur-le-Don que de dégager les troupes assiégées dans Stalingrad), Rostov, Kharkov, second Hiver 1942-1943, Bielgorod, été 1943, opération « Zitadelle », Krementchoug, Tcherkassy, troisième Hiver 1943-1944, Jassy enfin au printemps 1944. Cédant alors la plus grande partie de ses matériels encore opérationnels aux unités maintenues en premières lignes, la division quitte le front de l'Est le 7 mai 1944 pour rejoindre par voie ferrée la région bordelaise où elle arrive le 12 du même mois. Cinq jours de trajet pour traverser l'Europe, ce qui était affaire courante pour les chemins de fer allemands, en dépit d'éventuelles attaques aériennes ou d'actions de sabotage des voies par les nombreux groupes de partisans très actifs dans les pays occupés. En quelques semaines, la *11. Panzer-Division* est progressivement reconstituée, complétée par les personnels et les matériels de la *273. Reserve-Panzer-Division* jusqu'alors cantonnée entre Bordeaux et la frontière espagnole. L'ensemble est rapidement opérationnel. Rappelons que la division compte dans ses rangs de nombreux vétérans ; la plupart de ses chefs d'unités sont des combattants hors pair, titulaires de nombreuses décorations, certains plusieurs fois blessés. Quelques éléments sont engagés du 27 au 29 juillet dans une opération contre des groupes de résistants dans les régions de Brive-La-Gaillarde en Corrèze et de Sarlat en Dordogne. Fin juillet 1944, la *11. Panzer-Division* rejoint ses nouveaux cantonnements entre Toulouse et Carcassonne.

Nous l'avons évoqué dans notre précédente étude sur l'engagement de la division *SS* « Totenkopf » à Targul Frumos début mai 1944 [voir Batailles & Blindés N° 7 – NdlR] : il est indispensable de se reporter aux états de situation mensuels que chaque unité se devait de communiquer aux diverses hiérarchies pour avoir une idée précise des moyens en personnels et matériels dont disposent les formations allemandes, ce au moins pour la première semaine de chaque mois [De tels documents sont régulièrement publiés par l'auteur dans sa revue « Panzer Voran ! » – NdlR]. Bien entendu, de très nombreux états de situation ont été perdus, détruits ou sont toujours conservés dans des centres d'archivage américains, russes, britanniques ou encore français. Nous avons la chance d'avoir tous ceux

Voici un gros-plan du célèbre insigne de la *11. Panzerdivision*, le fantôme ou *das Gespent* en Allemand. Nous espérons qu'il sera utile à nos lecteurs maquettistes.

© L. Lecocq / Batailles & Blindés, 2005

Dès leur débarquement achevé et réussi, les troupes américanes et françaises se répandent en Provence afin de progresser le plus vite possible vers le couloir du Rhône et Lyon. L'objectif des Alliés et de faire leur jonction avec les forces débarquées en Normandie en juin 1944 dans le but de prendre au piège les unités de l'*AOK 1* remontant vers l'Allemagne depuis le sud-ouest de la France. Ici, nous voyons un M4 Sherman américain s'engageant au ralenti dans un cours d'eau, sous le regard d'un GI installé dans sa Jeep. US Army

de la *11. Panzer-Division* pour la période qui nous intéresse. Le rapport référence 379 / 44 daté du 5 août 1944 nous donne un état précis de son potentiel de combat peu après son arrivée dans le Midi de la France. Elle compte 476 officiers, 3 312 sous-officiers, 1 0478 hommes de troupe et 710 *Hiwi* (*Hilfswilliger* : volontaires auxiliaires). Ils disposent de 73 *Panzer V* « Panther » (59 sont opérationnels, 14 sont en maintenance ; pour les matériels suivants, les chiffres entre parenthèses indiquent le nombre de *Panzer*, de véhicules divers ou d'armes également en maintenance, ce qui signifie que ces équipements ne sont pas disponibles), 80 *Panzer IV* (6) 8 *StuG*., 180 (46) voitures de reconnaissance et semi-chenillés blindés, 17 (2) antichars automoteurs, 165 (20) *Pkw*. tout terrain, 28 (8) « *Maultiere* », 150 (15) *Lkw*. tout terrain, 26 (7) tracteurs légers semi-chenillés, 19 (5) tracteurs moyens et lourds semi-chenillés, 13 (1) RSO, 16 *Pak* et 48 (2) pièces d'artillerie (dont 18 automoteurs de 10,5 cm et 5 de 15 cm).

Toutefois, la division doit céder une partie de ses unités vers le front de Normandie, en particulier et surtout, six pelotons de P*anzer IV* à partir du 7 août, soit une trentaine de *Panzer* – acheminés vers Dreux, l'on ignore par contre à quelle unité ces matériels furent confiés. Mais Wend von Wietersheim n'en prépare pas moins son unité à une intervention qu'il planifie très habilement dès le mois de juin 1944. Il envoie quelques officiers en observateurs sur le front de Normandie ; lui même et ses troupes ayant essentiellement combattu sur l'*Ostfront*, il est indispensable de mieux connaître leur futur adversaire. À leur retour, ces observateurs lui remettent les conclusions suivantes :

- L'aviation alliée a un rôle essentiel de contre-mobilité en interdisant pratiquement tous les mouvements de jour. Les délais de déplacement doivent donc être doublés et ne peuvent s'effectuer que par « *pulsations de trois à quatre véhicules transformés en buissons* ».
- L'artillerie est puissante, omniprésente et ses actions sont renforcées par l'observation aérienne qui ne peut être neutralisée.
- Les avant-gardes dans les attaques progressent systématiquement au plus près des groupements lourds de combat, sont sensibles aux tirs, exploitent peu toutes les options tactiques et s'arrêtent la nuit [instructif, non ? – NdlA]
- Les liaisons fils (téléphoniques) sont en général détruites.

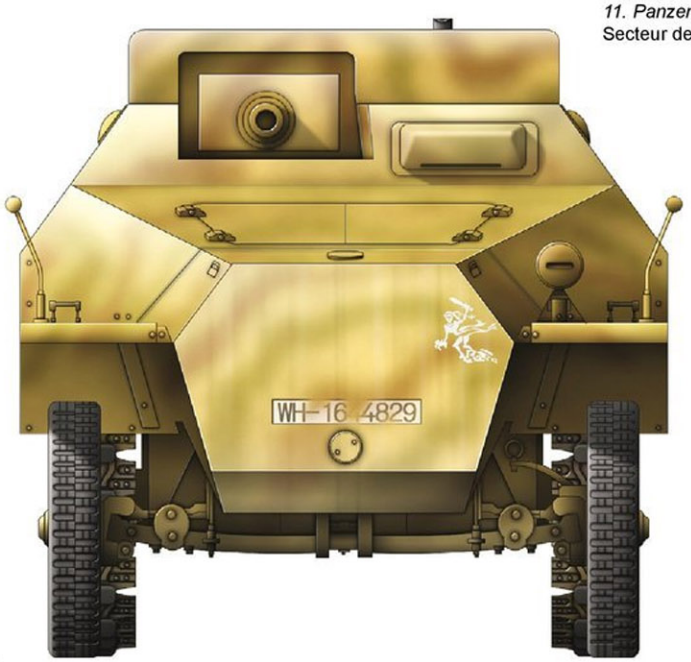
Fort de ces éléments et sachant que sa division, seule unité mobile de la *Heeresgruppe*, devra combattre sur un large front, le *Generalleutnant* Wend von Wietersheim ordonne que l'on intensifie l'instruction de ses commandants d'unité et des troupes sur les points suivants :

- Donner des ordres brefs et précis et exiger leur exécution immédiate. Effectuer de nombreux exercices radios à tous les échelons. [En réalité, dans la vallée du Rhône, compte tenu du terrain, les liaisons radios s'avéreront mauvaises et les communications se feront essentiellement par téléphone civil ; le réseau n'aurait donc pas été saboté – NdlA]
- Accentuer les reconnaissances, en premier lieu par sécurité, avoir ainsi le recul nécessaire pour exploiter les faiblesses de l'adversaire et surtout, faute d'aviation, rechercher et obtenir le renseignement sans lequel il n'y a pas d'action possible.
- Activer le commandement d'un groupement interarmes : bataillon mécanisé ou motorisé renforcé d'une *Panzerkompanie*, d'une *Artillerie-Abteilung*, d'une *Pionierkompanie*, capable de mener une action autonome sur un front large. Les missions imparties aux commandants de groupements (*Kampfgruppen*) sont multiples et leur laissent toute initiative ; les rapports allemands utilisent le mot « d'*Auftragstaktik* » pour définir ce

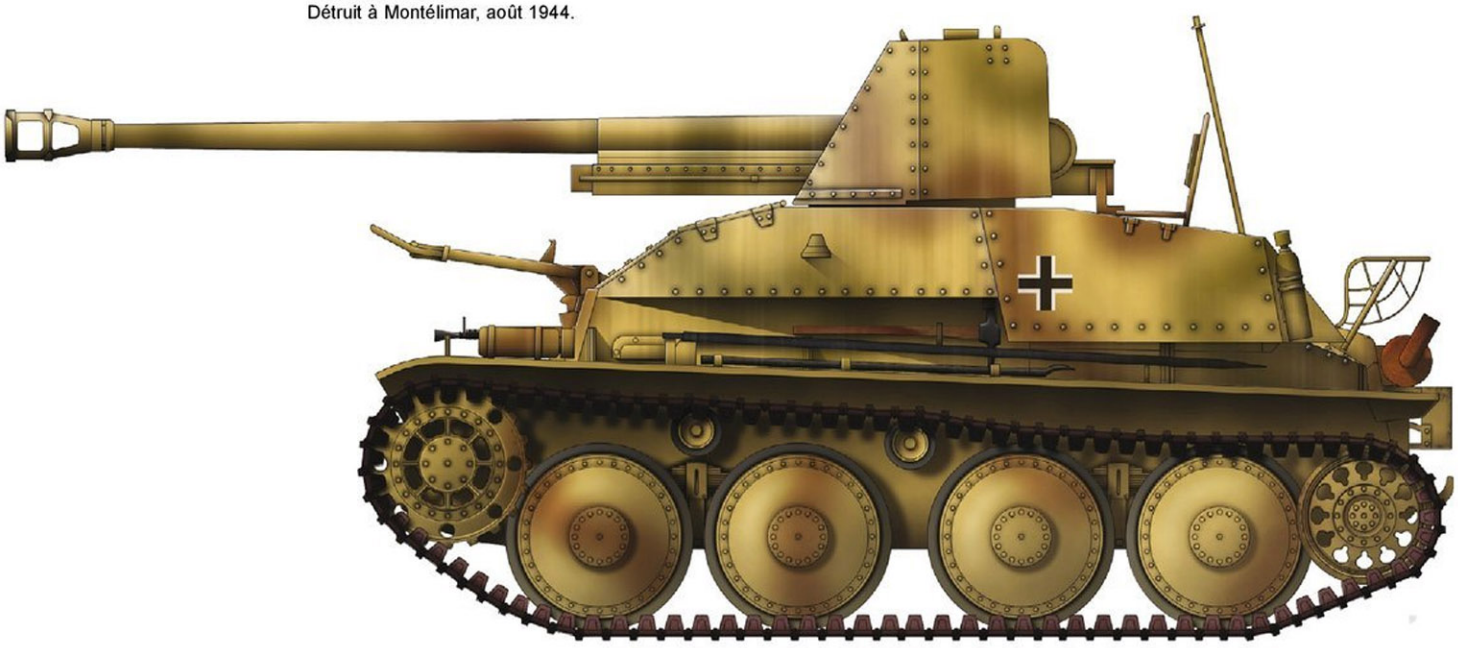
La 11. Panzerdivision en France en 1944

© L. Lecocq / Batailles & Blindés, 2005

Sd. Kfz 251/9 « Kanonenwagen »
11. Panzerdivision.
Secteur des hauteurs du Lomont, septembre 1944.



Marder III Ausf. H
11. Panzerdivision.
Détruit à Montélimar, août 1944.



type de mission.

Le principe d'une action menée sur un large front se retrouve aussi dans les directives données aux unités de *Pioniere*, l'équivalent du Génie dans l'armée française. Enfin, et c'est sans doute le plus important, la division est réorganisée ainsi : Appelée à agir seule et à intervenir énergiquement sur des phases critiques, la division doit disposer d'une *Kampfgruppe* renforcée. Ce sera principalement le *I. (gp.) / Panzer-Grenadier-Regiment 110* aux ordres du *Major* Carl Thieme (*Kommandeur* d'exception que nous retrouverons…). Enfin, chaque unité de combat se voit retirer un tiers de ses effectifs et matériels qui rejoint le *Feld-Ersatz-Bataillon* (unité d'instruction et de remplacement divisionnaire).

LA COURSE VERS LE RHÔNE

Le 13 août 1944, la *11. Panzer-Division* est placée sous l'autorité de l'*Armeeoberkommando 19* (*General der Infanterie* Friedrich Wiese). Le soir même, elle quitte ses cantonnements par la route et sur plusieurs convois ferroviaires. Objectif : déploiement de part et d'autre du Rhône à la hauteur d'Avignon, principalement sur la rive gauche ; elle serait alors en mesure de contre-attaquer un débarquement sous 24 heures, soit vers Toulon et Marseille, soit vers Sète. Le 14 août, les reconnaissances aériennes allemandes et les renseignements recueillis par l'*AOK. 19* montrent que le débarquement des forces alliées aura lieu à l'est du Rhône. La division reçoit l'ordre de franchir en totalité le fleuve et de se regrouper à l'est d'Avignon. Le 15 août, jour de l'assaut du *6th US Army Corps* entre le Cap Nègre et Théoule, les premiers éléments de la *11. Panzer-Division* parviennent sur la rive droite. À midi, tous les ponts ont été détruits ou sérieusement endommagés par l'aviation alliée ou des groupes de résistants, du delta rhodanien jusqu'à Pont-Saint-Esprit. La division est donc provisoirement bloquée. Elle ne peut intervenir contre la tête de pont américaine qui est renforcée dès le 16 au soir par les premières unités de l'Armée B française. Seules les défenses de la plage de Saint-Raphaël opposent une résistance vigoureuse au débarquement des forces alliées : « *Elle* [la plage de Saint-Raphaël – NdlA] *reste inabordable. Bien que martelée par l'artillerie navale et abrutie par 350 tonnes de bombes aériennes, la défense allemande y réagit avec une telle violence qu'aucun bâtiment ne peut amener au rivage le 142e régiment qui devait prendre pied* » dixit le maréchal de Lattre de Tassigny dans « Histoire de la 1ère Armée française ». Leur débarquement réussi, les forces alliées passent aussitôt à l'exploitation. Le corps d'armée américain s'engage vers la vallée du Rhône et Grenoble tandis que l'Armée B française progresse vers Toulon et vers Marseille.

RETRAITE DE L'*ARMEEOBERKOMMANDO 19*

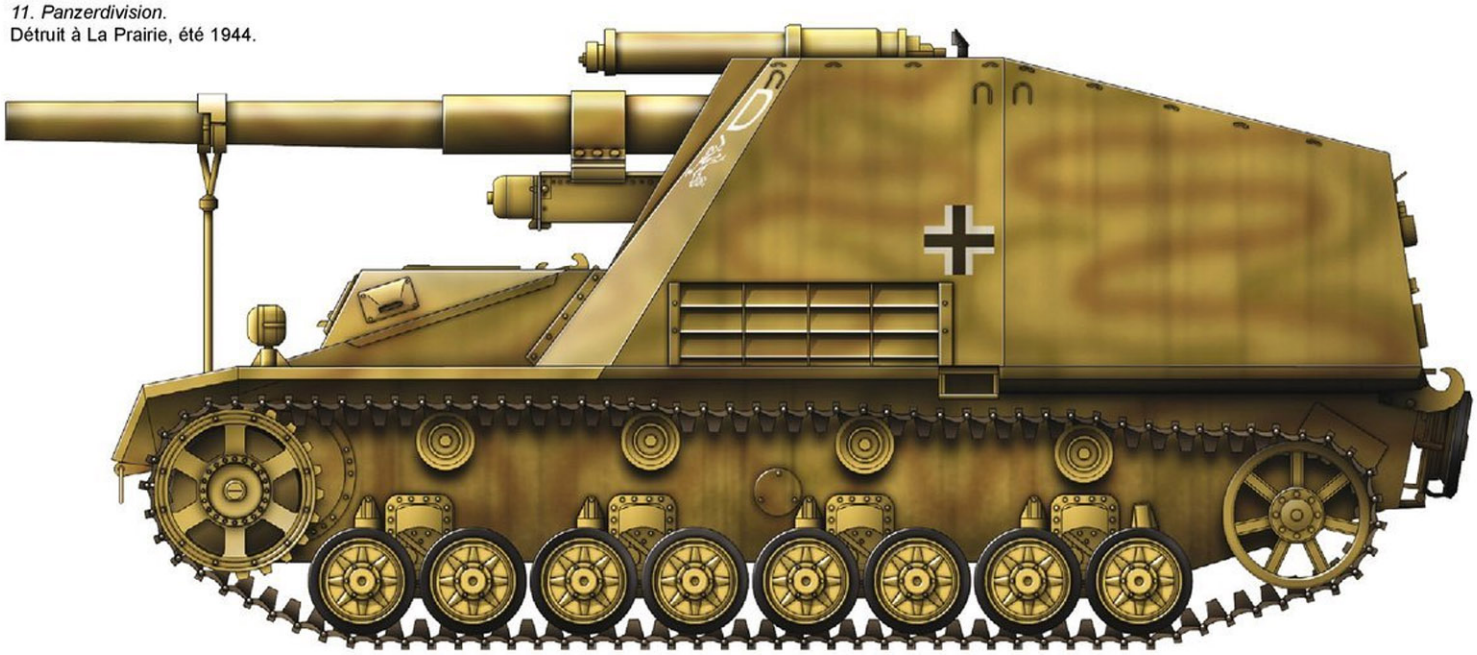
Le 18 août, l'*Oberkommando der Wehrmacht* ordonne le repli de l'*AOK. 19* vers la Bourgogne afin d'éviter qu'elle ne soit isolée dans le sud de la France par les armées alliées débarquées en Normandie et qui progressent vers l'est. L'*Armeeoberkommando 19* devra s'aligner avec la *Heeresgruppe B* dans le but de reconstituer un front continu de la Mer du Nord à la frontière suisse. Ce repli doit s'effectuer à partir du 21 août face à une poussée frontale dans la vallée du Rhône et d'inévitables tentatives de débordement à partir des axes de progression alliés débouchant des plages du débarquement. D'autant plus que la *148. Reserve-Division* qui défendait la zone côtière des Alpes-Maritimes a reçu l'ordre de rejoindre l'*Armee-Abteilung Ligurien*, aile droite de la *Heeresgruppe C* sur le front italien. Pour parer à cette poussée frontale, l'*AOK. 19* dispose du *Generalkommando LXXXV. Armeekorps* (*General der Infanterie* Baptist Kniess) qui est composé des *198. Infanterie-Division*, (*Generalmajor* Otto Richter) et *388. Infanterie-Division* (*Generalleutnant* René l'Homme de Courbière). Pour s'opposer aux débordements par

Feu ! Les servants d'un *Granatwerfer 34* se protégent lors d'un tir. Nous sommes dans le sud de la France, à l'été 1944, a priori avec des hommes appartenant à une *Infanterie-Division*. Les casques ont été peinturlurés en jaune à des fins de camouflage. DR

La 11. Panzerdivision en France en 1944

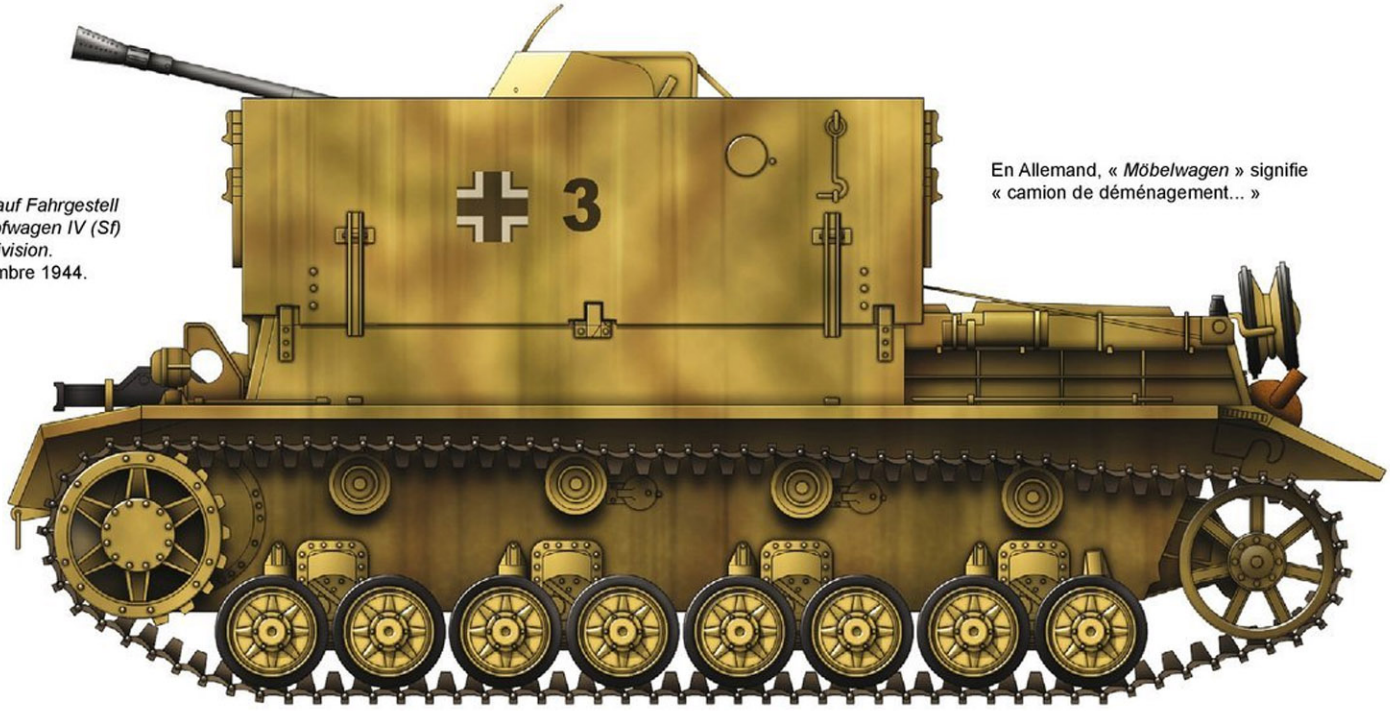
© L. Lecocq / Batailles & Blindés, 2005

15cm Schwere Panzerhaubitze auf Geschutzwagen III/IV (Sf)
« Hummel »
11. Panzerdivision.
Détruit à La Prairie, été 1944.

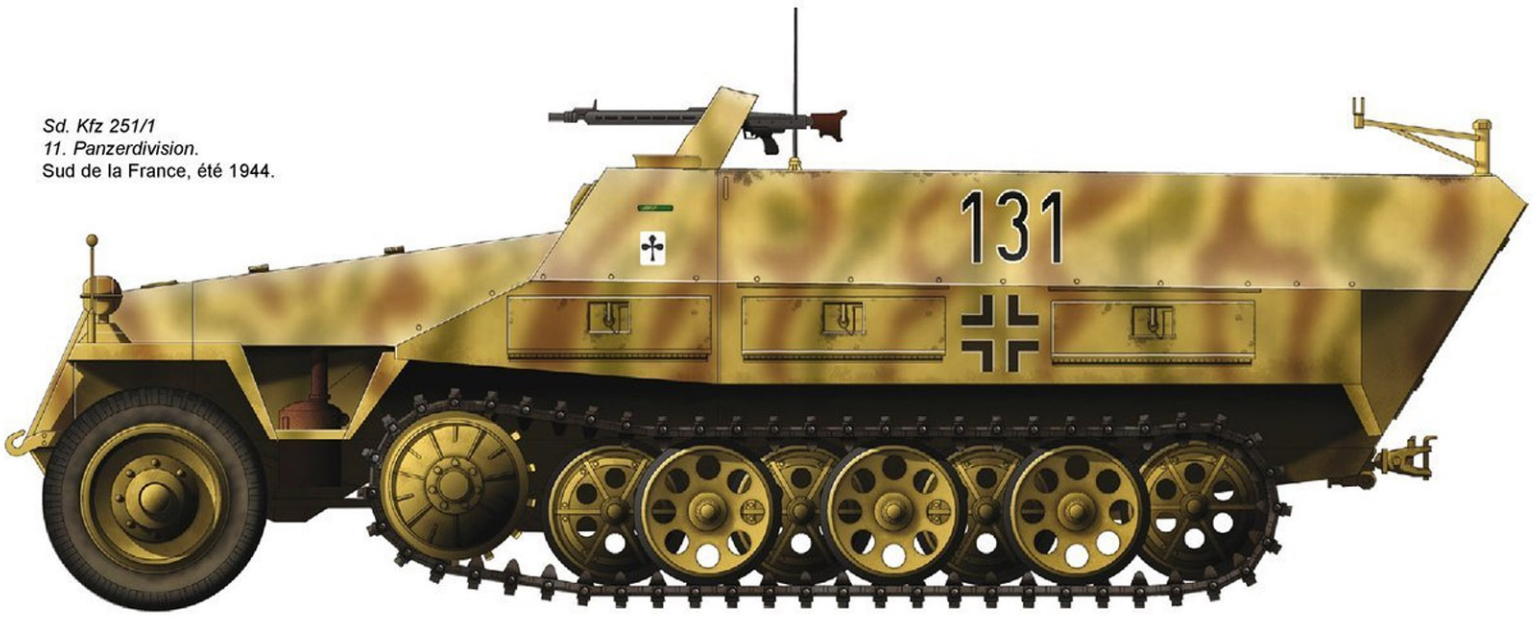


3,7cm Flak auf Fahrgestell
Panzerkampfwagen IV (Sf)
11. Panzerdivision.
Lyon, septembre 1944.

En Allemand, « *Möbelwagen* » signifie « camion de déménagement... »



Sd. Kfz 251/1
11. Panzerdivision.
Sud de la France, été 1944.



l'Est, Friedrich Wiese ordonne à la *11. Panzer-Division*, une fois achevé son regroupement sur la rive gauche du Rhône, d'interdire une percée ennemie sur Avignon en établissant une ligne défensive d'Aix-en-Provence remontant vers la vallée de la Durance. Pas moins…

Rappelons que deux grandes unités ont été chargées de tenir Toulon (*242. Infanterie-Division*, *Generalleutnant* Johannes Baessler) et Marseille (*244. Infanterie-Division*, *Generalleutnant* Hans Schaefer). Enfin, les deux Divisions du *Generalkommando IV. Luftwaffen-Feldkorps* (*General der Flieger* Erich Petersen) avec la *189. Reserve-Division* (*Generalleutnant* Richard von Schwerin) et la *716. Infanterie-Division* (*Generalleutnant* Wilhelm Richter) retraitent sur la rive droite du Rhône.

Pour exécuter la lourde mission qui lui est confiée, le *Generalleutnant* Wend von Wietersheim organise son unité en deux *Kampfgruppen*, la première en renforcement du *Generalkommando LXXXV. Armeekorps*, la seconde en lignes défensives de la vallée de la Durance à Nyons.

Le 21 août, Wend von Wietersheim reçoit de nouveaux ordres : « *Tout en assurant le soutien du* LXXXV. Armeekorps, *former quatre* Kampfgruppen *qui doivent sans délai barrer les routes débouchant des Alpes entre Carpentras au sud et Valence au nord et interdire l'avance ennemie de l'est vers nos axes de retraite. Pousser aussi loin que possible vers l'est de fortes patrouilles de combat.* » Le *Kommandeur* de la *11. Panzer-Division* étudie rapidement la situation et donne les directives suivantes : « *Actuellement, l'ennemi renforce par des opérations locales la tête de pont conquise. Lorsqu'il reprendra sa progression, il faut compter qu'il cherchera à atteindre directement la vallée du Rhône ou à y pénétrer par une poussée le long des contreforts ouest des Alpes (Route Napoléon) suivie d'une conversion vers l'ouest. Dans le cas le plus défavorable, il faut s'attendre à subir simultanément une pression frontale depuis le sud et à une poursuite qui déborderait notre aile est. Dans ce cas, la mission première de la division est de couvrir le flanc est de l'*AOK. 19. *La défense contre la poussée frontale restera confiée en grande partie à l'infanterie du* LXXXV. Armeekorps. *Infanterie qu'il faudra soutenir, tout au moins en moyens antichars. Les deux Divisions du* LXXXV. Armeekorps *n'ont pas regroupé tous leurs éléments sur la rive est, dont une partie de leur artillerie, antichars et unités de maintenance. De plus, elles manquent de cohésion et d'instruction et leur aptitude à la guerre de mouvement est douteuse. Enfin, il ne faut pas compter sur l'appui de notre aviation. Avant d'engager la bataille, le commandant de la division doit pouvoir compter fermement sur toutes ses unités auxquelles nous imposerons les plus hautes exigences. Les larges secteurs qu'impliquera la double mission à laquelle l'on s'attend, bloquer la poursuite débordante et participer à la défense contre la poussée frontale, contraindront la division à combattre fractionnée en petits groupements tactiques. Dans bien des cas, le terrain se prête à ce type de combat. Par dessus tout, la division devra toujours reconstituer ses réserves pour faire face aux situations difficiles ou, si nécessaire, ouvrir un encerclement qui pourrait aisément survenir dans la poursuite débordante engagée par l'ennemi. Le commandement et la troupe devront être prêts à tout moment à exécuter une opération de ce type ; un « raté » dans l'exécution d'une mission, quel que soit l'endroit, pourrait avoir des suites irréparables, des éléments de l'Armée être coupés.* » On ne peut être plus clair, lucide et déterminé. Nous verrons que la « Gespenter Division » se montrera à la hauteur des exigences de son *Kommandeur*…

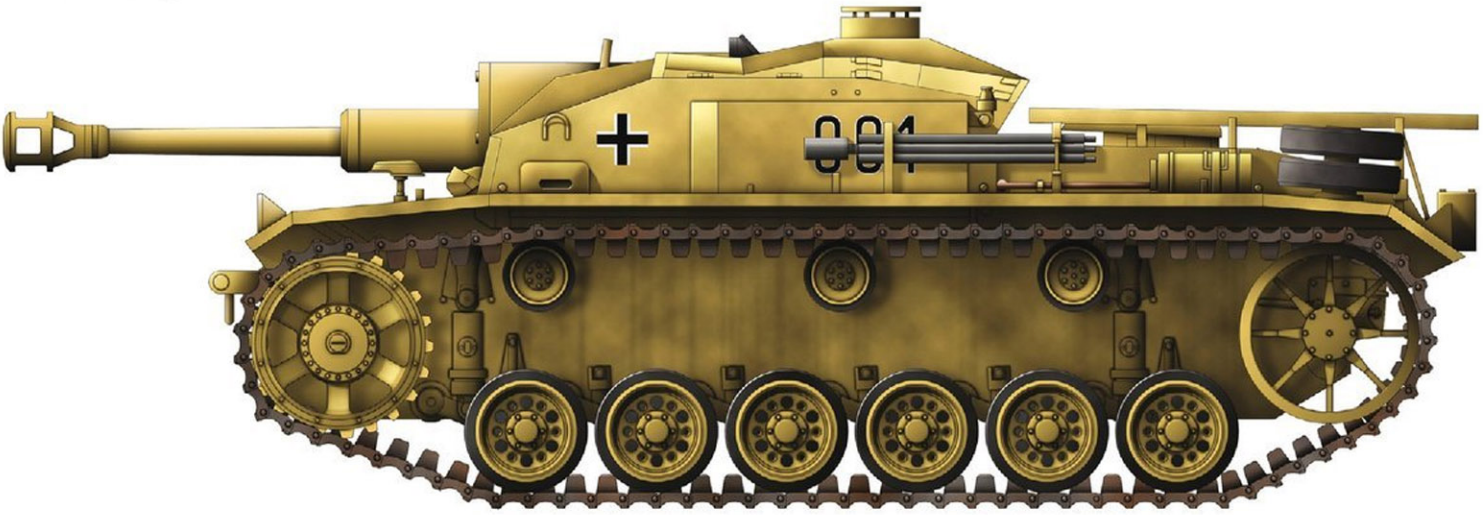
La situation militaire évolue d'ailleurs rapidement telle que prévue par Wend von Wietersheim. Le 22 août, les forces américaines atteignent une ligne Arles-Orgon-Apt, notons surtout que la *Task Force Butler* (*TFB*, du nom de son commandant, le général Butler. Il s'agit d'un groupement blindé entièrement mécanisé) qui précède la *36th Infantry Division* s'est très vite rabattue vers l'ouest par une ligne Gap, Die et Crest. Les blindés américains occupent les hauteurs nord-est de Montélimar et tentent de couper la Route Nationale 7 (RN7), l'axe principal de retraite de l'*AOK. 19*. Elle se heurte cependant au *Feld-Ersatz-Bataillon* de la *11. Panzer-Division* – rappelons-nous, habilement renforcé en prévision d'un « coup dur » – qui remontait sur Valence pour en préparer la défense. « *Malheureusement Butler ne dispose que d'éléments très légers et qui, par manque de moy-*

Nous avions déjà publié cette photo dans un numéro précédent de Batailles & Blindés. Mais, il faut avouer qu'elle a toute sa place dans cette étude d'Alain Verwicht. Ce *Marder III* a été neutralisé lors de la bataille de Montélimar. L'insigne de la division, peint au pochoire, est clairement visible sur ce *Sd. Kfz 139*. Coll. Y. Kadari

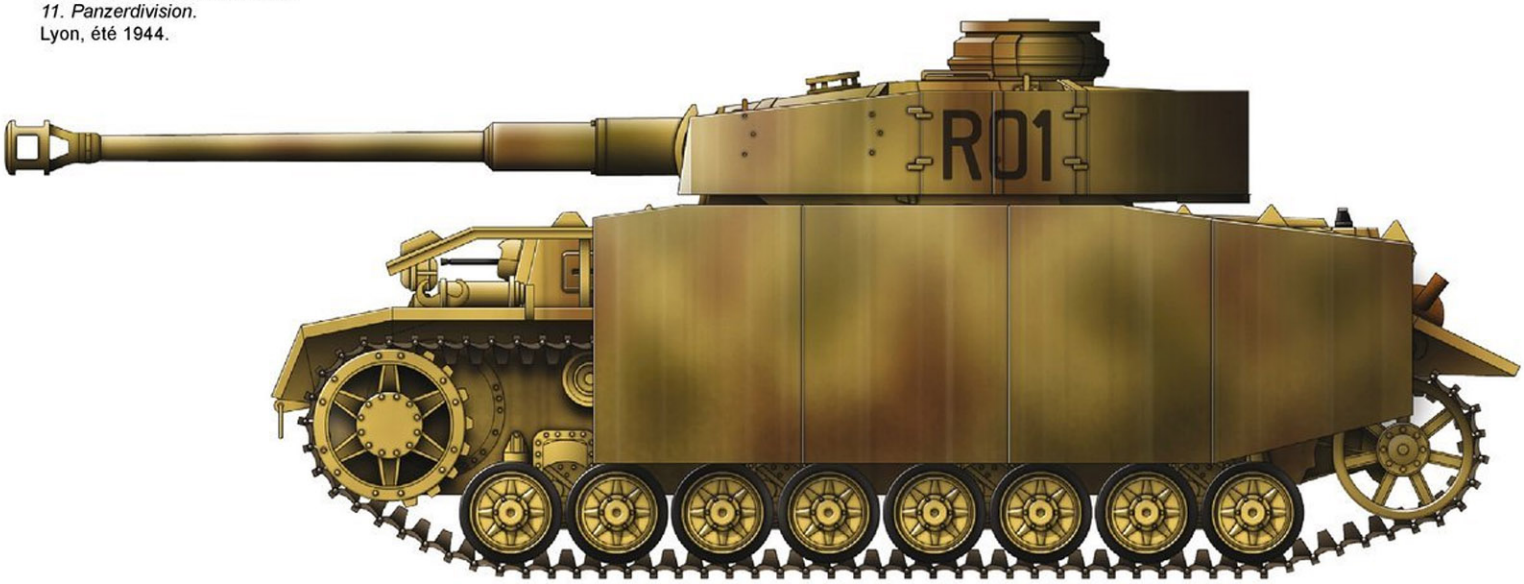
La 11. Panzerdivision en France en 1944

© L. Lecocq / Batailles & Blindés, 2005

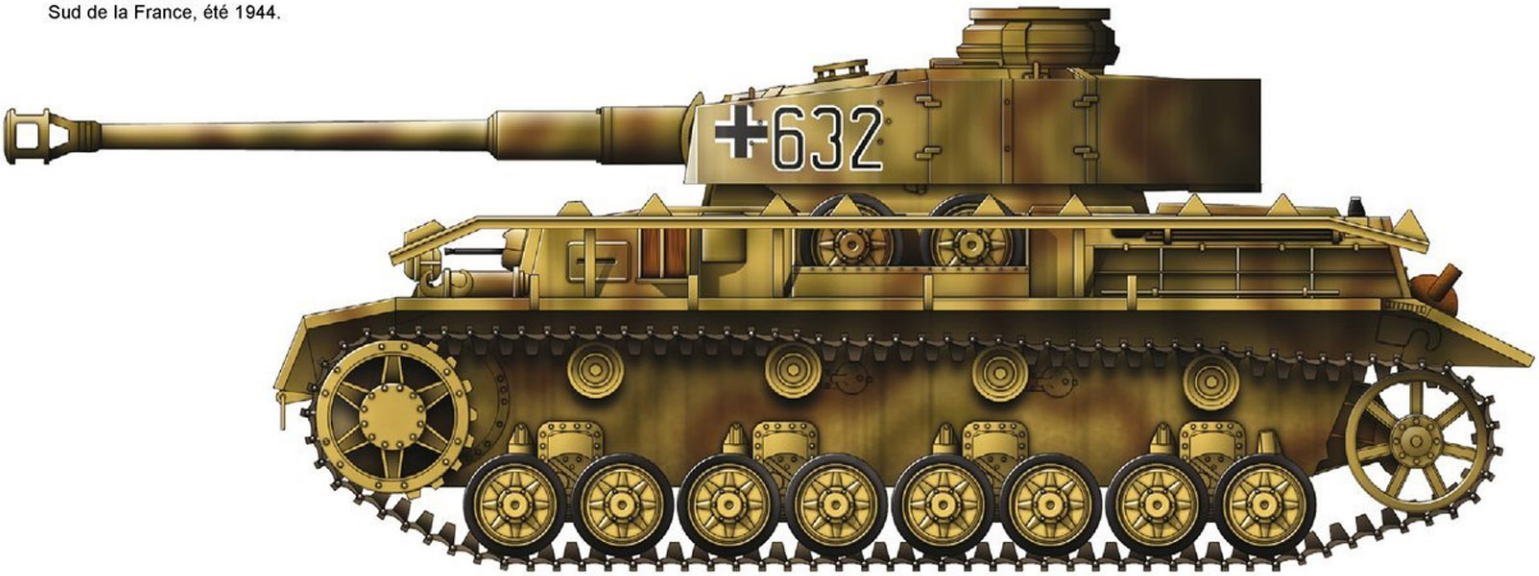
StuG. III Ausf. G.
11. Panzerdivision.
Sud de la France, été 1944.



Panzerkampfwagen IV Ausf. H.
11. Panzerdivision.
Lyon, été 1944.



Panzerkampfwagen IV Ausf. H.
11. Panzerdivision.
Sud de la France, été 1944.



Difficile de dire comment ce *Panzer IV Ausf. H* a été mis hors de combat : antichar, artillerie ou aviation ? En terrain découvert, il a vraisemblablement été la cible des nombreux et redoutables chasseurs-bombardiers alliés. Il a entièrement brûlé. Le premier galet de retour est visible au sol entre les deux premiers galets de roulement. Rappelons que la division ne disposait plus que d'une *Panzer-Kompanie* sur les quatre composant sa *II. Panzer-Abteilung*, soit un effectif théorique de dix sept *Panzer IV*.
Coll. particulière

ens, ne peuvent être rapidement renforcés », indique le général de Lattre de Tassigny dans son « Histoire de la 1ère Armée française ». Ouvrons ici une parenthèse : faut-il rappeler la hardiesse des troupes mécanisées allemandes durant les campagnes de 1939-1941 qui, quels que soient les obstacles, les forces qui leur étaient opposées, poursuivaient leurs attaques avec détermination, souvent même avec leurs seules unités motocyclistes, quelques véhicules de reconnaissance voire quelques *Panzer* légers. Les « éléments très légers » américains de la *Task Force Butler*, détachement pourtant équipé de moyens lourds (chars M4 et *Tank Destroyer* M-10), étaient-ils des voitures de reconnaissance type M8 ?

En conclusion, alors que les premiers convois de l'*AOK. 19* sont encore à Orange, une quarantaine de kilomètres plus au sud, la *Task Force Butler*, seul élément lourd des forces américaines du *6th US Army Corps*, « *n'insiste pas et se contente de prendre la RN7 sous ses feux d'artillerie* » (citation tirée du Cours de l'École Supérieure de Guerre). Plus précisément, les Américains sont peu désireux d'engager le combat avec les deux mille hommes du *Feld-Ersatz-Bataillon* renforcé ! Friedrich Wiese, pour parer à cette menace, transmet dans la soirée (17H00) l'ordre suivant à la *11. Panzer-Division* dont les derniers éléments achèvent à peine le franchissement du Rhône : « *Attaquer au nord de Montélimar, rejeter l'adversaire installé sur les hauteurs nord-est de la ville et libérer la route du Rhône. Le* LXXXV. Armeekorps *remettra à votre disposition les éléments nécessaires.* »

Quelle est alors la situation précise de la Division ? Elle est déployée du nord au sud sur un front de 240 kilomètres. La plus grande partie est à l'est d'Avignon. Une *Kampfgruppe* évolue en soutien du *LXXXV. Armeekorps*. Quatre *Kampfgruppen* barrent les axes débouchant des Alpes. Le *Feld-Ersatz-Bataillon* est à La Coucourde, à une dizaine de kilomètres au nord de Montélimar. Les personnels de la *Heeres-Flak-Artillerie-Abteilung (mot.) 277* sont à Lyon où ils attendent leurs matériels, pièces antiaériennes et véhicules.

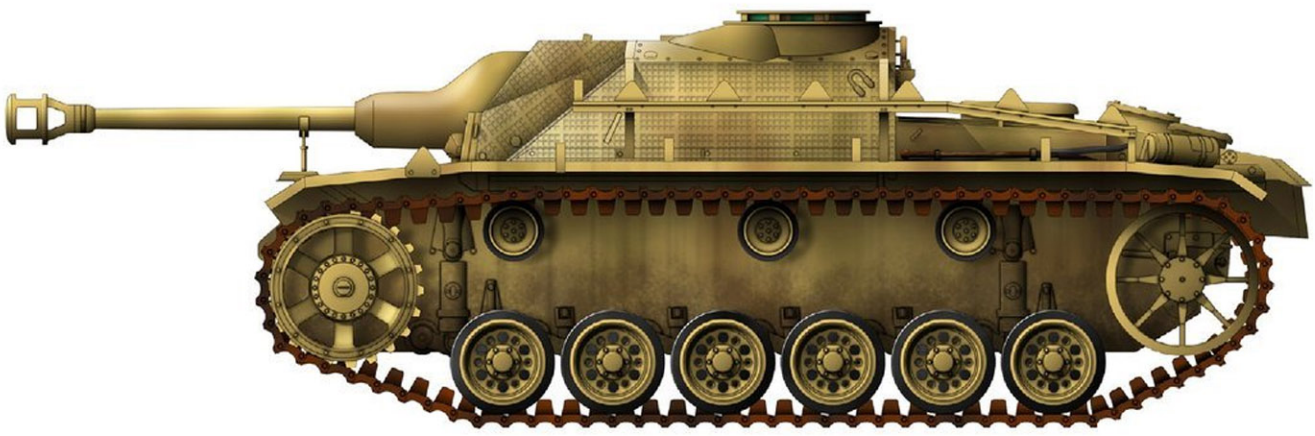
L'on peut maintenant distinguer deux phases dans l'action de la *11. Panzer-Division* en soutien de l'*AOK. 19* : la bataille de Montélimar (du 22 au 29 août) puis une retraite défensive mobile de Montélimar à la Porte d'Alsace (du 29 août au 7 septembre).

LA BATAILLE DE MONTÉLIMAR

Elle oppose la *36th Infantry Division* et la *TFB* qui ont pour mission de couper la RN7 à la majeure partie de la *11. Panzer-Division* – et quelques maigres éléments d'infanterie – qui doit absolument conserver cet axe de retraite pour les formations de

StuG. III Ausf. G.
11. Panzerdivision.
Sud de la France, été 1944.

© L. Lecocq / Batailles & Blindés, 2005



l'*AOK. 19*. Cette bataille se déroule en trois phases : les combats d'approche du 22 au 24 août, la contre-attaque pour rejeter l'adversaire et repousser la menace de coupure le 25 et enfin, la percée, du 26 au 29, entravée par une crue subite de la Drôme en date du 27 août.

Première phase – Le 22 août au soir, la *11. Panzer-Division* fait mouvement de sa zone de rassemblement à l'est d'Avignon vers Montélimar où elle ne disposera de l'essentiel de ses forces qu'à partir du 25. En fin de matinée le 23, pour parer à l'avance de la *TFB* à l'est de Montélimar, sont engagés le *Panzer-Grenadier-Regiment 110* (*Oberst* Heinrich Hax) et une *Kampfgruppe* d'unités disparates de la *Luftwaffe* qui remontait vers Lyon ; les documents français indiquent qu'il s'agit du 63e régiment de campagne de la *Luftwaffe*, or ce dernier n'a jamais existé... Cette attaque bloque la *TFB* sur ses positions. Dans la nuit du 23 au 24, une *Kampfgruppe* composée de la *Panzer-Aufklärungs-Abteilung 11*, une *Panzer-Kompanie* et une *Artillerie-Batterie* est dirigée sur Crest pour barrer la vallée de la Drôme. Dans l'après-midi du 24, les éléments de la *Luftwaffe* atteignent La Coucourde tandis que le *Feld-Ersatz-Bataillon* occupe la localité de Loriol, à vingt kilomètres au nord de Montélimar. Dans la soirée, les forces américaines parviennent cependant à couper la RN7 à hauteur de Livron, à un ou deux kilomètres au nord de…Loriol ! Les convois allemands sont alors détournés sur des voies latérales entre la route et le Rhône. Enfin, l'ensemble de la *36th Infantry Division* achève son regroupement sur les hauteurs nord-est de Montélimar. Si les effectifs et les moyens blindés sont sensiblement équivalents de part et d'autre en vue d'un affrontement maintenant inévitable, les forces américaines ont une large supériorité sur deux points : l'artillerie – huit groupes dont sept de 105mm et un de 155mm, soit 96 pièces – et l'aviation ; est-il utile de préciser les chiffres en ce qui concerne celle-ci ?

Deuxième phase – Jugeant la situation critique, Friedrich Wiese ordonne au *LXXXV. Armeekorps* de diriger au plus vite sur Montélimar l'une de ses deux unités, la *198. Infanterie-Division* ; il souhaite ainsi former avec la *11. Panzer-Division* une *Kampfgruppe* aux ordres du *Generalleutnant* Wend von Wietersheim dont la mission sera de reprendre les hauteurs au nord-est de Montélimar et de barrer la progression de l'ennemi à l'est. Dans la vallée du Rhône, la poussée de la *3rd Infantry Division* sera seulement freinée par une *Kampfgruppe* (renforcée) d'infanterie et de *Pioniere*. La contre-attaque est lancée le 25 août en fin de matinée, avec les seuls éléments de la *11. Panzer-Division* qui ont pu être rassemblés et un *Grenadier-Regiment* de la *198. Infanterie-Division*. Aussitôt pris sous le feu de l'artillerie et de l'aviation américaine, le mouvement allemand marque le pas à hauteur de Bonlieu-sur-Roubion. Plus au Nord, la RN7 est à nouveau coupée à La Coucourde.

Troisième phase – Dans la soirée du 25, l'attaque est arrêtée. Maintenant, il faut uniquement assurer une voie de retraite

Baume-Les-Dames : les troupes américaines ont photographié ce *StuG. III Ausf.G* le 12 Septembre ; il aurait été touché et immobilisé par le tir d'un courageux servant de bazooka de la 3e Division d'Infanterie Algérienne le 5 Septembre. Huit *Stu 40 / III* (c'est ainsi qu'ils sont dénommés sur les organigrammes divisionnaires) équipaient la *Panzerjäger-Abteilung 61*, celui ci étant le « 001 », le *Panzer* du *Stab* de l'unité, par ailleurs armée d'automoteurs anti-chars sur châssis *Panzer II* (9) et *Panzer 38 (t)* (7) et douze *7,5 cm Pak 40* tractés.
L'insigne divisionnaire est ici aussi bien visible à l'avant gauche du *Panzer*. L'on notera également l'emplacement inhabituel de la croix noire à droite sur la plaque blindée additionnelle supérieure
US Army

Baume-Les-Dames, le 5 Septembre : un Hummel armé d'un 15cm, traverse la ville pour contre-attaquer et rejeter les troupes françaises et les F.F.I. ayant occupé une partie de la localité et surtout le pont sur le Doubs, que les forces allemandes doivent dans un premier temps reprendre pour assurer leur retraite et faire sauter ensuite. Pour cela, une *Kampfgruppe* intervient dans l'après-midi ; de source française, elle aurait réuni trois Panther, quatre Hummeln, un Bataillon du *Panzer-Grenadier-Regiment 110*, le *Feld-Ersatz-Bataillon* et une unité de *Pioniere* (ce qui nous semble beaucoup compte tenu à cette date, de la dispersion des unités de la *11. Panzer-Division* sur un front 350 kilomètres, les unités en avant garde et celles en flanc garde plus au Sud) Baume-Les-Dames est reprise, le pont détruit. Dix automoteurs de ce type (cinq pour chacune) équipaient les *2.* et *3. / Panzer-Artillerie-Regiment 119*. Malgré un long et difficile périple depuis la région toulousaine jusqu'au rives du Doubs, ce lourd Panzer est encore en excellent état. L'équipage a même conservé la bâche recouvrant l'intégralité du compartiment de tir ; elle ne sera ôtée qu'au moment de l'attaque. A la date du 1er septembre, l'état de situation divisionnaire précise que trois Hummeln seulement sont encore en service (ce qui accrédite en partie notre observation sur la surestimation des forces allemandes dans cette contre-attaque). Coll. R. Dutriez

entre le Rhône et les hauteurs à l'est de la RN7. Cette mission est à nouveau confiée à la *11. Panzer-Division* qui devra également tenir les passages vers l'Isère. Compte tenu de la supériorité aérienne de l'adversaire – c'est peu de le préciser à nouveau – Wend von Wietersheim décide d'attaquer de nuit. À 0h00, ses unités démarrent, la *Kampfgruppe* Thieme en pointe. Après quatre heures de violents combats au nord de La Coucourde, la *36th Infantry Division* est repoussée sur les hauteurs à l'est du couloir. La *Kampfgruppe* Thieme poursuit sa route vers l'Isère pour couvrir le défilé de Tain-l'Hermitage et barrer une éventuelle attaque venant de Romans-sur-Isère. Le *Panzer-Grenadier-Regiment (mot.) 111* reste en couverture entre La Coucourde et Loriol où, le pont ayant été détruit, le *Panzer-Pionier-Bataillon 209* entreprend aussitôt de poser des franchissements sur la Drôme. Le 27, à minuit, alors que les premiers éléments de la division franchissent la Drôme, une crue subite consécutive à des orages dans les Alpes recouvre les passages. Toutes les unités allemandes entre La Coucourde et la Drôme restent bloquées douze heures sous le feu ininterrompu de l'artillerie américaine auquel s'ajoutent dès l'aube les attaques de l'aviation. Ce n'est qu'en milieu de journée, le 27 août 1944, que les passages reprennent. Le *Panzer-Regiment 15* et le *Panzer-Grenadier-Regiment 111* tiennent solidement le flanc nord et contre-attaquent peu avant la nuit pour dégager la *Panzer-Aufklärungs-Abteilung 11* durement engagée sur Allex. Cette unité doit poursuivre ensuite sa route pour barrer plus au

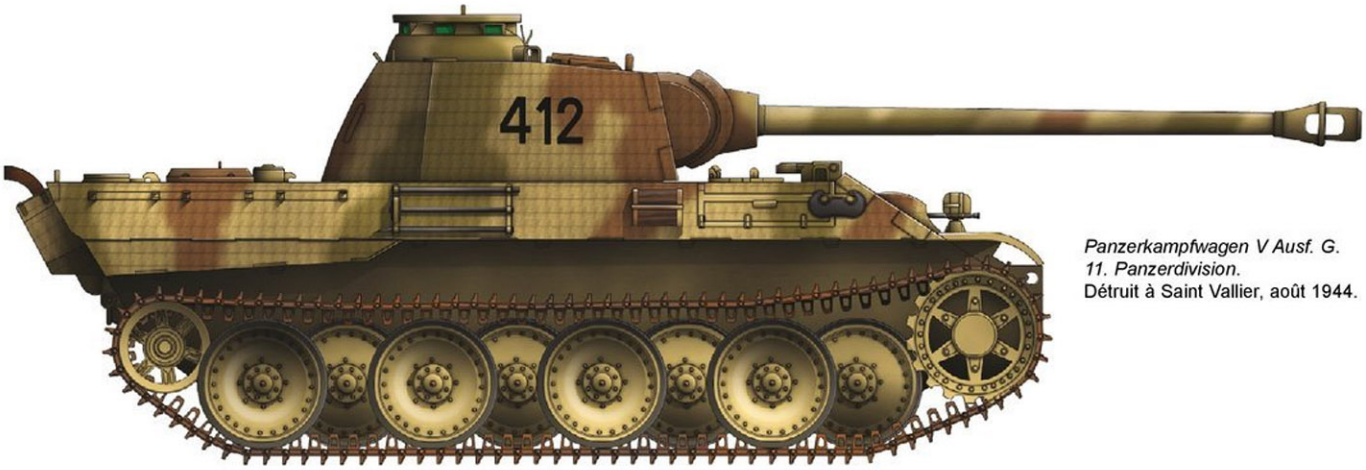
Le fantôme (das Gespent) est ici bien visible sur la plaque frontale de ce « *Kanonenwagen* », automoteur semi-chenillé *Sd.Kfz. 251 / 9* armé d'un 7,5cm court. Il appartenait à l'une des *Kampfgruppen* qui, du 6 au 14 Septembre, lancèrent treize contre-attaques le long des hauteurs du Lomont, entre Crosey-Le-Petit et Dannemarie près de la frontière suisse. Il a été immobilisé par un 57mm antichar de la 3e Division d'Infanterie Algérienne le 7 septembre au matin. Comme souvent l'épave a été photographiée plusieurs mois après les combats ; tout ce qui pouvait être utile (roues) a été récupéré et nombre de pièces emportées par les « chasseurs de souvenirs ». La *11. Panzer-Division* disposait de seize automoteurs de ce type, deux pour chacune des *1.*, *2.* et *3. / (gp.) 110*, quatre pour la *4.s. / (gp.) 110* (*gp.* pour *gepanzert*, blindé, *s.* pour *schwere*, lourde ; soit les quatre compagnies de combat du *I. (gp.) / Panzer-Grenadier-Regiment 110*) et six pour la *5. / Panzer-Aufklärungs-Abteilung 11*, l'unité de reconnaissance divisionnaire. Coll. R. Dutriez

La 11. Panzerdivision en France en 1944

© L. Lecocq / Batailles & Blindés, 2005

Panzerkampfwagen V Ausf. G.
11. Panzerdivision.
Détruit à Beaulieu-sur-Roubion, 1944.

Panzerkampfwagen V Ausf. G.
11. Panzerdivision.
Sud de la France, août 1944.



Panzerkampfwagen V Ausf. G.
11. Panzerdivision.
Détruit à Saint Vallier, août 1944.

Panzerkampfwagen V Ausf. G.
11. Panzerdivision.
Détruit à La Coucourde, été 1944.

© L. Lecocq / Batailles & Blindés, 2005

Panzerkampfwagen V Ausf. G.
11. Panzerdivision.
Détruit à Meximieux, septembre 1944.

nord les axes entre Upie et Beaumont-sur-Valence. Le 28 au matin, tous les éléments de la *11. Panzer-Division* ont franchi la Drôme. C'est la *338. Infanterie-Division* qui doit désormais maintenir ouvert le couloir par lequel retraitent les dernières unités allemandes.

À partir de midi, la *36th Infantry Division* renforce sa poussée dans la vallée de la Drôme. Déployée entre Livron et Ambonil, la *11. Panzer-Division* livre de durs combats, bien que son artillerie ait épuisé la totalité de ses munitions. Elle doit abandonner Livron en fin de journée. La RN7 est à nouveau coupée, mais les passages entre la route et le Rhône restent utilisables. La retraite du *LXXXV. Armeekorps* est toutefois barrée… Dans la nuit du 28 au 29, au Petit Robin, sont réunis le *General der Infanterie* Friedrich Wiese, le *General der Infanterie* Baptist Kniess (*Kommandeur* du *LXXXV. Armeekorps*) et le *Generalleutnant* Wend von Wietersheim. Ils décident de maintenir la *11. Panzer-Division* sur ses positions défensives jusqu'au 29 à midi pour permettre le passage des derniers éléments de l'*Armeekorps*. Au-delà, Wend von Wietersheim estime que sa division perdra toute mobilité et devra sacrifier la plupart de ses *Panzer*. Les derniers éléments du *LXXXV. Armeekorps* parviennent cependant à forcer le passage dans la nuit du 29 au 30 Août ; la *36th Infantry Division* atteint le Rhône à 9h15.

Après ces huit jours de combats, quel bilan peut-on établir pour chacun des adversaires ? La *11. Panzer-Division* a toujours réussi à conserver une liberté de retraite aux unités de l'*AOK. 19* en utilisant toutes les formes du combat mobile. Elle a tenu le flanc nord jusqu'à l'extrême limite de ses possibilités pour éviter l'encerclement du *LXXXV. Armeekorps*. Enfin, elle a couvert l'axe de retraite au plus loin jusqu'à l'Isère où le 28 août, la *Kampfgruppe* Thieme à repris Romans-sur-Isère aux troupes alliées par une énergique attaque en force. La division aurait perdu 12 *Panzer*, 7 *StuG.*, 16 canons antichars (*Pak*) lourds et les trains de deux *Artillerie-Abteilungen* (véhicules d'approvisionnement en munitions, pièces détachées, carburants, etc.). Côté américain, le bilan est annoncé positif : obtenant la surprise – ce qui est faux lorsqu'on lit les ordres de Wend von Wietersheim avant la bataille – sans toutefois l'exploiter à fond – vrai – la *36th Infantry Division* a durant huit jours imposé à son adversaire une bataille à front renversé, entravé – sans jamais la couper définitivement – la retraite de l'*AOK. 19*, lui infligeant – surtout – avec l'aviation des pertes sensibles. Selon des sources américaines, les pertes allemandes seraient de 11 000 tués, blessés ou prisonniers, 2 500 véhicules et blindés détruits (*sic*) !

RETRAITE DÉFENSIVE JUSQU'À LA PORTE D'ALSACE

De Montélimar à la Porte d'Alsace, l'action de la *11. Panzer-Division* se déroule en ligne droite sur 350 kilomètres. Elle peut, là encore, se résumer en trois phases :

Première phase du 29 au 31 août – Après avoir décroché de ses lignes sur la Drôme, la division rejoint sa nouvelle zone de déploiement au camp de Santonay au nord-est de Lyon, tout en couvrant la retraite de l'*AOK. 19* entre Romans-sur-Isère et Beaurepaire. Elle pousse sa *Panzer-Aufklärungs-Abteilung* vers Chalamont en garde face à l'est sur une ligne Meximieux-Pont d'Ain, et son *Feld-Ersatz-Bataillon* sur Bourg-en-Bresse. Sa mission reste la protection des axes de retraite de l'*AOK. 19*, cette fois entre Lyon et Pont d'Ain. Une ligne de recueil ayant été établie devant Lyon par les unités du *IV. Luftwaffen-Feldkorps*, remonté par la rive droite du Rhône.

Deuxième phase du 1er au 3 septembre – Durant ces trois jours, la division affronte les *GI's* de la *45th Infantry Division* : le 1er Septembre, à Meximieux où elle dégage une *Pionier-Kompanie* sévèrement accrochée et élimine une tête de pont adverse sur la rive droite de l'Ain. Le 2, à l'est de Bourg-en-Bresse, où elle se porte au devant de la *45th Infantry Division* remontée le long de la rive gauche de l'Ain et qu'elle a franchi en force. Pendant deux jours une partie de la *11. Panzer-Division* lance de furieuses contre-attaques pour repousser les unités mécanisées américaines. En effet, le *Panzer-Grenadier-Regiment 110* est déjà à Navilly pour assurer le passage du Doubs. Dans l'après-midi du 3, alors que les combats font rage, une unité de reconnaissance du *6th US Army Corps* coupe l'axe défensif de la division à Montrevel. Une *Kampfgruppe* formée à la hâte (éléments de reconnaissance, quelques *Panzer*, une batterie d'artillerie et une *Pionier-Kompanie*) reprend Montrevel, « balayant littéralement cette unité » (citation tirée du Cours de l'École Supérieure de Guerre). Au soir, la division est autorisée à décrocher par Louhans et Navilly et à passer sur la rive droite du Doubs. Les unités de l'*AOK. 19* ont alors passé Mâcon, talonnées par les *Boys* de la *36th Infantry Division*.

En face :
À notre connaissance les photographies concernant *la 11. Panzer-Division* durant l'été 1944 sont rares. Les opérateurs des *Propaganda-Kompanien* étaient sans doute absents sur ce front plus que secondaire et pour une armée en retraite… Fin août, l'un des *Panzer IV* du *Stabs-Panzer-Regiment* traverse Lyon (Le Cinejournal n'existe sans doute plus mais nos lecteurs lyonnais reconnaîtront peut être cette rue ou avenue de la ville). À la date du 1er août, le *Stabs-Panzer-Regiment* disposait de huit automoteurs 3,7cm *Flak* Möbelwagen, cinq *Panzer IV* et trois *Panzer V* Panther. Conformément à la numérotation théorique, le code tactique en partie visible, commence par un R (pour *Regiment*) et doit être suivi d'un nombre à deux chiffres : de 01 pour le *Kommandeur* de l'unité, à 08. Ici, l'on ne distingue que la partie supérieure d'une seconde lettre (I ou L) ou d'un 1. Ces numérotations variaient en effet d'une unité à l'autre, les *Kommandeure* voulant éviter que ces codes ne désignent trop clairement les *Panzer* du *Stab* (rappelons le, l'unité de commandement) à l'ennemi, devenant ainsi des cibles prioritaires. Collection particulière

Troisième phase du 4 au 7 septembre – Dans la nuit du 3 au 4 septembre, la *11. Panzer-Division* reçoit l'ordre de rejoindre au plus tôt la frontière suisse pour barrer la Porte d'Alsace à la 3e Division d'Infanterie Algérienne (DIA) qui roule sur Belfort par Pontarlier et dont les premiers éléments (RCT 3, *Regimental Combat Team*, équivalent d'un groupement tactique de combat) traversent le Doubs à Baume-les-Dames le 5 Septembre. Deux *Kampfgruppen* de la *11. Panzer-Division* interviennent vigoureusement : le premier sur le flanc des unités françaises à Etalans alors que le second reprend Baume-les-Dames, repoussant le RCT 3 sur la rive gauche du Doubs. C'est le coup d'arrêt à la poursuite engagée par les troupes alliées pour déborder l'*AOK. 19* (le chef de l'Armée B française en avait fait une volonté personnelle) et couper toute route de sortie à l'*AOK. 1* retraitant à marches forcées du sud-ouest de la France. « *La journée a été chaude. Que réserve le lendemain ? [...] Mais une déception aussi : c'en est fini de la poursuite ininterrompue. La 11ème* Panzerdivision *se cramponne maintenant tout le long de la transversale Clerval-Pont-de-Roide-Porrentruy qu'elle verrouille* », dixit de Lattre de Tassigny.

Le 7, la Porte d'Alsace est barrée. La *11. Panzer-Division* a pleinement exécuté sa mission. Le 12 septembre, les forces alliées débarquées en Normandie font leur jonction avec celles remontant de Provence à Montbard en Bourgogne. Mais ce n'est qu'un mois plus tard, le 14 novembre, que la 1e Armée française (ex-Armée B) reprend l'offensive vers Belfort. La ville est atteinte le 25. Une nouvelle et longue bataille s'engage. Parmi les troupes allemandes, l'on trouve des milliers de combattants ayant échappé à la grande manœuvre d'encerclement planifiée par l'opération « Anvil-Dragoon », en partie grâce à l'action de la *11. Panzer-Division*.

ANALYSE DE L'ACTION DE LA 11. PANZER-DIVISION

Analyse de l'action, certes, mais enseignements également quant à la remarquable conduite de la *11. Panzer-Division*. Nous pouvons analyser l'ensemble en trois points pour lesquels nous citerons à plusieurs reprises le Cours de l'École Supérieure de Guerre. Nous préférons en effet au lecteur les réflexions des officiers français ayant rédigé ces textes.

La préparation – nous l'avons longuement abordée dans le premier chapitre de cette étude. Citons les conclusions des rédacteurs français : « *L'entraînement subi, l'articulation adoptée se sont montrés payants dans l'action ; en effet, la division est rarement employée en masse, sauf à Montélimar pour la percée, mais dispersée, dans des compartiments de terrain importants, dans des tâches simultanées et ce sans aucun appui aérien : combat en arrière-garde en renforcement du 85ème corps d'armée. Reconnaissances lointaines sur les axes débouchant des Alpes et obstruction de ceux-ci. Occupation de points de passages obligés. Rupture de résistance sur les itinéraires comme à Montrevel. Attaques, contre-attaques, coups d'arrêts. Il fallait pour les accomplir des cadres et des hommes connaissant leur métier, et l'action de la 11ème Pzd montre à l'évidence que le coup d'éclat n'est en définitive que*

Vue avant du *Panzerkampfwagen V Ausf. G* « 225 » présenté à la page 58. Le grillage fixé sur le char permettait de disposer des branchages à des fins de camouflage.

le résultat d'une longue patience. » Pour notre part, nous remplacerons le mot « métier » par ceux d'expérience (sur le front de l'Est, l'adversaire était d'une trempe et d'un fanatisme qui forgeaient rapidement un combattant…) et de détermination. Bien commandées, les troupes allemandes se sont toujours montrées redoutables.

Les mouvements et les franchissements – Depuis ses cantonnements entre Toulouse, Albi, Carcassonne et la Porte d'Alsace, la plus grande partie des véhicules de la division a parcouru plus de 1 500 kilomètres. Dès sa mise en alerte, tous ses déplacements s'effectuèrent non sans de très sérieuses difficultés. Celles-ci peuvent être résumées en trois points : de son transfert depuis ses cantonnements au Rhône organisé par la route et sur voie ferrée, la plupart des colonnes sont retardées par l'action des maquisards qui font sauter ponts et tunnels. Le 15 août, le *Panzer-Grenadier-Regiment 111* et la *Panzer-Aufklärungs-Abteilung 11* sont arrêtés à une quarantaine de kilomètres au nord-ouest de Montpellier par la destruction d'un tunnel routier. Le 19 août, quarante *Panzer* sont bloqués sur leurs trains à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de Carcassonne ; les voies ont été sabotées. Les *Panzer* doivent être débarqués et poursuivre par la route. Dans la vallée du Rhône, la retraite des unités de l'*AOK. 19* s'effectue principalement par la RN7, entravant les mouvements de la division. Entre Avignon et Montélimar, ses colonnes roulent deux jours et trois nuits pour effectuer une centaine de kilomètres. À compter du 15 août enfin, l'aviation alliée s'attaque à toutes les concentrations de troupes et de véhicules. Quelques données suffiront : le *12nd Tactical Air Command* effectue, entre le 21 et le 28 août, 3 300 sorties, largue 1 900 tonnes de bombes et revendique pour la seule bataille de Montélimar la destruction de 1 400 véhicules. L'aviation alliée a donc interdit tous les déplacements tactiques de jour et imposé de fait le combat de nuit. Ainsi, la percée décisive de la *Kampfgruppe* Thieme à La Coucourde dans la nuit du 26 août. Énormes difficultés également et retards quant aux franchissements, particulièrement celui du Rhône. Huit jours et sept nuits du 15 au 22 août sont nécessaires à la division pour franchir le fleuve large d'environ 300 mètres entre Tarascon et Aramon. Même si la division était largement déployée avant son ordre de départ et son approche sérieusement entravée, rappelons que tous les ponts sur le Rhône jusqu'à Pont-Saint-Esprit avaient été détruits ou endommagés, y compris un pont de bateaux au sud d'Avignon. La *11. Panzer-Division* franchit alors le fleuve de nuit par petits groupes et sur trois ponts endommagés sur lesquels ne peuvent s'engager que des véhicules légers. L'un de ces ponts est de plus définitivement détruit dans la journée du 19. L'*AOK. 19* met à la disposition de la division toutes ses unités de franchissement (*Brücken-Kolonnen*). Les *Pioniere* aménagent également des péniches en portières. Enfin, dans cette même zone, est également transbordée la *198. Infanterie-Division*, affectée au *LXXXV. Armeekorps*. En conséquence, la division va alors anticiper sur les futurs points de franchissement. Hormis un retard de douze heures sur la Drôme consécutif à la crue soudaine du 27 août, elle tiendra solidement tous les ponts sur le Rhône, l'Isère, l'Ain, le Doubs…

Les approvisionnements – Le cadre d'engagement d'une *Panzer-Division* est en théorie le *Panzerkorps* qui dispose toujours d'unités motorisées pour ses approvisionnements. La *11. Panzer-Division* ne dispose seule que d'une autonomie limitée. Le rapport de début août précise que ses capacités de transport sont de 2 215 tonnes ; la théorie en exige 4 200 ! Elle va donc bénéficier des mesures prises par les services de l'*AOK. 19*. Pour les carburants principalement : plusieurs convois sont très rapidement acheminés de Marseille et Toulon près d'Avignon. Par la suite, tous les compléments se font à partir de péniches habilement dissimulées et réparties le long du Rhône et divers dépôts échelonnés en prévision d'une retraite sur cet axe. Il n'en va pas de même pour les munitions. Les convois sont soumis à de longs trajets, aux attaques de l'aviation et des résistants. Les 28 et 29 août, durant la bataille de Montélimar, l'artillerie, déjà peu nombreuse, est dépourvue de munitions. Grave pénurie enfin quant aux pièces de rechange : les pertes en véhicules et en blindés sont, selon les anciens de la division, dues plus à l'impossibilité de réparer qu'aux pertes au combat. À ce problème s'ajoute celui du potentiel des chars Panther dont les moteurs doivent être révisés à 800 kilomètres et qui dépassent largement ce kilométrage. « *Le bilan pour la division du 13 août au 7 septembre pour les chars et le personnel s'établit comme suit : 30 chars abandonnés ou détruits par l'adversaire, soit 40 % de pertes, 1 382 hommes tués, blessés ou disparus, soit 10% de pertes.* »

CONCLUSION

Ici encore, nous préférons livrer l'analyse des tacticiens français : « *Deux idées doivent être retenues en ce qui concerne l'action de la 11ème Pzd : anticipation, liberté d'action qui ne sont en définitive que les termes d'un même facteur, l'initiative. L'anticipation est manifeste dans la préparation et l'articulation de la division en vue de l'engagement. Il s'agit de combattre seule ; certes les cadres et les hommes ont dans leur grande*

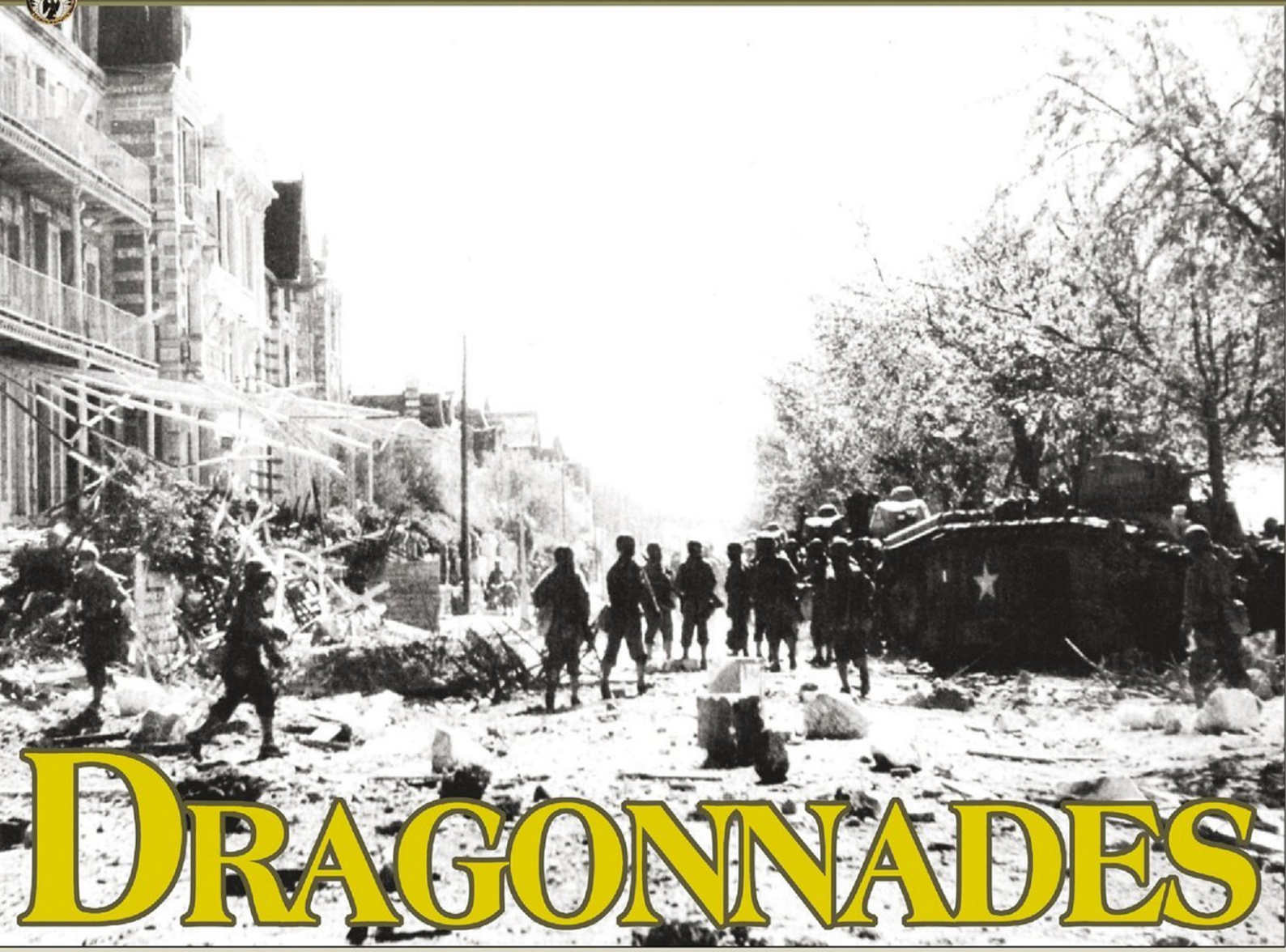
majorité une longue expérience du combat sur le front russe, ici il leur faut s'adapter à un nouvel adversaire. Les enseignements tirés de Normandie, la réflexion sur l'engagement futur de la division aboutissent, compte tenu du potentiel réduit de celle-ci et des contraintes, au meilleur emploi possible. La division a toujours un temps d'avance sur son adversaire dans les différents compartiments de terrain : entre Durance et Drôme particulièrement à Montélimar où se trouve son bataillon de réserve, de la Drôme à l'Isère où le groupement Thieme refoule les Alliés de Romans, de l'Ain au Doubs où elle inflige à la 45ème DI et à la 3ème DIA une série de coups d'arrêt. De cette anticipation découle tout naturellement la liberté d'action. Certes la division n'est pas au rendez-vous du débarquement mais là, il lui a fallu attendre le feu vert d'Hitler jusqu'au 13 août midi ; certes dans ses mouvements elle rencontre d'énormes difficultés techniques et tactiques mais ensuite dans le couloir rhodanien et entre l'Ain et le Doubs, elle mène le jeu : à Montélimar, à Romans, à Meximieux, à Bourg-en-Bresse, à Montrevel, à Baume-les-Dames, à Pont-de-Roide, les divisions alliées ne tombent jamais dans le vide. Cette liberté d'action elle la conserve par l'autorisation donnée aux commandants d'unité pour les mouvements de nuit mais aussi parfois pour le choix de la nuit pour combattre. »

Même si certains passages de cette conclusion nous surprennent (si l'on admet les énormes difficultés de toutes natures rencontrées par la *11. Panzer-Division*, l'anticipation sur les objectifs des troupes alliées est jugée naturelle…), nous résumerons plutôt l'action de la division dans les vallées du Rhône et de la Saône comme une stricte application des règles de l'art de la guerre et du commandement en particulier, auxquels s'ajoutent un sens aigu du devoir et une combativité exemplaire. Il est regrettable que les tacticiens, et par-delà, tous les passionnés du dernier conflit, n'aient pas examiné de plus près les titanesques batailles défensives de l'année 1944 sur le front de l'Est : toutes sont remarquables d'adaptation aux situations les plus difficiles, d'initiative à tous les échelons, de pugnacité. Le cas de la retraite vers l'ouest de la *Panzer-Armeeoberkommando 1* (*Generaloberst* Hans Valentin Hube) en mars et avril 1944 en est l'un des plus brillants exemples. Ses unités encerclées, Hans Hube n'en poursuit pas moins sa retraite tout en affaiblissant intentionnellement certains points de ses lignes de défense, provoquant la ruée dans le « *Kessel* » (chaudron, marmite, c'est ainsi que les Allemands désignent les zones encerclées par l'ennemi) de troupes mécanisées soviétiques qu'il fait encercler à leur tour et détruire par des *Kampfgruppen* volontairement maintenues en réserve. Au final, Hans Hube sauvera la totalité de ses unités. Mais ceci est une autre histoire…

Références :
Bundesarchiv-Militärarchiv (Freiburg-im-Breisgau)
Archives de Monsieur Robert Dutriez (Cours de l'École supérieure de Guerre)
Robert Dutriez. « La guerre des blindés en Franche-Comté ».

Remerciements :
- À Monsieur Robert Dutriez.
- Au Doktor Ekkehart Guth.
Tous deux nous ont apporté une aide aussi amicale qu'indispensable.

Un Panther abandonné à Meximieux le 1er septembre ; nous l'avons brièvement relaté : une *Kampfgruppe* hâtivement organisée élimine ce jour là une tête de pont américaine sur la rive droite de l'Ain, poussée d'éléments mécanisés de la *45th Division d'Infanterie* américaine qui menaçait le flanc droit de la retraite de l'*AOK. 19*, seulement protégée dans cette localité par une *Panzer-Pionier-Kompanie*. La légende officielle de ce cliché précise qu'il s'agit d'un Tiger. Comme souvent, soldats et pilotes alliés voyaient des Tiger partout... Il n'y en avait pas un sur l'ensemble du front sud-est de la France !
US Army



DRAGONNADES

Par Alain Chazette

Le 13e Régiment de Dragons est issu d'une longue et prestigieuse lignée puisqu'il tire ses origines de la création du Régiment de Dragons de Gentilshommes en octobre 1676. Le 10 mai 1774, celui-ci est transformé en Dragons de Monsieur pour aboutir, le 1er janvier 1791, à la création proprement dite du 13e Régiment de Dragons. Le 12 mai de la même année, il devient Régiment des Dragons de Condé. Au 1er mai 1815, il retrouve sa désignation de 13e Dragons. En 1856, son nom est changé une fois de plus, prenant alors le titre de Dragons de la Garde Impériale. Puis, le 1er janvier 1857, il devient Dragons de l'Impératrice. Ce n'est finalement que le 4 février 1871 qu'il redevient 13e Régiment de Dragons. À l'orée de la Der des Ders, le régiment, alors stationné à Melun (colonel de Latour), intègre la 1ère Brigade de Dragons subordonnée à la 7e Division de Cavalerie. De 1914 à 1918, les Dragons sont engagés dans les combats meurtriers de Longuyon, de Lille, de l'Yser, d'Artois, de Champagne, de Verdun, de la Somme, du Chemin des Dames, de Château-Thierry et de Saint-Mihiel.

En 1936, le régiment reçoit des chars Somua et Hotchkiss. Les Dragons sont alors rattachés à la 3e Brigade Légère Mécanique qui est elle-même subordonnée à la 2e Division Légère Mécanique.

Au début de la Seconde Guerre mondiale, le régiment, encaserné dans la région de Saint-Quentin, est engagé en Belgique dans les combats de Méhaigne et de Maubeuge ainsi que sur l'Yser. Regroupé dans le secteur Dunkerque, il est évacué vers la Grande-Bretagne le 31 mai 1940 avant de revenir en France le 2 juin où il est réorganisé à Évreux. Après divers engagements et combats retardateurs, le 13e Régiment de Dragons se replie sur la Loire et gagne Tours. Au moment de l'armistice, on le retrouve dans l'Indre. C'est là qu'il est dissout le 11 juillet 1940. Le 1er escadron du 13e Régiment de Dragons sera cité à l'Ordre de l'Armée (n° 44 du 5 août 1940) pour ses faits d'armes entre le 12 mai et le 11 juin 1940.

Le 13e régiment de Dragons (13e RD) est reconstitué à Orléans le 15 octobre 1944 grâce à l'apport de chars Somua S-35 et Renault B1-bis abandonnés par les Allemands. Ces blindés proviennent de l'usine Somua, des ateliers de Rueil, de l'entrepôt de Gien ainsi que du front de Normandie. Tous ces chars sont remis en état et rééquipés avec des émetteurs-récepteurs de type ER-51 afin d'assurer les transmissions. Un premier escadron est formé avec seize Somua (1/13e Dragons), un second suivra avec dix-sept B1-bis (2/13e Dragons). Après une brève période d'instruction, le 1e escadron (Somua) quitte Orléans pour Cognac où il est mis à la disposition des Forces Françaises de l'Ouest ou FFO. Rappelons que les FFO, créées par le général De Gaulle le 14 octobre 1944

À ROYAN ! MARS & AVRIL 1945

et confiées au général de Larminat pour faire face aux défenses allemandes des poches de l'Atlantique, s'organisent autour de cinq secteurs, dont celui de Royan. Leur quartier général est installé à Cognac.

Le 2 janvier 1945, les S-35 des Dragons rejoignent le front de La Rochelle. Ils sont stationnés à Lonlay. L'unité connaît son premier engagement le 1er mars 1945 dans la zone de Saint-Jean-de-Liversay. Face au 114e régiment d'infanterie (colonel Prous), positionné dans le sous-secteur n°2, soit la région de Vérines, la *II. Abteilung* (Major Scholtz) du *Marine-Regiment Zapp* déclenche une attaque en direction de Saint-Jean-de-Liversay. Le front est enfoncé et les unités françaises culbutées – la 2e compagnie est encerclée puis anéantie. Le village de Saint-Jean-de-Liversay est occupé par les troupes d'assaut allemandes. Les Français sont contraints de se regrouper. Le 3e bataillon du 4e Zouaves, le 3e escadron de Spahis et le 1er escadron du 13e Dragons sont dépêchés sur place afin de bloquer la progression ennemie. Les Zouaves et le 2e peloton du 13e Dragons reprennent de haute lutte le village de Grand Beauregard, tandis que les deux autres pelotons attaquent en direction de Luché et de Sourdon. Le premier engagement des Somua est couronné de succès.

SUR LE FRONT DE ROYAN

Face aux troupes allemandes retranchées à Royan, la division « Gironde » attend des renforts en troupes blindées et mécanisées.

Les Somua font leur entrée dans Royan ! ECPA-D

En plus d'éléments détachés de la 2e division blindée de Leclerc, elle reçoit deux escadrons du 13e régiment de Dragons et quatre escadrons du 1e Régiment de Spahis Marocains. Le 2e escadron du 13e régiment de Dragons en provenance d'Orléans débarque en gare de Jonzac, le 2 avril 1945, avec ses dix-sept B1-bis. Ils s'installent à Cravans. De son coté le 1e escadron, basé à Mauzé, est transféré le 3 avril à Saint-Genis-de-Saintonge avec ses seize Somua S-35, avant de rejoindre Saint-André-de-Lidon.

Le 14 avril, le 1e escadron, rattaché au groupement « Sud », est engagé en appui des unités du sous-groupement Frugier. Il participe à l'attaque des avant-postes adverses dans les secteurs de Semussac, du bois de la Chasse et du Château de Didonne. Les Dragons combattent ensuite à Musson et Toussaugé, prenant à revers la ligne des avant-postes allemands en liaison avec le sous-groupement Faulconnier. Le 1e bataillon du 50e régiment d'infanterie débouche à 6h35 en direction de Semussac qui est rapidement atteint avec l'appui des Somua des pelotons Bertoleaud et Ollier.

Le 15, le sous-groupement Faulconnier doit s'emparer des villages de Boube et du Peu avec les bataillons de marche BM.2 et BM.5 appuyés par quelques-uns des B1-bis du 13e RD du capitaine Voillaume. Les chars de ce dernier sont positionnés dans la région du Chay depuis la veille. Malgré la résistance allemande, tous les objectifs sont atteints par les Français. Le BM.2, toujours appuyé par un peloton de B1-Bis, poursuit son action vers Didonne. À l'entrée de la localité, le lieutenant Philippe Naud, commandant le peloton de blindés, est tué par une rafale d'arme automatique. Chaque nid de résistance est pris à partie par les B1-bis. C'est lors de cet affrontement que le char « Bayard » reçoit un obus de *8,8 cm Pak*, qui le met en flammes. Une partie de l'équipage parvient néanmoins à s'extirper de l'engin. Les tirs ennemis tuent et blessent plusieurs hommes. Le lieutenant Orval, qui a pris la tête du peloton de B1-bis après la mort du lieutenant Naud, est mortellement blessé par un piège. Après la prise de Saint-Georges-de-Didonne, les B1-Bis sont mis en réserve aux Moulins de Didonne. De leur coté, les Somua du 1/13e RD sont restés en réserve toute la journée près des Brandes, dans le secteur du

Somua S-35 « Myladie » du 1e escadron appuyant la progression d'un groupe de fantassins. ECPA-D

Voici l'un des 17 chars Renault B1-bis abandonnés par les Allemands en retraite et récupérés par les Français, équipant le 2/13e Dragons ECPA-D

groupement « Sud ».

Le 16 avril, à 16h30, les Somua du 1/13e Dragons, commandés par le capitaine d'Aboville, reçoivent l'ordre de se mettre à la disposition du III/4e Zouaves. Une heure plus tard, les chars arrivent en renfort. Deux pelotons de Somua sont engagés pour la prise du poste de commandement allemand du bois de la Métairie – Position codée *Stp 31*. L'un des deux pelotons ouvre alors le feu sur les blockhaus ennemis. La résistance allemande, sérieuse dans un premier temps, faiblit rapidement sous le matraquage des blindés des Dragons. La position est enlevée à 18h30. Les blockhaus sont nettoyés et dix-huit officiers, dont le *Korvettenkapitän* (*MA*) Franz Seim (chef d'état-major de Michahelles) et cent-vingt hommes sont capturés. L'attaque se poursuit à 19h30 en direction de la mer. Les deux pelotons de Somua atteignent la côte à 20h00, au nord-est de la conche de Pontaillac. Lors de ce mouvement offensif, quelques résistances sont enregistrées dans le secteur du « Golf » Hôtel : deux pelotons s'en prennent à des bâtisses occupées par l'ennemi, le troisième peloton se portant sur la gauche du dispositif français. Il tire alors sur le fort du Chay dont la garnison continue de résister malgré les attaques. À 21h45, les chars ne pouvant plus agir pour cause d'obscurité, le 1/13e RD rejoint le Casino pour la nuit. De leur côté, conjointement avec le BM.2, les B1-bis nettoient les dernières poches de résistance dans le quartier du parc de Royan ainsi que celles de la pointe de Vallières. Après une résistance acharnée, quinze prisonniers sont finalement capturés.

Somua du 13e Dragons détruit sur la route de l'Amélie. ECPA-D

Somua S-35 « D'Artagnan » du 1e escadron équipé d'un poste radio ER-51 en mouvement dans la zone des combats. ECPA-D

Dans la matinée du 17 avril, les Somua du 13e RD, devant rejoindre le front du Médoc, sont retirés du sous-groupement. Ils sont remplacés par l'escadron de B1-bis qui, sur les coups des 10h45, est engagé au front afin de prendre part à l'attaque du poste de commandement du *Konteradmiral* Michahelles installé à Pontaillac. Le peloton Breton doit attaquer à gauche, de flanc, face à l'ouest, tandis que le peloton Escoffier avancera de face. L'opération débute à 11h15. La réaction ennemie est immédiate, sérieuse et efficace. Rencontrant des obstacles antichars et des mines, les B1-bis progressent avec précaution, « serrés » de près par l'infanterie. Un mortier et plusieurs nids de mitrailleuses sont détruits au canon. L'étreinte se resserre autour du *Konteradmiral* Michahelles. La position est progressivement investie par les tirailleurs du III/4e Zouaves. Les défenses faiblissent. À 12h45, un fanion blanc apparaît. Un premier parlementaire se présente au lieutenant Breton commandant le 2e peloton de chars. Quelques soldats et sous-officiers allemands commencent à évacuer leurs abris. Peu de temps après, un second parlementaire se présente auprès du capitaine Voillaume afin de lui annoncer la reddition du *Konteradmiral*. Ce dernier sort alors de son poste de commandement accompagné par ses officiers d'état-major. Ici prend fin l'action du 13e régiment de Dragons dans la poche de Royan.

Le 22 avril, le général de Gaulle passera en revue les troupes ayant participée aux combats dont le 2e escadron du 13e Dragons seul disponible pour la parade, étant donné que les Somua du 1e escadron sont en train d'être transférés vers Marennes Oléron en vue de participer à l'Opération « Jupiter » – Nom de code de l'attaque de l'île d'Oléron.

Organisation du régiment

13e Régiment de Dragons
Commandant : Chef d'Escadrons Georges Lesage
Groupe de mortiers régimentaire : Lieutenant Edmond Lebrun
Détachement sanitaire : Médecin Capitaine Louis Couturat
Groupe de dépannage (véhicules semi-chenillés dont « Le Sauveur »)

1e escadron (soit 16 chars Somua S-35) : Capitaine Christian d'Aboville sur char de commandement S-35 « Bandar »
- 1e peloton : Lieutenant ?
- 2e peloton : Lieutenant Bertoleaud
- 3e peloton : Aspirant Ollier

Trois pelotons de cinq S-35 chacun :
- « Athos », « Aramis », « D'Artagnan », « Portos », « Myladie » (les trois Mousquetaires)
- « Atlas », « Bacchus », « Belzebuth », « Titan », « Vulcain » (divinités antiques)
- « Bagheera », « Baloo », « Mowgli », « Kaa », « Shere-Khan » (le livre de la jungle)

2e escadron (soit 17 chars B1-bis) : Capitaine Edmond Voillaume
1e peloton : Lieutenant Naud
2e peloton : Lieutenant Orval
3e peloton : Aspirant Escoffier

Trois pelotons de cinq chars B1-Bis chacun, auxquels s'ajoutent un char de commandement et un char de réserve.
Leurs noms de baptême sont des grandes batailles (exemples : « Arcole » (n°19), « Abbeville »), des personnages célèbres (exemples : « Bayard », « Duguesclin » (n°03), ou des noms de régions françaises (exemples : « Lorraine » (02), « Vercors » (22), « Bretagne »). Chaque blindé dispose aussi sur sa tourelle d'un numéro d'affectation.

Capitaine d'Aboville, commandant le 1/13e Dragons équipé de Somua.
Coll. A. Chazette

SUR LE FRONT DE LA POINTE DE GRAVE

Le 18 avril 1945, les renforts en provenance du front de Royan sont enfin arrivés dans le Médoc après un long périple ferroviaire depuis Bordeaux. Le 1/13e Dragons, du capitaine d'Aboville est regroupé à Grayan, sur l'ancien aérodrome. Les Somua vont être rapidement engagés sur le front pour appuyer l'infanterie.

À l'ouest, le régiment mixte marocains et étrangers (RMME) et le commando « Atlantique » du capitaine Olivaud-Adan progressent en direction de Soulac. Cinq Somua S-35 du 1/13e Dragons leur ouvrent la route. Lors de cette avancée, le S-35 « Shere Khan » saute sur une mine. Le blindé est immobilisé. Devant le point d'appui *Wn 313* du *Stabsfeldwebel* Werner, les Français sont arrêtés par des tirs de mitrailleuses. Pendant près d'une heure, la position allemande se défend avec l'énergie du désespoir avant d'être submergée par l'action conjointe du bataillon marocain (RMME), du commando « Atlantique » et de quatre Somua. Après la prise de Soulac l'escadron est rassemblé au stade Dartial pour y passer la nuit.

Le 19, le 131e régiment d'infanterie du lieutenant-colonel Durand est immobilisé face aux batteries des Arros et des Huttes fermant l'isthme – Et de ce fait le seul accès routier permettant de rejoindre la pointe de Grave ! À 11h00, quelques Somua des Dragons sont dépêchés vers les Huttes pour appuyer l'action des 13e et 14e compagnies et leur permettre ainsi de prendre d'assaut la batterie des Huttes (*5./M.A.A.618*) placée sous le commandement de l'*Oberleutnant* (*MA*) Helmut-Horst Molle. Malheureusement, les équipages des chars n'ont pu repérer les deux pièces de *8,8 cm* encore utilisables – les deux autres ont été endommagées par les bombardements. Pris sous le feu des « *Ach-Ach* », les S-35 ne peuvent soutenir avec efficacité l'attaque des fantassins. Dans l'après-midi, une seconde attaque permet de faire sauter le verrou des Huttes. La batterie, après des combats acharnés, tombe enfin aux mains des 13e et 14e compagnies. La voie vers la pointe de Grave est désormais ouverte. L'*Oberleutnant* (*MA*) Molle est mort dans ces combats.

De son côté, la batterie des Arros tient toujours. Pour en finir avec elle, les officiers français décident vers 19h00 d'une action simultanée de tous côtés. Au sud, le bataillon marocain progressant côté plage tente avec difficultés de se frayer un passage à travers les champs de mines. Au centre, le bataillon mixte étranger et le bataillon « Guernica », suivant un axe parallèle à la voie ferrée, avancent en utilisant le couvert des dunes et des pins vers les Arros. Au sud-est, la 11e compagnie du sous-lieutenant Hurel et un peloton de Somua s'élancent vers la position. Mais, arrivés près de la voie ferrée, les chars sont stoppés net par le remblai de la voie qui forme, face à la batterie, un obstacle naturel. L'un des S-35 saute sur une mine. Néanmoins, la compagnie fixe les tirs des Allemands qui sont installés au sommet de la dune. Cette action permet au bataillon « Guernica » de monter à l'assaut de la position et d'enlever les tranchées de la crête établies au sud. Pendant ce temps, à l'est, les 13e et 14e compagnies, renforcées par le groupe franc du Capitaine Hulot, abordent la batterie en traversant la voie ferrée faisant face aux cantonnements d'intendance du *Stp.307*. Pris sous le feu des MG-42, la lutte devient plus qu'acharnée. C'en est au point qu'il faut l'intervention d'un second peloton de Somua pour calmer l'ardeur des troupes allemandes. À 20h30, les derniers défenseurs se rendent aux troupes françaises. Le 20 avril 1945, alors que les

Somua du 13e Dragons réunis sur le stade dartial, près de Soulac (Médoc).
ECPA-D

troupes de la pointe se sont déjà rendues, y compris l'*Oberst* Prahl, le commandant de la poche, la dernière position allemande du Verrier Saint-Nicolas (*Wn.305*) résiste encore et toujours. Ne pouvant réduire le *Wn.305* au silence par des bombardements aériens, les Somua du 1/13e Dragon et les Tank Destroyer M10 des Spahis sont mis à contribution. Les blindés ouvrent le feu sur la position, mais cela n'a quasiment aucun effet sur les ouvrages bétonnés. Il faut attendre des pourparlers et surtout un acte de reddition signé de la main de l'*Oberst* Prahl pour que les ultimes défenseurs se constituent prisonniers. Ici prend fin l'action du 1/13e Dragons.

ÉPILOGUE

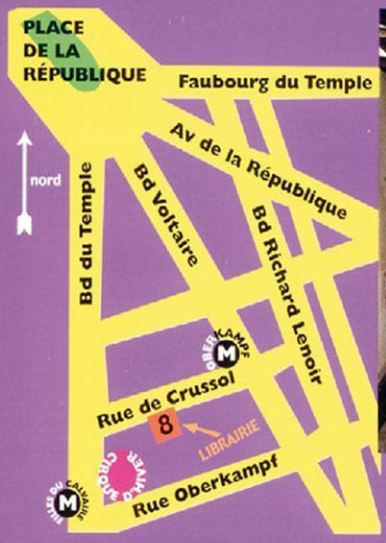
Pertes du 13e régiment de Dragon pendant la campagne : deux chars Somua du 1/13e Dragons perdus sur les seize engagés. Il s'agit du « Shere Khan » qui a sauté sur mine le 18 avril (route de l'Amelie) et d'un autre S-35, lui aussi détruit par une mine le 19 avril, au nord de Soulac. En ce qui concerne le 2/13e Dragons, on enregistre la perte d'un char B1-bis sur les dix-sept engagés ; il s'agit du « Bayard » incendié par un obus de *Pak* le 15 avril, près de Saint-Georges de Didonne.

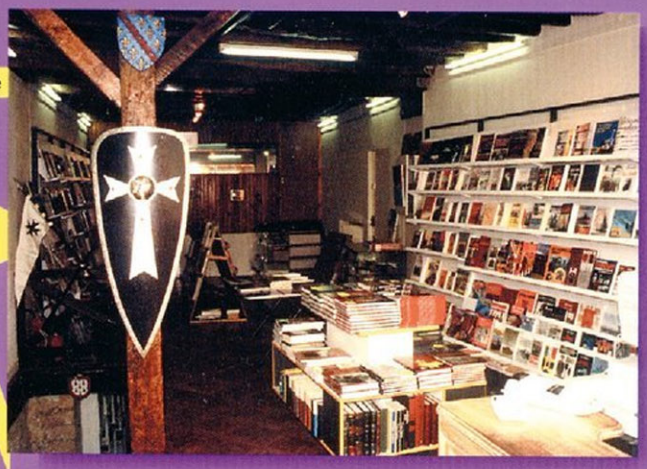
Après les combats de Royan et de la pointe de Grave, une partie du 1/13e Dragon rejoint Marennes Oléron afin de participer à la prise de l'île. Toutefois, sur les cinq Somua du peloton prévus pour le débarquement, faute de bateaux, seulement deux blindés traverseront effectivement le pertuis et participeront à la libération de l'île. De son coté, l'escadron de B1-bis envoyé sur le front de La Rochelle n'est engagé que dans des actions secondaires à Aigefeuille et à Thaire. Le 13e régiment de Dragons n'investira la ville que le 8 mai 1945, participant à la parade de la victoire pour le plus grand plaisir des habitants.

Le 17 mai 1945, les chars embarquent à Saint-Jean-d'Angelis sur un convoi ferroviaire et prennent la direction de leurs nouveaux cantonnements de Saint-Ay, près d'Orléans. À la fin de la guerre, le régiment, attribué à la 3e division blindée, fait partie des forces d'occupation dans le Palatinat. En avril 1946, le 13e régiment de Dragons est dissout à Witllich. Il reverra le jour en 1952 sous le nom de 13e régiment de Dragons parachutistes (13e RDP). « Tantôt aigle, tantôt lion », il écrit ses premières pages d'histoire parachutiste en Algérie comme unité de reconnaissance sur blindés légers.

LA LIBRAIRIE HISTOIRE & FORTIFICATIONS

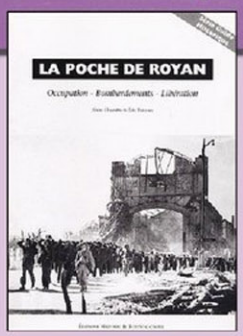
vous accueille au coeur de PARIS

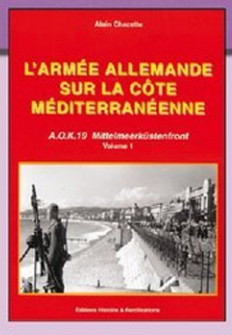


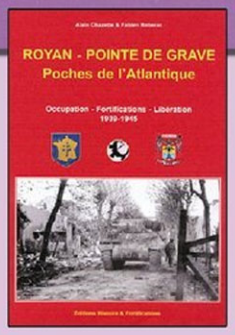


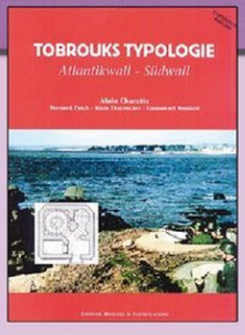
À 100 M DE LA PLACE DE LA RÉPUBLIQUE : *Guerre 14/18, Guerre 39/45, Fortifications, Moyen-Age, Indochine, Livres neufs et bonnes occasions Dépositaire Heimdal pour Paris.*

OUVERT DU MARDI AU SAMEDI DE 10H À 18H30
8 RUE DE CRUSSOL 75011 PARIS
TEL-FAX (33) 01 48 05 70 39









Tout au long du deuxième conflit mondial, de nombreux véhicules et chars capturés (*Beutepanzer*) vont être réutilisés par les troupes allemandes. Parmi ces engins, les célèbres T-34 soviétiques sont particulièrement appréciés par les équipages de la *Wehrmacht*, notamment pour leurs qualités intrinsèques dont la mobilité, l'autonomie ainsi que la robustesse. Presque tous ces T-34 pris à l'ennemi seront engagés sur le front de l'Est. Il existe néanmoins une exception. Il s'agit d'une compagnie blindée de la police allemande (*Ordnungspolizei* ou police d'ordre) qui, majoritairement équipée de T-34/76, opèrera en Italie de juillet 1944 jusqu'en mai 1945. Il s'agit de la *5. (verstärkte) Polizei-Panzer-Kompanie* ou compagnie blindée (renforcée) de la police.

T-34 modèle 1943 photographié par un soldat de la 2nd *New Zealand Division* dans les environs de Trieste, le 2 mai 1945. Un officier des *Gebirgsjäger*, appartenant probablement à la *188. Gebirgs-Division*, pose devant le véhicule. Les roues visibles sur la gauche n'appartiennent pas à un véhicule blindé *Sd.Kfz. 234/4*, comme on l'a parfois affirmé, mais au chariot postérieur d'une remorque pour chars de 22-23 tonnes *Sonderhänger 116* (*Sd. Anh. 116*), dont on reconnaît les moyeux et bandages, le pare-boue courbé et la malle à outils sur le pare-boue lui-même. Le canon de *7,5cm Pak 40* semble appartenir à un *Marder III Ausf. H*. Coll. J. Plowman.

LA *5. (VERSTÄRKTE) POLIZEI-PANZER-KOMPANIE*

La *5. Polizei-Panzer-Kompanie* a été formée à la fin de l'année 1942. Affectée au *SS-Polizei-Regiment 10*, elle a été engagée au combat en Union Soviétique mais uniquement dans le cadre de la lutte anti-partisans. Conformément aux habitudes des troupes blindées de la police, cette unité est équipée de véhicules provenant d'armées étrangères. On dénombre ainsi six automitrailleuses lourdes autrichiennes Steyr ADGZ et cinq chars français Hotchkiss H-39, répartis entre trois sections. En mars 1944, alors que la compagnie se trouve à Poniatowa, en Galicie, pour une période de repos, son personnel reçoit un ordre de transformation faisant de la *5. Polizei-Panzer-Kompanie* une compagnie dite « renforcée ». Elle est re-désignée *5. (verstärkte) Polizei-Panzer-Kompanie*. Sa structure est alors la suivante :

- *Gruppe-Führer* (commandement), avec *Nachrichtenzug* (section transmissions), *Werkstattzug* (section-atelier) et *Nachschubkolonne* (ravitaillement).
- *1. Panzerkampfwagen-Zug* (section d'auto-blindées) avec 3 *Pzkw.* Steyr (ADGZ)
- *2. Kettenpanzerkampfwagen-Zug* (section de chars) avec *5 K.-Pzkw.* Hotchkiss (H-39)
- *3. Kettenpanzerkampfwagen-Zug* avec 5 *K.-Pzkw.* T-34
- *4. Kettenpanzerkampfwagen-Zug* avec 5 *K.-Pzkw.* T-34[1]

En théorie, la compagnie compte 180 hommes, dont cinq officiers. Sur le plan des matériels, trois automitrailleuses blindées Steyr et quinze chars lui sont affectés. Parmi ces derniers, en plus des cinq Hotchkiss, on dénombre dix T-34/76, engins que l'unité avait en dotation dès mars 1944. Les T-34 de la compagnie sont des modèles 1942 et 1943, le modèle le plus récent étant notamment reconnaissable à sa tourelle plus spacieuse et équipée de deux trappes d'accès circulaires en lieu et place du volet unique de la version précédente. Les modifications apportées sur ces T-34 par les Allemands peuvent se résumer ainsi : sur les côtés de la coque, le rajout de supports pour des patins de chenilles de rechange ainsi que, parfois, des caissons et des coffres de rangement ; rajout d'un émetteur-récepteur allemand (sur une partie des véhicules seulement) ; rajout d'un phare de guerre « Notek » ; garde-boues avant et arrière modifiés.

T-34 DANS L'*OZAK*

Après un déploiement (en urgence) de deux mois sur le front russe, dans les alentours de Brody, les hommes du *SS-Polizei-Regiment 10* sont informés fin juin de leur transfert imminent pour l'Italie et plus précisément pour la zone de Gorizia. Début juillet, comme le reste du régiment, la *5. (verstärkte) Polizei-Panzer-Kompanie* est effectivement envoyée en Italie.

L'unité est alors stationnée dans la zone dite « *Operationszone Adriatisches Küstenland* » ou *OZAK* – Zone d'Opération du Littoral Adriatique. Pendant l'occupation nazie, de septembre 1943 – date de l'armistice italien – à mai 1945, cette dénomination désignera une vaste région de ce qu'était alors l'Italie du nord-est, comprenant les provinces de Gorizia, Trieste, Udine, Pola, Fiume et de Ljubljana. Cette dernière, qui correspond à la Slovénie méridionale actuelle, avait été annexée par l'Italie en 1941. Suite à la modification des frontières, après 1945, cette région est aujourd'hui partagée entre l'Italie, la Slovénie et la Croatie. Au cours de l'été 1944, d'importants mouvements de résistance composés d'unités italiennes, slovènes et croates, sont très actifs dans cette région. Ces groupes, qui disposent d'un bon armement, sont en mesure de s'opposer avec efficacité aux unités du *Reich*, à celles de la

L'auteur souhaite remercier :
- Jeff Plowman,
- Dinko Predoevic,
- Werner Regenberg
pour lui avoir aimablement autorisé l'utilisation de photos provenant de leur collection.

[1] - L'*Ordnungspolizei* nommait les auto-blindées *Panzerkampfwagen* (*Pzkw.*, ou véhicules blindés), et les chars *Kettenpanzerkampfwagen* (*K.-Pzkw.*, ou véhicules blindés chenillés).

Par Stefano Di Giusto

LEMANDS EN ITALIE

TE) POLIZEI-PANZER-KOMPANIE DANS L'OZAK

Repubblica Sociale Italiana (RSI) et aux autres forces collaborationnistes stationnées dans le secteur. En plus des troupes de la *Wehrmacht*, la lutte armée contre les maquisards est confiée à des unités de la *SS* et de l'*Ordnungspolizei*. Le *SS-Polizei-Regiment 10*, avec ses trois bataillons et ses différentes unités organiques, est la plus conséquente des forces employées par la police allemande dans cette région d'Europe.

Début juillet, la *5. (verstärkte) Polizei-Panzer-Kompanie*, commandée par le *Hauptmann der Schupo* Kraus, s'installe donc à Gorizia. À la tête des deux sections de T-34, on trouve l'*Oberleutnant der Schutzpolizei* Erwin Will et le *Leutnant der Schutzpolizei* Friedrich Fahrenkrog. Au 15 juillet 1944, la dotation de l'unité s'élève à onze véhicules. On ignore néanmoins si ce chiffre inclut uniquement les véhicules en état de combattre ou également ceux qui sont en réparation ou bien en révision. D'ailleurs, dans le registre des imprécisions et des lacunes informatives, on peut aussi citer le cas d'une automitrailleuse BA-64 de fabrication soviétique qui ne figure pas dans l'organigramme de la compagnie alors que cet engin lui avait pourtant été affecté pendant l'été 1944 et qu'il servait bel et bien en Italie.

Au sein de l'*OZAK*, comme en Union Soviétique, l'activité principale de la compagnie consiste en des actions de lutte contre les partisans. Les chars sont, entre autres, utilisés pour soutenir les unités d'infanterie qui quadrillent la zone et crapahutent à la recherche des « bandes » ennemies. La *5. (verstärkte) Polizei-Panzer-Kompanie* participe aussi et assez régulièrement à des escortes de convois routiers ; convois que bien évidement les partisans cherchent à attaquer par surprise le plus souvent possible. Nous en savons assez peu sur ces missions même s'il apparaît que la compagnie a pris part à un grand nombre d'opérations (*Unternehmen*) contre les unités de résistants.

LES MISSIONS DES T-34 ALLEMANDS

La documentation photographique prouve que la *5. (verstärkte) Polizei-Panzer-Kompanie* a notamment participé, dans les derniers jours du mois de septembre 1944, à l'élimination de la Zone

T-34 modèle 1943 de la *5. (verst.) Polizei-Panzer-Kompanie* photographié probablement dans la zone de Gorizia, pendant l'été 1944. On remarquera le camouflage trois tons, les nombreuses *Balkenkreuz* de grandes dimensions, le phare « Notek » et l'absence de radio. Le soldat debout sur le véhicule appartient à la milice slovène (*Domobranci*), équipée par les Allemands dans l'*OZAK*.

Libre Partisane du Frioul oriental, au nord-est d'Udine, opération nommée « *Klagenfurt* », et à l'occupation du village de Nimis, réduit en cendres le 29 septembre. Entre les 8 et 22 octobre, l'unité participe à l'*Unternehmen* « *Waldläufer* », dont la conclusion sera l'élimination de la Zone Libre Partisane de la Carnia, région montagneuse au nord-ouest d'Udine. La *5. (verstärkte) Polizei-Panzer-Kompanie*, T-34 compris, avait été engagée dans les alentours de Tolmezzo, Paluzza et Villa Santina. Le 27 novembre 1944, une section de T-34 est employée au cours d'un affrontement avec d'importantes troupes partisanes près de Sambasso, au sud-est

T-34 modèle 1943 réutilisé par les Yougoslaves, photographié à Trieste début mai 1945. Sur la *Balkenkreuz* un drapeau tricolore yougoslave a été peint, avec une étoile rouge à l'intérieur de la bande blanche (pas visible sur cette photo mais utilisé par d'autres véhicules de la même unité) ; en revanche, le numéro 01 est resté en place. Muzej Novejse Zgodovine, Ljubljana, 6377/19

de Gorizia. Dans la dernière décade de décembre, la compagnie prend part à l'*Unternehmen* « *Adler* », vaste opération ayant pour but l'élimination des résistants qui opèrent alors sur le plateau de Tarnova et dans la vallée du fleuve Vipacco, à l'est et au sud-est de Gorizia (aujourd'hui en Slovénie). L'unité était employée dans la région de Gorizia-Aidussina-Sambasso-Vipacco. L'opération se soldera néanmoins par un échec, car les forces utilisées se révéleront très insuffisantes pour couvrir une région aussi vaste.

La bataille de Tarnova a lieu quant à elle en janvier 1945. C'est au cours de celle-ci que le bataillon italien « *Fulmine* », qui tient justement le village de Tarnova della Selva (à quelques kilomètres à l'est de Gorizia) et qui appartient à la division d'infanterie de marine « *X. Mas* », est encerclé par d'importantes troupes issues de la résistance yougoslave. Une opération de secours est montée pour dégager le bataillon « *Fulmine* ». Entre les 19 et 21 janvier, une section de trois T-34 de la *5. (verstärkte) Polizei-Panzer-Kompanie* participe activement à ces combats. Les chars attaquent les positions des partisans du côté de Raunizza, venant ainsi en aide aux unités de la « *X. Mas* » et à d'autres unités de l'*Ordnungspolizei*, elles-aussi prises au piège. Une description de cette action se trouve dans le compte-rendu proposant l'*Oberleutnant der Schupo* Will, commandant la section de T-34 intervenue à cette occasion, pour être décoré de la *Eiserne Kreuz 1. Klasse* ou Croix de Fer de première classe :

« *Le 19 janvier 1945, Will reçut l'ordre de porter secours depuis Gorizia aux deux compagnies* [Un bataillon entier en réalité, bien qu'aux effectifs réduits – NdlA] *de la Division «* Flottiglia Mas *» encerclées à Tarnova par d'importantes bandes de partisans* [Les allemands utilisaient couramment les expressions « bandes » et « bandits » pour désigner les partisans – NdlA]. *Will avança via Salcano et Raunizza avec son groupe d'assaut constitué d'une section de chars T-34, d'un peloton de pionniers et de quarante hommes* [du bataillon « *Sagittario* » – NdlA] *de la «* Flottiglia Mas *» comme infanterie. La progression se fit en grande partie de nuit et au cours d'une forte tempête de neige. Les routes étaient minées de manière importante et prises sous le feu ininterrompu des mitrailleuses et des mortiers. Pendant deux jours, à la tête de sa seule unité, Will essaya d'avancer sur les reliefs, au nord et à l'ouest de Raunizza, progressant en direction des positions habilement construites et bien camouflées des bandes qui étaient numériquement supérieures et bien équipées. Sous le feu précis et bien organisé des mortiers et des mitrailleuses ennemis, Will s'empara de quelques postes isolés près des emplacements occupés par les bandits, franchissant de longues distances, à pied et sans couverture, à la tête de chacun des groupes de fantassins. Une fois revenu à sa section blindée, depuis l'extérieur de son char, il guida le feu de chacun de ses véhicules sous le tir intense des mortiers. Il courut ensuite d'un groupe à l'autre, faisant avancer chacun d'entre eux derrière lui, avec une abnégation totale et sans aucune considération pour sa propre personne. Le troisième jour, après que le groupe d'assaut Will ait été renforcé par un bataillon de la police* [Le *III. Btl./SS-Pol.Rgt. 15*, dit *Gruppe « Daluege »* – NdlA], *l'assaut des postes ennemis fut mené le long de trois axes convergents. Ce fut seulement après six heures de combats intenses et de tirs de la part des chars, menés sans interruption et sans économies sous la conduite de Will, que l'infanterie put enfin prendre possession de ces positions. Le tir extrêmement précis et dévastateur des chars est à mettre au crédit personnel de Will qui donna des instructions particulières à chaque véhicule.* »

Une autre version de ces événements, sensiblement différente de celle-ci et nettement moins positive en ce qui concerne la contribution des chars de Will, se trouve dans le compte-rendu concernant la conduite des opérations de secours rédigé par l'état-major de la « *X. Mas* ». Voici quelques extraits de ce rapport : « *19 janvier: Le bataillon* [Le bataillon « *Valanga* », ayant quitté Gorizia dans l'après-midi pour se rendre à Tarnova via le passage de Sella di Dol – NdlA] (...) *continue à pied, longeant des deux côtés la route carrossable. Il est rejoint par les trois tanks allemands et par l'escorte du bataillon «* Sagittario *». À 429 mètres d'altitude, les chars et les troupes sont pris sous les feux précis de mortiers placés aux alentours de Zagorie et Raunizza et aux abords de l'altitude 476 mètres, sur les deux côtés de la route. Les chars se replient au kilomètre 5 de la route, sous la protection des unités.* (...) *Tout le long de la route vers Tarnova et dans les alentours, de nombreuses mines antichar et antipersonnel, rendues plus insidieuses par la neige, sont repérées. 20 janvier : Le bataillon «* Sagittario *» attaque à l'aube pour soutenir les chars* [Le long de la route pour Tarnova – NdlA]. *Mais ces derniers, arrivés à 429 mètres d'altitude, sont à nouveau la cible des mortiers ennemis. Un équipage compte quelques blessés et les chars se replient sur Sella di Dol. Plus tard, la nouvelle du retrait des partisans vers le nord, assortie d'une demande d'intervention, est transmise au commandant des chars. Cette intervention est refusée. Malgré les demandes répétées, justifiées par la situation et par les communications pressantes en provenance de Tarnova, les chars restent inactifs toute la journée.* » Les chars avanceront de nouveau, mais

Après leur arrivée dans l'*OZAK*, début juillet 1944, les véhicules de la compagnie furent repeints. La photo montre une phase de l'application des Balkenkreuz sur un T-34 modèle 1942.
Coll. W. Regenberg

Une colonne de la compagnie composée d'un T-34 modèle 1943, d'un véhicule blindé Steyr ADGZ et, en dernier, d'un T-34 modèle 1942, probablement dans la zone de Gorizia, pendant l'été 1944. La diversité des uniformes portés par les policiers, dont certains sont taillés dans un tissu camouflé d'origine italienne, est remarquable. Coll. W. Regenberg

seulement le lendemain, avec les unités allemandes du *Gruppe* « *Daluege* » et celles du bataillon « *Sagittario* », faisant leur jonction avec d'autres troupes parvenues à Tarnova et qui, entretemps, avaient secouru les restes du bataillon « *Fulmine* ». Dans l'ensemble, selon ce document, « *les chars ont montré une faible combativité.* »

Les T-34 de la compagnie sont aussi engagés dans *l'Unternehmen* « *Winterende* » qui a lieu entre la dernière décade de mars et les premiers jours d'avril 1945, sur les plateaux de la Bainsizza et de Tarnova, à l'est de Gorizia (aujourd'hui en Slovénie). L'objectif de cette opération, la dernière et la plus importante que les Allemands conduiront dans cette région, alors que le front des Balkans approche des frontières de l'*OZAK*, est l'anéantissement de la Résistance sur les arrières immédiats de la ligne de contact. En ce qui concerne l'emploi de la compagnie en ces circonstances, il n'existe malheureusement pas de renseignements fiables, hormis ce témoignage lapidaire que nous devons à un ancien combattant de la *24. Waffen-Gebirgs-(Karstjäger) Division der SS*, dont certaines unités étaient engagées dans l'opération : « *Le lendemain nous vîmes les derniers chasseurs de la* Luftwaffe *décoller d'un aéroport situé dans les abords. Je m'en souviens, car il arriva souvent, dans les jours qui allaient suivre, que les maquisards soient aidés par des avions britanniques : parachutages d'armes, de munitions et de ravitaillement et aussi par des attaques visant des cibles spécifiques. Par exemple, en gravissant une montagne, nous avions pu observer une unité de la* Polizei *équipée de chars T-34 capturés en train d'être attaquée par des appareils anglais armés de roquettes alors que les blindés étaient dans un village.* »

Fin avril 1945, l'*OZAK* est investie par les Résistants et les Alliés depuis deux directions. Par le sud-est d'abord et les troupes de l'Armée de Libération Nationale de Yougoslavie qui, remontant depuis la Dalmatie, encerclent les Allemands dispersés autour de Fiume, entrent en Istrie et sur le plateau du Carso et le 30 avril à Trieste, pendant que d'autres unités de partisans descendent du plateau de Tarnova vers Gorizia et le littoral. Puis par l'ouest, d'où des détachements anglais et néo-zélandais des *6th Armoured Division* et *2nd New Zealand Division* atteignent le fleuve Tagliamento le 30 au soir. Les Alliés franchissent le cours d'eau le jour suivant puis libèrent Udine avant de poursuivre d'un côté, au nord, vers l'Autriche et de l'autre vers Gorizia et Trieste.

LA FIN EST PROCHE !

Peu de renseignements fiables sont disponibles quant au sort final de la *5. (verstärkte) Polizei-Panzer-Kompanie*. Elle semble cependant avoir été engagée contre des troupes yougoslaves, entre Trieste et Fiume, fin avril et début mai 1945. Un rapport de la *237. Infanterie-Division* (*LXXXVII. Armeekorps* / *Heeresgruppe Südost*) mentionne en effet l'emploi de trois T-34 pour appuyer la batterie côtière de Ica (sur la côte orientale de la péninsule de l'Istrie, près d'Abbazia, aujourd'hui en Croatie) attaquée le 26 avril 1945 par des groupes de partisans. Il est plus que vraisemblable que ces engins russes appartiennent à la compagnie. Les jours suivants, l'unité a probablement été engagée contre l'avant-garde yougoslave, aux abord immédiats de Trieste où quelques-uns des T-34 allemands furent détruits ou capturés, comme le montrent plusieurs photographies.

Nous avons aussi un témoignage intéressant au sujet des blindés utilisés par l'*Ordnungspolizei* lors des derniers jours du conflit dans la zone de Trieste. Il s'agit du compte-rendu d'un ex-membre du *I. Btl./Gebirgs-Jäger-Regiment 902* de la *188. Gebirgs-Division* ; celui-ci essaya, le 1er mai, d'avancer de Basovizza vers Opicina en traversant les lignes yougoslaves, dans le but de poursuivre vers Monfalcone et d'atteindre l'Autriche : « *Et voici que l'on sonne l'alerte ! Des chars ennemis avancent vers nous. De droite et de gauche, tout le monde s'abrite dans les bois.* (...) *Le* Stabsfeldwebel *Bauer est spécialisé dans l'usage du* Panzerfaust *; chacun de nous en saisit un puis nous nous mettons dans l'attente de ce qui va arriver. Le* Stabsfeldwebel *me dit, en criant, d'attendre qu'il tire le premier et ensuite d'ouvrir le feu sur tous ceux qui approcheraient. Nous patientons, prêts à tirer. On distingue de mieux en mieux le bruit des chars qui approchent. Bientôt, le premier passe le virage avec un bruit de ferraille immédiatement suivi par un autre. Le doigt sur la gâchette, au dernier moment nous apercevons les croix noires sur les chars. Nous nous avertissons les uns les autres en criant :* « Ne tire pas, ce sont les nôtres ! » *et nous nous levons pour signaler aux équipages qu'ils ont rejoint leur camp. Les chars s'arrêtent immédiatement. Le* Hauptmann *Schwarz* [Le commandant du bataillon – NdlA] *consulte le commandant de la colonne. Il veut que celle-ci rejoigne son groupe de combat pour le renforcer. Le commandant des chars – ils étaient cinq ou six en tout – objecte qu'ils doivent d'abord parvenir à Trieste pour*

Plusieurs des villes et villages mentionnés dans cet article par leurs noms en italien, utilisés dans les documents de l'époque, ont aujourd'hui un nom croate ou slovène. Ci-après une liste de correspondances :

Abbazia : Opatija
Aidussina : Ajdovščina
Fiume : Rijeka
Ica : Ika
Pola : Pula
Raunizza : Ravnica
Salcano : Solkan
Sambasso : Šempas
Tarnova della Selva : Trnovo
Vipacco : Vipava
Zagorie (ou Sagorie) : Zagorje

Le plateau de Tarnova s'appelle aujourd'hui Trnovski gozd, celui de la Bainsizza Banjšice, le fleuve Vipacco est désormais le Vipava.

T-34 détourellé appartenant à la *5. (verst.) Pol.Pz.Kp.*. Le char est utilisé comme véhicule de dépannage ou transport de munitions. Il a été photographié pendant une action anti-partisans dans la région de Casteldobra (dans le « Collio » au nord de Cormons, aujourd'hui Dobrovo en Slovénie) en février 1945. Sur la droite, on reconnaît une automitrailleuse Steyr ADGZ appartenant à la même unité.

s'y approvisionner en carburant et en munitions, puisqu'ils sont quasiment à sec. Il s'agissait de chars de la police allemande. Ensuite, les événements se précipitèrent : arrive d'abord la nouvelle que la route reliant Opicina à Monfalcone est barrée par les résistants. Le Hauptmann *Schwarz tente de s'ouvrir un passage avec les chars. Les chars parviennent à passer mais le Hauptmann Schwarz tombe au cours de l'action. »*

Il semble qu'au moins trois T-34/76 modèle 1942 et trois modèles 1943 aient été détruits ou capturés dans la zone de Trieste. L'un deux, le char portant le *Turmnummer 01* (numéro tactique 01 peint sur la tourelle ; tourelle se disant *Turm* en Allemand), fut d'ailleurs remis en état et réutilisé par les Yougoslaves. Dans les derniers jours de la guerre, des éléments de la *5. (verstärkte) Polizei-Panzer-Kompanie* parviendront à rejoindre *in extremis* l'Autriche et à échapper ainsi à la captivité en Yougoslavie.

CAMOUFLAGES ET MARQUES

Juste après leur arrivée à Gorizia, les T-34 de la *5. (verstärkte) Polizei-Panzer-Kompanie* avaient été repeints dans les teintes habituelles du camouflage allemand : *Dunkelgelb*, ou jaune-ocre avec des taches *Olivgrün*, ou vert-olive, et/ou *Rotbraun*, ou marron rougeâtre, appliquées au pistolet. En outre, des *Balkenkreuz* (croix noires d'identification nationale) de grandes dimensions étaient visibles sur les véhicules ; aussi bien les flancs et le toit des tourelles que sur leur glacis. Au cours de l'été 1944, aucune numérotation tactique ne semble avoir été employée.

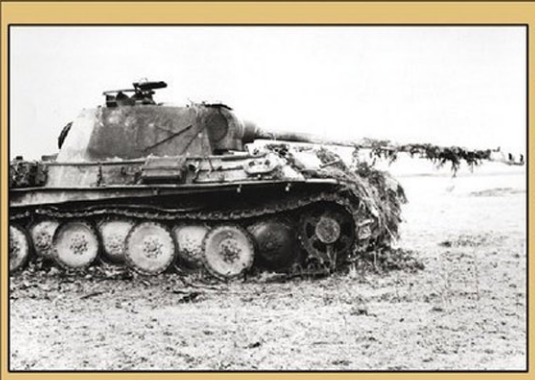
A priori, au printemps 1945, les T-34 furent de nouveau repeints. Des *Balkenkreuz* de plus petite taille firent leur apparition mais uniquement sur les côtés des tourelles. En avril 1945, les véhicules étaient numérotés : il s'agissait d'un code tactique à deux chiffres peint sur les tourelles. L'existence des numéros 01, 02 et 07 est confirmée. Elle fait penser à une numérotation progressive des T-34 dans les deux sections. À notre connaissance, la *5. (verstärkte) Polizei-Panzer-Kompanie* n'avait aucun symbole d'unité.

BIBLIOGRAPHIE

- Stefano Di Giusto, I reparti Panzer nell'Operationszone Adriatisches Küstenland (OZAK) 1943-1945 e le Panzer-Sicherungs-Kompanien in Italia, Edizioni della Laguna, Mariano del Friuli (IT), 2002 (www.panzer-ozak.it)
- Dinko Predoevic, Armoured units and vehicles in Croatia during World War II. Part I - Allied armoured vehicles, Adamic - Digital point, Rijeka (HR), 2002
- Werner Regenberg, Panzerfahrzeuge und Panzereinheiten der Ordnungspolizei 1936-1945, Podzun Pallas Verlag, Wölfersheim (DE), 1999.

Un T-34 modèle 1942 de la compagnie détruit sur la route entre Trieste et Opicina le 30 avril 1945. Coll. J. Plowman

PROCHAIN NUMÉRO EN VENTE FIN JUILLET



"Tiger Jack" contre "le Baron" !
Combats de chars en Lorraine – Automne 1944.

Nationale Volksarmee der DDR,
Vie et mort de l'Armée est-allemande !

Les coulisses de l'arsenal de Staline,
L'effort industriel soviétique en matière de chars, 1920-45.

AU SOMMAIRE DU N°10

ANCIENS NUMÉROS

BON DE COMMANDE

☐ Oui, je m'abonne à Batailles & Blindés pour une année, soit 6 numéros, à partir du **n°10 inclus**.
France : 35.00 euros - UE, Suisse et DOM-TOM : 40.00 euros - Reste du monde : 45.00 euros

☐ Oui, je souhaite recevoir les anciens numéros de Batailles & Blindés cochés ci-dessous au prix de 8.00 euros pièce (frais de port inclus pour toutes les destinations) ☐ n°1 ☐ n°2 ☐ n°3 ☐ n°4 ☐ n°5 ☐ n°6 ☐ n°7 ☐ n°8

☐ Oui, je souhaite recevoir le premier hors-série de Batailles & Blindés sur la bataille de Berlin en 1945
France : 14.90 euros - UE, Suisse et DOM-TOM : 18.00 euros - Reste du monde : 22.00 euros

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : ..... Ville : ..... Pays : .....

Je souhaite règler par : ☐ Chèque (à l'ordre de Caraktère) - ☐ Mandat

☐ Carte Bancaire : Maestro · EUROCARD MasterCard · VISA · VISA Electron

Numéro ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐

Date d'expiration : ..... / ..... Signature :

Nous n'acceptons pas les eurochèques.

Caraktère
Service des abonnements
306, avenue du Prado
13008 Marseille - France

ABYSSE CORP.

RECRÉEZ LES ENGAGEMENTS MYTHIQUES DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE

DES MINIATURES D'UNE PRÉCISION EXCEPTIONNELLE À L'ÉCHELLE 1/144

PANZER SQUADRON

JEU DE TANK À COLLECTIONNER

DES CARTES POUR JOUER ET COLLECTIONNER

UN GAME KIT POUR MENER LE COMBAT

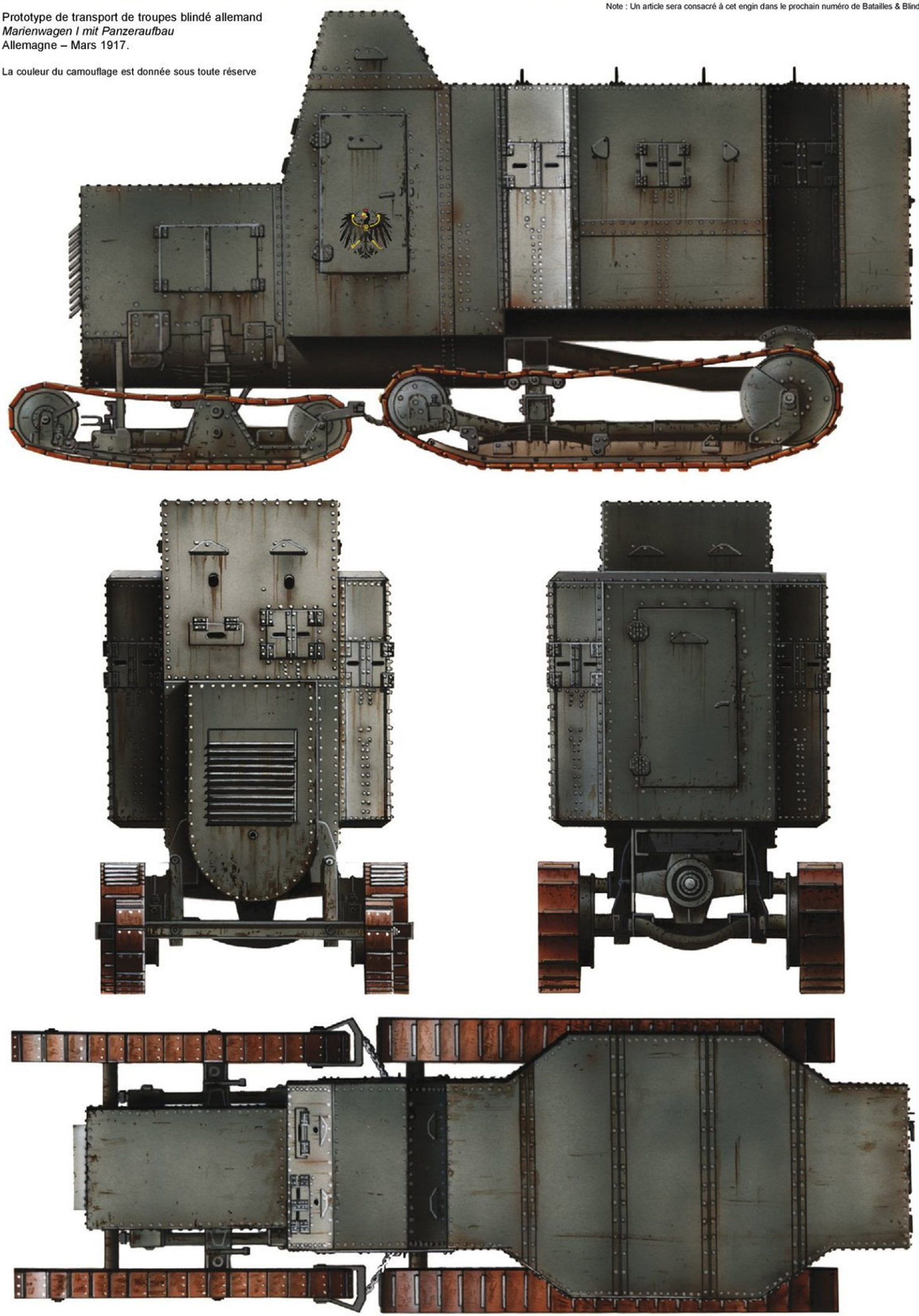
RETROUVEZ LA LISTE DE NOS REVENDEURS SUR :

WWW.PANZERSQUADRON.COM

Note : Un article sera consacré à cet engin dans le prochain numéro de Batailles & Blindés.

Prototype de transport de troupes blindé allemand
Marienwagen I mit Panzeraufbau
Allemagne – Mars 1917.

La couleur du camouflage est donnée sous toute réserve



© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2005